

1

2031

La pièce s'assombrit en quelques secondes et un immense coup de tonnerre éclata dans le ciel. Le docteur Miguel tourna la tête vers la fenêtre et contempla un instant la pluie diluvienne qui frappait la vitre. La météo ne s'était pas trompée en annonçant de violents orages pour la journée, allant jusqu'à placer la région en vigilance orange. Elle alluma la lumière et reporta son attention sur le dossier qu'elle s'appropriait à consulter. Ses longs cheveux rassemblés en un chignon plutôt strict et ses lunettes carrées lui donnaient un air sévère, impression corroborée par le fait qu'elle souriait rarement. Mais ses compétences reconnues l'avaient placée à la tête de cette unité psychiatrique, spécialisée dans les cas les plus délicats, qu'elle dirigeait maintenant depuis une dizaine d'années. Elle entama sa lecture, prenant quelques notes au passage sur son bloc qui ne la quittait jamais. Absorbée par sa tâche, c'est à peine si elle entendit l'infirmière entrer dans son bureau.

— Votre patient est là, Docteur Miguel.

— Merci Mariette.

La psychiatre jeta un œil sur son écran et aperçut le jeune homme installé dans la salle de consultations. Âgé d'une vingtaine d'années, il se tenait droit sur sa chaise et son corps semblait tendu comme un arc. Un visage avenant, entouré par des cheveux noirs coupés en brosse, qui au premier abord inspirait plutôt la sympathie et la confiance. Si l'on faisait abstraction toutefois de ce regard d'un bleu profond, qui fixait la caméra avec une intensité peu commune. On aurait presque pu croire que le mur qui les séparait n'avait aucune espèce d'importance et qu'il percevait tout ce qui se passait de l'autre côté. Elle se laissa envahir par une indicible satisfaction. Il s'agissait sans aucun doute du cas le plus passionnant qu'elle aurait le loisir d'étudier durant toute sa carrière. Abandonnant son bureau,

elle se leva pour aller rejoindre la salle de consultations. Elle posa son dossier sur la table et s'installa en face de lui.

— Bonjour, je suis le Docteur Miguel.

— Quand vais-je quitter cet endroit ? demanda-t-il d'un ton agressif.

— Il est peut-être un peu tôt pour poser ce genre de questions, vous ne croyez pas ? Je pense qu'auparavant, il serait bien que nous prenions le temps de discuter.

Le jeune homme la fixa sans répondre.

— Savez-vous pourquoi vous êtes ici ?

— Tout est de sa faute.

— De la faute à qui ?

— À lui ! Il m'a volé ma vie !

— De qui parlez-vous ?

— Vous le savez pertinemment ! répondit-il avec un brusque mouvement de colère.

— S'agit-il de « lui » ? suggéra le médecin en sortant une photo de son dossier.

Le jeune homme lança un regard sur le document et détourna la tête. Il acquiesça d'un signe à peine perceptible.

— Mais vous ne voulez pas prononcer son nom. Pourquoi ?

Son interlocuteur ne sembla pas entendre la question et reprit d'une voix lointaine.

— Je voulais simplement être lui... Il avait tout ce que je n'ai jamais pu avoir. Il était brillant. On le respectait. Moi... je n'intéressais personne.

Son visage afficha une tristesse infinie.

— Je me sentais tellement seul...

— C'est pour cette raison que vous avez commis ces actes ? demanda-t-elle doucement. Vous vouliez simplement trouver une famille ?

— Je voulais quelqu'un qui puisse me comprendre, prendre soin de moi. Je voulais simplement que cette douleur cesse...

— Pour vous, c'était le seul moyen d'y arriver ?

— Si j'avais été lui, elles m'auraient aimé également...

PREMIÈRE PARTIE

2

*Paris,
25 ans plus tôt.*

— Alors ?

— C'est magnifique...

Madeline s'attarda quelques instants sur la multitude de lumières qui vacillaient deux cents mètres plus bas.

— C'est drôle d'imaginer toute cette vie en dessous de nous.

— C'est comme si nous étions assis sur le rebord du monde.

— ... *pour voir ce que les gens en ont fait*, chantonna-t-elle avec un sourire espiègle.

— Pitié, pas cette chanson ! Je crois avoir fait une indigestion de Cabrel. Surtout quand tu passais l'album en boucle...

— Mais visiblement, il t'en reste quelque chose, commenta-t-elle avec un clin d'œil.

Elle s'accouda sur la rambarde et se remit à observer le paysage.

— Gustave Eiffel était réellement un ingénieur de talent.

— J'aime penser également à tous ceux qui se cachent derrière ce nom. Il savait s'entourer de brillants collaborateurs. En fait, ce que j'aime dans ce personnage, c'est surtout son côté visionnaire. Et il faut reconnaître qu'il excellait dans le domaine des relations publiques. Il savait se montrer convaincant...

— Comme toi ! glissa-t-elle d'un ton malicieux.

— Mes projets sont sans doute un peu plus modestes... répondit Antonin avec un sourire en se rapprochant d'elle pour lui glisser un bras autour de sa taille. Toujours est-il que j'aime cet endroit, j'aime cette tour... Un rêve éphémère qui a su s'imposer au monde. « *L'odieuse colonne de fer bouloignée* » qui allait défigurer Paris... Eiffel a su vendre ce projet auprès des gouvernants et du public malgré toutes les oppositions rencontrées. Mais le plus drôle, c'est

sans doute qu'elle a été à l'origine d'une des plus belles arnaques. Tu savais qu'un escroc avait réussi à la vendre à un pauvre ferrailleur ?

— Tu plaisantes ?

— Non. Il s'est fait passer pour un haut fonctionnaire du ministère des Postes et Télégraphes, chargé par le président Doumergue en personne de vendre la Tour Eiffel. Et il a réussi à ferrer le poisson. Au nom prédestiné d'ailleurs, puisqu'il s'appelait André Poisson.

— Tu te moques de moi...

— Non, je t'assure ! La Tour Eiffel avait besoin d'être rénovée et l'État peinait à trouver les fonds nécessaires. Victor Lustig était un escroc qui n'en était pas à son coup d'essai. Fin psychologue et habile à manier l'art de la flatterie, il a réalisé un véritable coup de maître. Le pire c'est que le pauvre Poisson s'est senti tellement ridicule qu'il n'a même pas osé porter plainte.

— Contente de voir que notre Tour Eiffel ne s'est pas transformée en tas de ferraille. Que serait Paris sans elle ?

— Plus calme, peut-être. La Tour de Babel... Lorsqu'on regarde les milliers de personnes qui affluent chaque jour, cela semble un surnom prédestiné... Mais pour en profiter pleinement, c'est maintenant qu'il faut la visiter. Quand tous les visiteurs sont rentrés chez eux et que l'on peut enfin savourer le calme, comme si nous étions seuls au monde.

— Des visiteurs qui ne sont peut-être pas totalement dénués de bon sens, quand on voit la température qu'il fait... dit-elle en s'emmitouflant dans son manteau. Bon, je serai ravie de me coucher moins bête ce soir. Toutefois, j'ai comme l'impression que ce mystérieux rendez-vous n'avait pas réellement pour objet de combler mes lacunes en culture générale...

— Non... Effectivement... Pas tout à fait... commença-t-il d'un ton hésitant.

Elle sourit intérieurement. Elle aimait Antonin depuis toujours. Elle aimait toutes les facettes de sa personnalité. L'homme public, psychothérapeute reconnu et apprécié de ses confrères. L'homme cultivé et réfléchi, qui savait briller en société sans jamais paraître imbu de sa personne. L'homme solide et généreux, sur lequel elle pouvait toujours s'appuyer. L'homme qui savait parfois oublier le milieu aristocratique qui avait baigné son enfance pour donner libre cours à sa fantaisie. L'amant doux et passionné, qui partageait ses

nuits depuis maintenant plusieurs années. Elle savait pertinemment pourquoi ils étaient là ce soir. Mais voir Antonin, habituellement si sûr de lui, faire preuve d'une telle timidité était touchant. Il ressemblait presque à un adolescent qui se serait rendu à son premier rendez-vous.

— Depuis combien de temps nous connaissons-nous, Madeline ? commença-t-il doucement.

— Je ne compte plus les années...

— La première fois où nous nous sommes rencontrés, tu étais haute comme trois pommes... Accrochée à ton petit ours en peluche que tu ne quittais jamais.

— Oui, je me souviens, répondit-elle avec un sourire nostalgique. Ma mère devait s'absenter plusieurs jours et tes parents avaient accepté de m'accueillir. Lorsqu'elle est partie, j'ai vécu ça comme un véritable déchirement. Tu m'as apporté tous les jouets que tu trouvais et tu t'es mis à parler, à parler, à parler... Jusqu'à ce que j'arrête de pleurer. Déjà à l'époque, tu savais t'y prendre.

— J'avais toujours rêvé d'une petite sœur. Quand je t'ai vue arriver ce jour-là, c'était un peu comme si le ciel répondait à mes souhaits.

— Petite sœur ? rétorqua-t-elle d'un ton moqueur. Si c'est comme ça que tu considères les rapports entre frère et sœur, je pense que tu devrais consulter un psy... Justement, j'en connais un excellent !

— Je m'enfonçe... C'est ça que tu es en train de me dire ?

Madeline éclata de rire.

— Je vois. Si je compte sur toi pour m'aider... reprit-il.

— On risque de se transformer en glaçons. Vas-y, lance-toi...

— D'accord... répondit-il en prenant une profonde inspiration. Je t'aime, Madeline... Je n'imagine même pas vivre sans toi... ajouta-t-il en sortant une petite boîte de sa poche.

— Tu vois, ce n'était pas si compliqué, en fin de compte ! répondit-elle en riant.

Elle ouvrit la boîte et contempla le solitaire qui brillait de mille feux avec des yeux émerveillés.

— Antonin... glissa-t-elle en se blottissant contre lui. Moi aussi je t'aime... De tout mon cœur... Et la réponse est oui, bien sûr ! Est-ce que tu en as réellement douté ?

Elle releva la tête vers lui et se mit à l'embrasser avec passion.

Antonin aperçut Henry et Rafaël installés au fond de la salle de restaurant et se dirigea vers la table pour les rejoindre.

— Désolé, je suis en retard... J'ai passé ma journée à courir...

— Nous venons d'arriver.

— Alors quelles sont les nouvelles ?

— Je vais me marier, annonça Antonin avec un sourire rayonnant.

— Toutes mes félicitations ! lança chaleureusement Rafaël. C'est pour quand, cet heureux événement ?

— En avril, sans doute.

— Pas la peine d'attendre si longtemps pour fêter ça, répondit-il en hélant le serveur. Une bouteille de champagne, s'il vous plaît...

La bouteille apparut comme par magie sur la table et le serveur se mit à remplir avec soin les trois coupes. Henry s'empara de la sienne et trinqua pensivement avec ses deux collègues. Une nouvelle qui ne le surprenait pas, mais qui était loin de le réjouir.

— Et sinon ? Pourquoi cette réunion impromptue ? J'ai cru comprendre que c'était de la plus haute importance, reprit Antonin.

— Nous avons besoin de toi, répondit Henry.

— Pourquoi ? Tu nous fais une grosse déprime et tu as besoin d'un psy ? demanda-t-il, un sourire ironique sur les lèvres.

— Pas exactement. Mais nous avons besoin de tes compétences.

— Je t'écoute.

— Cela concerne nos travaux actuels.

— Je n'ai pas grandes connaissances en biologie moléculaire.

— Oui, mais tu sais te montrer très convaincant quand le besoin s'en fait sentir.

Antonin fronça les sourcils.

— Nos expériences sont un réel succès. Le jour est venu pour nous de franchir une nouvelle étape.

— Vous voulez commencer vos expérimentations sur des êtres humains... répondit lentement Antonin. Vous allez soulever un tollé général.

— Nous devons conserver une certaine discrétion pour le moment. Toutefois, nous avons besoin de financements.

— Mes affaires marchent bien, mais je me doute que cela ne sera sûrement pas suffisant.

— Ce n'est pas ton argent qui nous intéresse, mais tes talents de persuasion. Nous avons sélectionné quelques personnes qui pourraient tirer avantage à ces travaux. Reste à les convaincre.

— Je vais aller les voir et les hypnotiser pour qu'elles acceptent de vous aider ! rétorqua Antonin en riant tandis qu'il se mettait à boire.

Un grand silence lui répondit.

— Vous ne plaisantez pas, reprit-il en s'immobilisant.

— Nous savons tous les trois ce que tu es capable de faire. Je ne te demande pas de les hypnotiser, ajouta Henry sans le quitter des yeux. Juste de les rencontrer et de discuter avec elles. Histoire de les convaincre de nous accorder les fonds nécessaires.

— Henry ! Non, je ne peux pas faire ça...

— Pourquoi ?

— Je n'ai jamais cherché à influencer qui que ce soit pour un motif personnel ou financier. Vous le savez.

— Il ne s'agit pas d'un motif personnel. Regarde les bénéfiques que le monde pourrait en tirer !

— Vous jouez avec le feu...

— Pas tant que la situation reste sous contrôle.

Antonin secoua la tête d'un air désolé.

— Ne m'en veuillez pas. Je ne peux pas vous aider, c'est une question d'éthique.

Henry échangea un regard avec Rafaël. Il avait toujours été conscient qu'un peu de temps serait nécessaire pour obtenir ce qu'il voulait. Il espéra seulement que la nouvelle qu'il venait d'apprendre ne serait pas un obstacle à ses projets. Personne ne pourrait se montrer à la hauteur d'Antonin.

— D'accord, conclut Henry. Réfléchis et si tu changes d'avis, appelle-moi.

3

Le bureau était spacieux et agréable, aménagé avec un goût certain. L'atmosphère chaude et accueillante avait été soigneusement étudiée pour que chaque visiteur s'y sente immédiatement à l'aise. Antonin repoussa le questionnaire et se leva pour accueillir sa nouvelle patiente.

— Bonjour Madame Mylos, je suis le Docteur Berthier. Asseyez-vous, je vous en prie.

Âgée d'une trentaine d'années, ses vêtements bien coupés et son maquillage appliqué peinaient malgré tout à faire oublier une silhouette enrobée et un visage ingrat. Son attitude générale et son regard fuyant trahissaient un mal-être évident. Elle retira son manteau et prit place dans le confortable fauteuil tandis qu'il retournait s'installer derrière son bureau.

— Il s'agit de la première fois que vous vous tournez vers l'hypnothérapie, n'est-ce pas ?

— Oui... C'est une amie qui m'a parlé de votre cabinet, poursuivait-elle avec une certaine hésitation.

Le médecin la regarda d'un air bienveillant. La première étape lorsqu'il recevait de nouveaux patients consistait à les rassurer. Démonter les mythes et les croyances, de manière à supprimer les blocages qui pouvaient en résulter et décharger ainsi toute leur résistance.

— Vous avez fait le bon choix. Vous êtes venue me voir pour avoir une aide que je vais vous apporter. La psychothérapie est un domaine qui a beaucoup évolué au cours des années et je suis persuadé que vous serez surprise par les résultats obtenus. Avez-vous des questions que vous souhaiteriez me poser ?

— Je ne suis pas sûre que cela fonctionne avec moi.

— Tout le monde est capable de rentrer en transe, mais certaines personnes sont plus suggestibles que d'autres. C'est à nous praticiens de nous adapter à chaque patient et de trouver la bonne combinaison, grâce à un certain nombre de techniques dont nous disposons.

— Certains disent que l'hypnose est une manipulation, que vous pouvez obliger quelqu'un à faire ou à dire des choses qu'il ne souhaite pas forcément.

Antonin lui renvoya un sourire rassurant. Question classique à laquelle il allait apporter la réponse classique, même si quelque part, elle occultait certains aspects moins reluisants. Un côté obscur qu'il n'évoquait jamais, sauf avec quelques rares initiés. La manipulation et l'ingérence pouvaient tout à fait exister, avec ou sans hypnose. C'est juste la manière de formuler les suggestions qui faisait la différence.

— L'hypnose est une manipulation, en quelque sorte. Le thérapeute manipule des mots, des idées, des techniques bien particulières. Il va le faire à votre demande, en collaboration avec vous et dans un but bien précis. En aucun cas il ne manipulera votre esprit, cherchera à modifier votre volonté ou votre personnalité, ou pourra accéder à vos secrets. Il y a une chose que vous devez garder en mémoire : c'est toujours votre intérêt qui primera et vous choisirez vous-même les suggestions qui vous sembleront les plus adaptées.

— Est-ce que je vais me souvenir de tout ce qui s'est passé ?

— J'ai pour habitude de pratiquer ce qu'on appelle une hypnose légère. Vous resterez totalement consciente et à aucun moment vous ne perdrez le contrôle. Mon rôle consistera simplement à vous guider et c'est vous qui trouverez la solution à votre problème. Ce sera donc à vous de réaliser un véritable travail sur vous-même. Voulez-vous me parler de ce qui vous a amenée ici ?

— En fait, je ne sais pas, je ne suis pas encore sûre... commença-t-elle en rougissant légèrement.

— Excusez-moi, cette question est un peu prématurée. Nous avons tout notre temps. Vous m'en parlerez lorsque le moment sera venu.

La femme acquiesça d'un air soulagé. Consciemment ou non, le message avait été bien reçu. La question dorénavant n'était plus de savoir si elle allait parler, mais quand elle allait le faire.

— Je souhaiterais surtout que cette première séance nous permette de faire connaissance et de vous expliquer comment nous allons procéder. Voulez-vous que nous fassions un essai pour découvrir ce qu'est l'état de transe ?

Son interlocutrice hocha lentement la tête. Antonin la dévisagea avec attention et se mit à parler d'une voix douce et profonde.

— *Installez-vous confortablement. Vous pouvez fermer les yeux, si vous le souhaitez, mais ce n'est pas une obligation... Maintenant, vous pouvez vous concentrer sur le son de ma voix... Les autres bruits n'ont guère d'importance... En fait, ils sont même là pour vous aider à vous détendre...*

Il observa silencieusement la femme qui regardait fixement le plafond. Il lui laissa quelques instants pour se concentrer sur les sons, puis se remit à parler.

— *Vous allez commencer à respirer profondément avant de vous laisser aller complètement... C'est tellement facile de se laisser aller confortablement, n'est-ce pas ? Dès que vous serez prête à rentrer en transe, vous fermerez les yeux...*

Il attendit que la suggestion fasse son effet, ce qui ne prit guère de temps. Les yeux de sa patiente se fermèrent doucement.

— *C'est bien... Vous avez conscience de tout, mais vous n'en avez pas réellement conscience... Vous écoutez avec votre esprit inconscient, mais votre esprit conscient est déjà loin et n'écoute plus... Si votre inconscient pense que vous êtes prête, il peut aller chercher un souvenir agréable. Un souvenir que vous aviez complètement oublié et qui va soudain réapparaître dans votre esprit... Il vous suffit d'attendre paisiblement... Quand votre inconscient aura trouvé ce qu'il cherche, vous pourrez me le faire savoir en levant votre main droite...*

Antonin observa la main se lever lentement. Il poursuivit son travail pendant une dizaine de minutes, alternant les suggestions et attentif aux réponses et réactions qu'elles suscitaient chez sa patiente. Malgré les doutes qu'elle avait émis en arrivant, cette femme semblait naturellement réceptive. Il était assez fréquent lors des premières inductions que les patients entrent et sortent de l'état d'hypnose et qu'il soit obligé de les y replonger à plusieurs reprises. Le vrai défi, celui qui différenciait l'apprenti du professionnel

aguerri, était de se trouver face à une personne qui développait des résistances. Mais il savait déjà que cela ne serait pas le cas avec elle.

Il finit par mettre un terme à la transe hypnotique et reprit la discussion où ils l'avaient laissée. Le premier rendez-vous lui servait surtout à établir une relation de confiance avec ses patients, à faire le tour de leur vécu et de leur personnalité pour enfin définir l'objectif qu'ils devraient atteindre. Lorsqu'elle se leva pour quitter la pièce, elle semblait beaucoup plus détendue qu'à son arrivée. Il en avait appris suffisamment pour découvrir l'origine du problème et définir le travail à accomplir lors des prochaines séances. Il raccompagna sa patiente jusqu'à l'accueil où il la laissa fixer un nouveau rendez-vous avec sa secrétaire.

De retour dans son bureau, il se dirigea vers la cuisine attenante et se servit un grand verre d'eau en s'attardant devant les larges fenêtres. Cela faisait près de deux ans qu'il avait installé son cabinet en plein cœur de Paris. Un immeuble de très haut standing, sans tomber malgré tout dans le luxe ostentatoire, qui convenait particulièrement bien à sa clientèle fortunée. Malgré les tarifs élevés qu'il pratiquait, les patients faisaient la queue devant sa porte et son affaire se révélait aujourd'hui on ne peut plus florissante. Il leva la tête en entendant quelques coups frappés à la porte de son bureau et aperçut sa secrétaire qui entraînait dans la pièce.

— M. Diamons a annulé son rendez-vous.

— Merci Olivia. C'était le dernier patient, vous pouvez rentrer chez vous si vous le souhaitez. Je vais terminer quelques papiers et je ne vais pas tarder non plus.

— Merci Docteur. Bonne soirée et à demain.

Il retourna s'installer derrière son bureau et se consacra aux courriers qui s'étaient accumulés dans sa corbeille. Lorsqu'il vit 19 heures s'afficher sur son écran, il ramassa rapidement ses affaires puis quitta le cabinet. L'ascenseur le conduisit au deuxième sous-sol où sa Mercedes flambant neuve était sagement garée. Ses revenus importants lui permettaient d'assouvir sa passion pour les voitures et il n'hésitait pas à en changer dès que l'envie lui en prenait. Il mit à peine quinze minutes pour atteindre la rue de Rivoli où travaillait Madeline. Il aperçut sa silhouette qui sortait de la boutique au moment où il commençait à se garer. Elle se dirigea vers lui à grands pas et ouvrit la portière pour s'installer à ses côtés.

— Tu as passé une bonne journée ? demanda-t-elle en l’embrassant.

— Très bonne, et toi ?

— Oui... Mais j’avais quand même un peu hâte de la voir se terminer. Tu ne m’as pas raconté ta soirée d’hier, c’était bien ?

Il se mordilla un peu les lèvres et Madeline se mit à rire.

— Je ne suis pas psy, mais quand tu fais ça, je sais que quelque chose te préoccupe ! De quoi s’agit-il ?

— Rien de grave... Henry et Rafaël voulaient me demander un service, mais j’ai refusé.

— Si tu as refusé, c’est que tu avais sûrement une bonne raison. Ils l’ont mal pris ?

— Non, pas du tout... Mais je n’aime pas ce genre de situation. Je ne suis pas sûr qu’à l’inverse, ils auraient agi de la sorte.

— Que voulaient-ils ?

— Henry souhaitait que je l’aide à convaincre quelques bailleurs de fonds pour leur projet.

— Tu as toujours refusé de faire ce genre de choses. Henry le savait très bien.

— Oui, mais c’était important...

— Important pour lui, je n’en doute pas ! Ne le laisse pas t’entraîner dans son jeu. Tu sais ce que je pense de lui.

— Que c’est une personnalité toxique, je sais...

— Il est narcissique et ne s’intéresse qu’à lui.

— Il est extrêmement intelligent.

— C’est un homme de pouvoir qui ne fera qu’utiliser les autres.

— Je te trouve un peu dure.

— Et moi je trouve que tu manques totalement d’objectivité en ce qui le concerne ! Mais bon. C’est ton ami et je respecte tes choix. Je n’ai aucunement l’intention de nous disputer à ce sujet ce soir.

— Tu as raison... Pas alors que nous allons nous marier dans quelques mois ! Oublions Henry. Nous avons bien mieux à faire... ajouta-t-il avec un sourire complice à sa compagne.

4

Il pleuvait à verse et le ciel ne laissait présager aucune accalmie. Antonin et Madeline descendirent de la voiture, relevant leur manteau pour protéger leur visage et se précipitèrent vers le perron.

— Ouf ! glissa Madeline avec soulagement en retrouvant la douce chaleur de la villa. Je suis complètement trempée.

— Quelle idée de vouloir se promener par ce temps.

— Avec un peu de chance, nous aurions pu passer à travers les gouttes !

— Mais visiblement, la chance n'était pas avec nous... rétorqua Antonin avec un sourire ironique en accrochant son pardessus dégoulinant au portemanteau avant de la suivre en direction de la chambre.

— Je vais peut-être prendre un bain bien chaud, histoire de me réchauffer, commença Madeline en laissant glisser ses vêtements détrempés à terre.

— Il existe d'autres manières pour se réchauffer, glissa Antonin en s'approchant d'elle.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr... répondit-il en l'entraînant vers le lit.

Il commença à la caresser doucement et laissa sa main s'immobiliser sur la peau douce de son ventre.

— Je crois... que j'aimerais le voir s'arrondir, chuchota-t-il dans le creux de son oreille.

— Vraiment ? demanda-t-elle avec des yeux brillants.

— Vraiment...

— Alors il va être temps que je range mes pilules au fond du tiroir... Mais en attendant, on peut toujours s'entraîner, termina-t-elle avec un sourire sensuel.

Antonin avait un peu de mal à se concentrer sur les paroles de ses amis. Depuis une semaine, il se sentait perdu sur un petit nuage. Le visage radieux de Madeline, lorsqu'il lui avait annoncé son souhait de devenir père, ne quittait plus son esprit. Après deux ans d'un mariage qui le comblait de bonheur, il se sentait enfin prêt. Il imaginait déjà le rire des enfants dans toute la maison. Des enfants, car cela avait toujours été le rêve de Madeline.

Il reporta son attention sur les documents empilés sur la table du salon. Henry et Rafaël avaient bien travaillé, c'était incontestable. Le projet qu'ils cherchaient à mettre en place depuis plusieurs années semblait plutôt bien ficelé.

— Nous avons déterminé le profil des personnes dont nous avons besoin. Voici la liste des candidats potentiels, continua Henry.

— Intéressant, répondit Antonin en étudiant les différentes fiches. Mais n'est-ce pas un peu prématuré ? Vous n'avez toujours pas obtenu la signature de Victor Goldman, sauf erreur.

— C'est une question de temps. Il a pleinement conscience des profits qu'ils pourraient tirer d'un tel projet.

— Mais il n'a pas signé.

— Il a de grandes ambitions. Toutefois, il hésite encore face aux répercussions sur sa carrière si cela venait à se savoir. À nous de lui prouver qu'il ne court aucun risque.

— Et vous pensez être capables de mener à bien une telle opération sans la moindre fuite ?

— Tout à fait. Le secret réside dans le choix de ses collaborateurs.

— Si tu le dis... Pour les mères porteuses, comment comptez-vous les recruter ?

— Angelo Benero.

— Le play-boy italien ?

— Celui-là même.

— Je l'ai toujours trouvé extrêmement antipathique.

— Peut-être, mais il excelle dans son domaine.

— Vous pouvez lui faire confiance ?

— Il suffit de mettre le prix. Par ailleurs, il a une dette envers moi. On ne risque rien de ce côté.

— Et je suppose que vous n'avez aucunement l'intention d'expliquer la réalité à ces femmes.

— Bien sûr que non. Il faudra jouer sur les cordes sensibles et Benero est l'homme idéal pour ce rôle.

Antonin releva la tête et afficha un sourire surpris en découvrant la silhouette de Madeline, immobile dans l'embrasure de la porte.

— Tu es déjà rentrée, ma chérie ?

— Oui... La dernière session a été annulée. L'intervenant était malade.

— Cela fait longtemps que tu es là ?

— Suffisamment je crois... répondit-elle sans masquer sa contrariété.

Henry se tourna vers elle et la dévisagea d'un air impassible.

— Bonsoir Madeline. Antonin nous a gentiment proposé de passer pour évoquer certains dossiers. Strictement confidentiels, bien entendu... Mais je sais que nous pouvons compter sur ta discrétion.

— Dehors.

— Madeline ! intervint Antonin d'un ton embarrassé.

— Je veux qu'ils s'en aillent, reprit-elle lentement.

— Je pense qu'il est préférable que nous arrêtions là pour aujourd'hui, glissa Henry sans la quitter des yeux. Rafaël, ajouta-t-il avec un regard vers ce dernier, qui se leva promptement de sa chaise.

Madeline fit volte-face et disparut dans la maison.

— Tu penses qu'elle va parler de ce qu'elle a entendu ? demanda Henry en se tournant vers Antonin.

— Non, ne t'inquiète pas. Je vais aller la voir. On se rappelle, termina-t-il pendant que les deux autres ramassaient leurs affaires.

Il les raccompagna jusqu'à la porte d'entrée et alla rejoindre Madeline dans la chambre.

— Tu ne vas pas te laisser embarquer là-dedans, Antonin ?

— Ce n'est pas ce que tu crois...

— Arrête ! Ne me prends pas pour une imbécile. Ils veulent poursuivre leurs expériences sur des êtres humains !

— Aujourd'hui, il est vrai que le transfert nucléaire somatique utilisant un ovocyte et une cellule somatique humaine est désormais possible.

— Et alors ? Cela vous donne le droit de mener de telles expériences ?

— C'est un nouvel avenir qui s'offre à la médecine. La porte ouverte vers des traitements révolutionnaires. Un médecin ne doit-il

pas par tous moyens chercher à soulager ses patients ? Mais cela ne s'arrête pas là : imagine les implications pour la recherche. L'hérédité, l'épigénétique sont des domaines où les interrogations sont encore trop nombreuses. Nous pourrions faire des avancées fabuleuses. C'est l'humanité entière qui est concernée !

— Quelle arrogance... Vous pensez sans doute surpasser la nature, là où il lui a fallu des milliards d'années d'évolution ?

— Henry veut simplement prouver qu'ils sont capables de donner naissance à des êtres vivants totalement viables.

— Il veut créer des enfants à la carte.

— Quel mal y a-t-il à vouloir dupliquer des hommes qui permettront au monde d'avancer ?

— Tu entends ce que tu dis ? Je ne te reconnais pas ! Henry te manipule, Antonin, comme il a l'habitude de le faire avec tous ceux qui ont le malheur de le rencontrer. Tu vas le faire ?

— Quoi ?

— Convaincre leur bailleur de fonds ! Par n'importe quel moyen, même si cela va à l'encontre de tes convictions... C'est bien pour ça qu'ils ont besoin de toi, non ?

— Non, ils voulaient simplement obtenir mon avis sur les scientifiques qu'ils envisagent de recruter.

— Arrête. Je ne peux pas croire que tu sois aussi naïf. Si cet homme avait dû signer, il l'aurait fait depuis longtemps. Henry est fort à ce jeu-là, mais il ne t'arrivera jamais à la cheville. Ils ont besoin d'un coup de pouce et tu es le seul à pouvoir leur donner. Ils ne te lâcheront pas tant qu'ils n'auront pas obtenu ce qu'ils veulent. Et ils ont déjà réussi à te convaincre à moitié. Tout cela me dégoûte... Vous me dégoûtez...

— Madeline, je t'en prie...

— Je ne t'ai jamais demandé de choisir entre moi et tes amis, Antonin. Mais si jamais tu acceptes de les suivre dans leurs projets insensés, je peux te promettre une chose. Ce sera sans moi.

5

La pendule égrena ses huit coups et le silence reprit possession des lieux. Antonin ouvrit les yeux et posa son regard sur la silhouette allongée à ses côtés. Il avait passé une nuit exécrationnelle. La veille au soir, Madeline avait refusé de dîner et s'était couchée sans dire un mot de plus. Il se leva silencieusement et descendit dans la cuisine pour se préparer un café. Les disputes étaient plutôt rares dans leur couple et il ne souhaitait pas voir de telles dissensions entacher leur bonheur. Madeline n'avait peut-être pas complètement tort, il en était bien conscient. Il y avait malgré tout quelques aspects dans le projet de Henry et de Rafaël qu'il n'était pas sûr d'apprécier pleinement. Il allait devoir se montrer à la hauteur s'il voulait se faire pardonner.

Il attrapa sa tasse et se rendit dans son bureau. Rien de tel qu'une jolie surprise pour apaiser les tensions. Il farfouilla quelques instants dans ses papiers pour retrouver l'adresse recommandée par l'un de ses clients. Hors de prix, mais l'endroit était d'une beauté à couper le souffle et le service hors normes. Idéal pour un week-end en amoureux. Quelques minutes plus tard, il quitta le bureau, un sourire satisfait sur les lèvres. Il retourna dans la cuisine et se mit à confectionner un savoureux petit-déjeuner. Il disposa le tout sur un joli plateau et remonta dans la chambre. Madeline ouvrit les yeux en le voyant déposer le plateau sur le lit.

— Tu m'en veux toujours ? interrogea-t-il doucement.

Elle poussa un profond soupir avant de répondre.

— Ce n'est pas après toi que j'en ai, Antonin, tu le sais bien...

— Tu te trompes sur Henry.

— Non ! Et ce qui me met hors de moi, c'est que tu refuses d'ouvrir les yeux ! C'est un dangereux manipulateur. Regarde Rafaël, il est complètement sous son emprise ! Jamais il n'osera le contredire. Pourtant, je suis persuadée qu'au départ, Rafaël était

quelqu'un de bien. Parfois, j'ai l'impression que tu prends le même chemin et ça me fait peur.

— Tu t'inquiètes pour rien.

— Pour rien... Honnêtement, je ne crois pas. Tu es différent quand il est là. Quant à leur projet, c'est tout simplement monstrueux... Je ne peux pas imaginer que tu puisses leur apporter ton aide.

— Je ne me mêlerai plus de ce projet.

— Tu me le promets ?

— Oui. Dès lundi, je vais appeler Henry, pour lui dire que je préfère prendre un peu de recul et que je ne souhaite plus entendre parler de leurs travaux, même s'il s'agit de simples conseils.

— Il va être furieux...

— Non, il comprendra.

— Je n'en suis pas certaine.

— Alors tant pis. C'est avec toi que je veux partager ma vie, pas avec lui. Nous allons fonder une famille, avoir des enfants... Je ne laisserai rien ni personne se mettre en travers de notre chemin.

— Je t'aime, Antonin... Je suis vraiment désolée pour tout ça. Je n'ai jamais voulu t'obliger à renier tes amis. Mais là, c'est trop. Je ne peux pas fermer les yeux, excuse-moi.

— Je sais... dit-il en l'embrassant.

Antonin se redressa avec un sourire soulagé. C'était comme si un énorme poids libérait sa poitrine. Il ne supportait pas de la voir triste ou fâchée après lui.

— Tu as faim ? reprit-il en montrant le plateau.

— Je dois avouer que le repas d'hier soir a été un peu léger, répondit-elle avec une moue ironique.

— Alors il est temps de manger. Après, tu te lèves, tu t'habilles et tu prépares ton sac.

— Mon sac ?

— Oui, j'ai pensé qu'une petite bouffée d'oxygène nous ferait du bien à tous les deux.

— Mais je croyais que tu voulais travailler ce week-end. Tu ne devais pas préparer ton intervention pour ton prochain colloque ?

— Cela pourra attendre. Je n'ai pas beaucoup de rendez-vous, vendredi prochain. Je devrais pouvoir m'organiser pour rattraper le temps perdu.

— Tu es sûr ?

— Certain.

— Et où allons-nous ?

— C'est une surprise. Mais je pense que cela devrait te plaire.

Antonin lança un regard approbateur à Madeline tandis qu'elle entra dans la cuisine. Son nouveau tailleur bleu lui seyait à merveille.

— Le petit-déjeuner est prêt.

— Merci, dit-elle en attrapant sa tasse de café. Donc, pas besoin d'aller à Paris aujourd'hui ?

— Non. Olivia a réussi à déplacer tous mes rendez-vous. Tu es sûre que tu ne veux pas que je vienne te chercher ce soir ?

— Ne t'inquiète pas ! Je vais prendre le train. Inutile que tu viennes spécialement. Comme ça, tu auras tout ton temps pour travailler tranquillement.

— Au fait, tu as réfléchi pour les réveillons ? demanda Antonin avec un geste en direction des prospectus étalés sur la table.

— Je n'arrive vraiment pas à me décider.

— Nous sommes déjà le 13 décembre. Il va falloir que j'appelle l'agence pour la réservation.

— Alors je ne vois plus qu'un moyen de régler la question...

Madeline ferma les yeux et posa son doigt sur l'un des prospectus.

— Là !

— Bon choix, répondit Antonin en riant. Saint-Pétersbourg, la perle de la Baltique.

— Tant pis pour le soleil, reprit Madeline en rouvrant les yeux, ce sera pour l'année prochaine. J'espère juste que la neige sera au rendez-vous.

— Avec un peu de chance... Mais tu ne regretteras pas, j'en suis sûr. Je ferai le nécessaire dans la journée.

— Il va falloir que j'y aille, sinon je vais être en retard, reprit Madeline en posant sa tasse de café.

Elle déposa un baiser sur ses lèvres puis se leva pour rassembler ses affaires.

— Passe une bonne journée. Et n'oublie pas ! termina-t-elle avec un clin d'œil en pointant un doigt sur le prospectus.

— Aucune chance. Je m'en occupe...

Antonin ramassa la brochure et la contempla avec satisfaction. L'ambiance festive des réveillons s'accorderait sûrement bien à la magnificence de l'endroit. Une semaine en amoureux, loin de Paris, à flâner dans les rues illuminées et sur les bords de la Neva, à visiter palais et églises. Pour Madeline, ce serait la première fois qu'elle se rendrait à Saint-Pétersbourg. Mais de son côté, il avait déjà eu l'occasion de visiter cette ville si singulière. Il en conservait de magnifiques souvenirs.

Il débarrassa rapidement la table du petit-déjeuner puis regagna son bureau. La journée qui s'annonçait allait lui permettre de se consacrer pleinement à son prochain colloque.

6

Les bouteilles vides commençaient à s'accumuler sur les tables et l'ambiance dans ce petit bistro parisien rempli d'habitues était plutôt à la bonne humeur.

— Un dernier verre avant de partir ?

— Il serait peut-être plus raisonnable d'arrêter là...

— Allons, ce n'est pas tous les jours que je fête une promotion, répondit Florent en hélant le serveur. La même chose, s'il te plaît !

— Fini les jeans et les baskets, il va falloir penser au costume, lança l'un de ses collègues en riant.

— C'est fait ! Je peux désormais dire adieu à ce bureau sombre et poussiéreux. Fini les heures interminables au téléphone avec de sombres crétiens.

— La seule différence, c'est que tu auras des sombres crétiens en face de toi plutôt qu'au téléphone...

— Quel optimisme...

— Réalisme plutôt.

— Je m'en moque. Je n'ai jamais été fait pour rester assis huit heures par jour dans un bureau. Désormais, la route m'attend.

— Tu commences quand ?

— Dès lundi. Je vais tourner quelques jours avec Denis, histoire qu'il me présente le secteur et certains clients. Après, à moi de jouer. Je vais exploser les objectifs !

— Toujours aussi modeste à ce que je vois.

— Cela ne va pas être difficile... Il était temps que Denis fasse ses valises. Il vivait sur des acquis et se laissait complètement aller ces derniers temps.

— À l'approche de la retraite, cela peut se comprendre.

— Peut-être. Mais ce n'est pas mon cas et je te promets qu'ils vont voir la différence.

— Alors buvons à ta future réussite ! reprit l'un des hommes en levant son verre.

— Oui, trinquons ensemble, ajouta un autre avec un sourire ironique. Si ça se trouve, dès lundi, « M^ossieur » ne nous adressera même plus la parole...

— Mais si, je ne vais pas oublier les vieux potes... Je vous appellerai ! répondit Florent en riant.

— Bon, je ne voudrais pas casser l'ambiance, lança l'un d'entre eux en regardant sa montre. Mais si je ne rentre pas, je vais avoir la soupe à la grimace à la maison.

— Ah, les joies de la vie de famille... La femme acariâtre, les enfants insupportables...

— Il y a quelques avantages aussi. On en reparlera dans quelques années.

— Le principal, c'est que tu en sois convaincu.

Ils se séparèrent sur quelques plaisanteries grivoises et quittèrent le bar pour regagner leurs véhicules. Florent observa quelques minutes sa vieille voiture en cherchant ses clés et se laissa aller à sourire. Dans une semaine, c'est une voiture toute neuve qui l'attendrait. Pas un bolide, certes, mais autrement plus agréable que ce vieux tacot tout cabossé. C'était un réel soulagement car même ses relations n'auraient pas pu lui faire passer le prochain contrôle technique.

Il s'installa au volant et s'engagea sur la chaussée détrempée. La température n'était pas très froide pour un mois de décembre, mais la journée avait été plutôt maussade et la pluie tombait depuis plusieurs heures sans discontinuer. Les essuie-glaces peinaient à évacuer toute l'eau qui dégoulinait sur le pare-brise et il écarquilla les yeux pour mieux voir la route.

Au fur et à mesure qu'il s'éloignait de Paris, la circulation se fit plus fluide. Lorsqu'il atteignit la banlieue, il n'y avait plus le moindre passant sur les trottoirs. Le temps n'incitait pas à flâner. Il décida de quitter les grands axes pour emprunter quelques raccourcis et s'engagea dans les petites artères vertes qui desservaient ce magnifique quartier résidentiel. Il eut une pensée envieuse en imaginant les superbes demeures qui se cachaient derrière ces hauts murs et ces arbres plus que centenaires. Un jour, il abandonnerait son appartement miteux pour venir s'installer dans cette commune au

cadre incomparable. Il pourrait évoluer la tête haute parmi ces riches privilégiés. Même si pour cela, il devait se défoncer au boulot. C'était le but de sa vie.

La silhouette sembla se matérialiser devant lui comme par magie. Il n'eut même pas le temps de freiner et la violence du choc secoua tout le véhicule. Il s'arrêta et les dernières vapeurs d'alcool se dissipèrent tandis qu'il se tenait tout tremblant derrière son volant.

Il descendit de la voiture et s'approcha lentement du corps disloqué. Mais pourquoi avait-il fallu qu'elle traverse sans regarder ? À un pareil endroit en plus ! C'était de sa faute... L'horreur de la situation explosa dans sa tête. Avec tout l'alcool qu'il avait bu, les flics ne lui feraient pas de cadeau. C'était la fin de tous ses rêves et de tous ses espoirs. Depuis des mois, il avait travaillé d'arrache-pied pour obtenir ce nouveau poste. Et ce soir, tout allait s'écrouler à cause de quelques secondes d'inattention. Non. Il ne pouvait pas accepter ça. De toute façon, il n'y avait plus rien à faire pour elle. Le quartier était désert. Il jeta un œil à la ronde et prit la seule décision qui lui vint à l'esprit. S'enfuir avant que quiconque ne puisse l'identifier. Il se précipita vers son véhicule, démarra et quitta les lieux en trombe.

7

La pendule en bronze représentant un joueur de lyre trônait désormais fièrement sur la cheminée. Réalisée par le célèbre horloger Gaston Jolly, c'était une véritable petite merveille. Il s'agissait de sa dernière acquisition, dénichée chez un antiquaire parisien quelques semaines auparavant. Un simple coup d'œil dans la pièce révélait l'attrance évidente de son propriétaire pour le style empire. Une bibliothèque en acajou ornementée de superbes décorations en bronze, une commode assortie et un large bureau recouvert de cuir vert à motifs dorés composaient le mobilier. Deux lampes bouillottes diffusaient une lumière tamisée dans la pièce. La sonnerie du téléphone vint rompre le silence studieux et Antonin décrocha machinalement.

— Antonin Berthier ?

— Lui-même.

— Vous êtes bien parent avec Madeline Berthier ?

— C'est ma femme. Que se passe-t-il ?

— Herman Danton, Police nationale. Je suis désolé de vous informer que votre épouse a eu un accident.

— C'est grave ?

— Je ne peux pas vous en dire plus pour le moment. Elle a été transportée à l'hôpital Sainte-Marie.

Antonin raccrocha et attrapa son manteau. Il quitta la maison au pas de course pour rejoindre sa voiture et démarra en direction de l'hôpital. L'inquiétude le tarauda durant tout le chemin. Madeline était son rayon de soleil, sa joie de vivre. Jamais il ne pourrait supporter qu'il lui arrive quoi que ce soit.

Cela faisait des heures maintenant qu'il tournait en rond comme un ours en cage dans cette salle d'attente. Il avait réussi à obtenir

quelques bribes d'information quant aux circonstances de l'accident, mais Madeline était toujours en salle d'opération. Antonin leva la tête en voyant le chirurgien se diriger vers lui.

— Monsieur Berthier ?

— Comment va-t-elle ?

— Elle souffre de multiples traumatismes qui touchent de nombreux organes. Nous avons décelé la présence d'un œdème cérébral et nous avons dû la placer en coma artificiel. Nous allons surveiller la pression intracrânienne dans les prochains jours en espérant une évolution qui nous permettra d'interrompre le processus. Mais nous sommes extrêmement réservés sur le pronostic. Dans l'hypothèse où elle reprendrait conscience, il faudrait s'attendre à de sévères séquelles.

Antonin hochait lentement la tête sans pouvoir prononcer le moindre mot. Pendant quelques instants, il eut l'impression que tout cela n'était pas réel. Juste un cauchemar duquel il allait se réveiller. Il revit le visage souriant de Madeline lorsqu'elle l'avait quitté le matin même, comme tous les matins, pour se rendre à son travail. Une larme coula le long de sa joue. C'en était fini de Saint-Petersbourg. C'en était fini de tous leurs projets. Il était médecin lui aussi, et ce qu'il avait lu dans les yeux de son confrère ne laissait guère de place aux doutes.

Henry entra dans le café et jeta un œil à la ronde. Il aperçut sans surprise Antonin accoudé au comptoir. Il se dirigea vers lui et posa la main sur l'épaule de son ami.

— Tu as assez bu, dit-il en repoussant le verre. Viens, je te ramène chez toi.

— Chez moi ? Je n'ai plus de chez moi. Juste une belle demeure... vide et sinistre.

— Alors viens à la maison.

Antonin haussa les épaules et attrapa sa veste.

— Tu as parlé avec les médecins ? Comment va-t-elle ?

— Je pense qu'aujourd'hui, la question est d'un autre ordre... murmura Antonin avec une profonde affliction. Madeline a toujours été contre l'acharnement thérapeutique. La maladie et le décès de son père l'avaient sensibilisée sur ce sujet. J'ai retrouvé un courrier dans

ses affaires, qu'elle avait établi à ce moment-là. Elle y exprime clairement sa volonté.

Il sortit de sa poche un papier qu'il tendit à son ami.

— C'était il y a cinq ans.

— Oui.

— Tu sais comme moi que les directives anticipées sont valables trois ans.

— Oui. Mais qu'est-ce que cela change ? Ce document est toujours conforme à ses opinions.

Henry hocha doucement la tête et sortit les clés de sa voiture.

— Pourquoi tout cela est arrivé... Les choses auraient peut-être pu se passer différemment si les secours étaient intervenus plus rapidement...

— Des nouvelles de l'enquête de police ?

— Non, rien. Ils ne le retrouveront jamais, je le sais. Ce salopard l'a laissée se vider de son sang en plein milieu de la chaussée. J'espère qu'il pourra en enfer, laissa-t-il échapper d'une voix haineuse.

Henry fit démarrer sa voiture et ils restèrent un moment silencieux tandis que le véhicule quittait le parking.

— Pourquoi l'ai-je laissée rentrer seule ce soir-là... reprit Antonin comme un leitmotiv. Si j'avais été la chercher...

— Cesse de te torturer l'esprit. Tu dois te tourner vers l'avenir désormais et faire ce que Madeline attendait de toi.

— Je n'en peux plus, Henry... Je ne peux même pas imaginer un avenir sans elle.

— Si je peux t'être d'une quelconque utilité, je serai toujours là.

Antonin hésita quelques instants avant de répondre.

— C'est moi qui vais t'être utile, annonça-t-il d'une voix éteinte.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Toutes ces nuits passées à réfléchir... La vie, la mort, le destin... C'est toi qui as raison. Il faut avancer. Où en êtes-vous dans vos travaux ?

— Tout repose sur Goldman et sa signature, répondit lentement Henry en lançant un regard à son passager.

— Tu penses que vous serez capables de mener une telle opération dans l'ombre, sans que cela ne s'ébruite ?

— Oui.

— Vous êtes sûrs d'être réellement prêts ?

— Je suis le meilleur, tu le sais.

Antonin hocha doucement la tête.

— Organise un rendez-vous. Mais j'ai mes conditions.

— Tout ce que tu veux, répondit Henry. Je t'écoute.

Tandis que son ami parlait, Henry ne put s'empêcher de ressentir une intense satisfaction. Jamais ils n'auraient réussi sans l'intervention d'Antonin. Même si Goldman avait toujours fait preuve d'un intérêt certain pour leurs travaux, il était trop réticent du fait des risques importants qui en découlaient. Quelques suggestions habilement menées permettraient de contourner définitivement les obstacles. Lorsqu'ils s'étaient rencontrés en faculté de médecine, Henry avait immédiatement été séduit par les capacités inhabituelles d'Antonin. À l'époque, ce dernier prenait plaisir à relever les défis et à démontrer que toute personne se révélait accessible à l'hypnose. *Tout est une question d'habilité et de tactique*, se plaisait-il à répéter. Cela restait toutefois un jeu entre étudiants qui ne portait guère à conséquence. Au fur et à mesure des années, il avait affiné ses techniques jusqu'à devenir un praticien reconnu et admiré dans son domaine. Antonin avait toujours refusé d'utiliser ses compétences en dehors du cadre médical, mais aujourd'hui, il venait de franchir un premier pas. La machine était lancée et ce ne serait sans doute pas le dernier. Un petit écart qui allait permettre à leur projet de se concrétiser.

8

Impossible. Jamais elle n'arriverait à fermer cette maudite valise. Juliette sortit quelques vêtements et tenta à nouveau sa chance. Cette fois-ci, la fermeture coulissa sans difficulté sur la glissière. Elle s'empara de la valise et sentit une vague de découragement l'envahir. Jamais elle ne pourrait traîner avec elle un tel poids, surtout dans son état. Elle savait par expérience que les roulettes ne servaient pas à grand-chose lorsque le terrain n'était pas uniforme. Elle la rouvrit et se mit à vider rageusement une partie de son contenu. Le sol se retrouva bientôt jonché d'une multitude de vêtements. De superbes tenues réalisées par de grands couturiers. De toute façon, ils étaient beaucoup trop sophistiqués pour passer inaperçue, pensa-t-elle avec amertume. Elle la soupesa d'un air satisfait et se rendit dans le salon pour récupérer son téléphone. Elle avait besoin d'un taxi, et vite.

Une fois son appel passé, elle se rassit sur le canapé pour attendre l'arrivée du véhicule. Les pensées se bouscuaient dans son esprit. Elle devait d'abord passer à la banque et retirer le plus d'espèces possible. Elle ne savait même pas de combien elle disposait sur son compte. Depuis qu'elle était avec Angelo, le salaire qu'elle percevait tous les mois ne représentait guère que son argent de poche. Il lui était même arrivé de dépenser cette somme en une seule journée de shopping. Elle regarda sa montre nerveusement. Normalement, Angelo ne devait pas rentrer avant la fin de la journée, mais il était parfois totalement imprévisible. Depuis qu'elle avait découvert son véritable visage, il l'effrayait. Elle ignorait quelle serait sa réaction s'il la trouvait assise sur le canapé, prête à s'enfuir. Elle avait tout abandonné pour lui. Ses parents, ses amis, ses études... Tout ça pour en arriver là. Elle caressa doucement son ventre arrondi pour se donner du courage. C'est à ce bébé qu'il fallait penser. À cette petite vie qui depuis sept mois grandissait dans son ventre. Un sourire triste

s'afficha sur son visage tandis qu'elle le sentait bouger doucement. Il était vivant. Jamais elle ne laisserait qui que ce soit lui faire du mal. La sonnerie de la porte d'entrée résonna enfin dans la maison et elle attrapa ses affaires pour quitter cette maudite demeure, sans un regard en arrière.

La visite à la banque fut une réelle déception. Elle avait à peine pu retirer 2 000 € sur son compte. Heureusement, elle avait pensé à récupérer tous les bijoux qu'Angelo lui avait offerts. Elle espérait en tirer un bon prix. Il existait une bijouterie à quelques rues de là qui possédait une certaine renommée, et elle s'y rendit d'un pas lent, traînant sa valise derrière elle.

— C'est une plaisanterie ? demanda l'homme en l'observant au-dessus de ses lunettes rondes.

— Mais...

— Ma petite dame, vous vous trompez d'adresse. Ces bijoux ne valent rien. De vulgaires breloques, que je n'oserais jamais proposer à ma clientèle. Excusez-moi, mais j'ai autre chose à faire, termina-t-il en lui tournant le dos.

Juliette sentit une vague de découragement l'envahir. Tous ses espoirs venaient de s'envoler. Même les cadeaux d'Angelo n'étaient qu'illusion. Il s'était moqué d'elle, encore et encore. Aujourd'hui, elle se retrouvait sans rien, sans nulle part où aller, sans personne pour l'aider. Elle n'avait pas prévenu les autres filles de son départ. Elle ne voulait pas leur faire courir le moindre risque, et surtout, elle craignait qu'il ne la retrouve par ce biais. Elle était seule et terrifiée.

— Comment ça, elle est partie ? Partie où ?

— Aucune idée, répondit Angelo Benero avec un geste de colère. Elle a fait ses valises et vidé ses placards.

— Enceinte de sept mois, sans logement et sans argent, elle ne pourra pas aller très loin.

— Je vais la retrouver.

— Je l'espère. On ne peut pas la laisser dans la nature, ni la laisser mettre au monde cet enfant.

Henry Vanderbrawn avait du mal à masquer sa contrariété. C'était la première fois qu'ils devaient faire face à ce type de difficultés. Les derniers examens avaient révélé des anomalies chromosomiques sur

le fœtus et ils avaient donc pris la décision de déclencher un avortement. Mais cela n'avait pas été du goût de la mère.

Jusqu'à présent, Angelo Benero avait toujours été à la hauteur de la mission qui lui avait été confiée et le système fonctionnait plutôt bien. Des mères porteuses soigneusement sélectionnées, jeunes et naïves qui tombaient sous son charme et finissaient, sans même s'en rendre compte, par se retrouver totalement dépendantes de ce dernier. Persuadées qu'elles œuvraient pour le bonheur de couples stériles, elles ne se posaient guère de questions et profitaient simplement des avantages de la situation.

Le premier clone viable était né en début d'année. Il ne présentait aucune anomalie et évoluait tout à fait normalement. Un véritable succès dont ils pouvaient s'enorgueillir. Mais il devait bien reconnaître qu'ils avaient rencontré de nombreux échecs avant d'en arriver là. Ce n'était pas le premier avortement provoqué, et cela ne serait sûrement pas le dernier. Trop de questions n'avaient pas encore trouvé réponses.

Toutefois, la fuite de cette femme risquait fort de les obliger à revoir le processus. Même s'il était fort peu probable qu'elle soit pleinement consciente de la réalité, ils ne pouvaient pas se permettre de telles erreurs.

9

— Docteur Sanders ? Vous pourriez descendre quelques instants ?
J'ai un souci, je ne sais pas trop quoi faire...

— De quoi s'agit-il ?

— C'est à propos de la nouvelle.

— Juliette ?

— Oui. Elle a fait ses valises et elle veut s'en aller.

— Pour aller où ?

— Je ne sais pas. Et je crois qu'honnêtement, elle ne sait pas trop non plus.

— J'arrive immédiatement.

Emilie Sanders raccrocha le combiné et quitta le petit bureau qu'elle occupait lorsqu'elle venait travailler ici. Cela faisait plusieurs années qu'elle consacrait bénévolement plusieurs heures par semaine à ce centre d'accueil pour femmes maltraitées. Juliette avait trouvé refuge chez eux quelques semaines auparavant, épuisée et au bord du désespoir. Une curieuse jeune femme, cultivée et dotée d'une beauté peu commune, mais qui ne semblait pas encore prête à évoquer les tristes événements qui l'avaient amenée ici.

— Bonjour Juliette, commença Emilie en apercevant la jeune femme dans le hall d'entrée. Vous nous quittez ? continua-t-elle avec un regard en direction de la valise posée à côté d'elle.

— Oui, je dois m'en aller.

— J'espère que vous n'avez pas prévu un trop long trajet. Dans votre état, cela ne serait pas raisonnable.

Juliette resta silencieuse.

— Où avez-vous l'intention de vous rendre ? Avez-vous réussi à reprendre contact avec des membres de votre famille ? Quelqu'un doit-il venir vous chercher ?

La jeune femme hésita quelques instants, puis secoua négativement la tête. Le médecin s'attarda un moment sur son visage blême avant de reprendre.

— Vous êtes épuisée, Juliette. Venez vous asseoir quelques instants. Nous pourrions discuter tranquillement.

Elle l'entraîna vers une petite pièce inoccupée et laissa sa patiente s'installer dans l'un des fauteuils usagés.

— Vous voulez un verre d'eau ?

— Oui, je veux bien.

Emilie se rendit à la fontaine à eau dans le hall d'accueil et revint peu de temps après, deux verres à la main.

— Quels sont vos projets, Juliette ?

La jeune femme se mordilla nerveusement les lèvres.

— Vous ne pouvez pas partir à l'aventure dans votre état, reprit doucement le médecin. Officiellement, il vous reste quatre semaines avant l'accouchement. Mais il ne s'agit pas d'une science exacte, et si vous ne vous ménagez pas, le bébé pourrait arriver bien plus tôt. Il faut penser à lui.

— C'est à lui que je pense.

— Alors attendez la naissance, prenez le temps de vous rétablir, et, après, vous pourrez faire des projets d'avenir.

— Il n'est pas question que je me rende dans un hôpital pour l'accouchement.

— Pourquoi ? Vous n'avez rien à redouter. Le personnel médical est tout à fait à la hauteur, je m'en porte garant. Vous et votre enfant bénéficierez de tous les soins indispensables.

— Il ne s'agit pas de ça. Je ne peux pas me permettre de me rendre dans un hôpital.

Emilie haussa un sourcil surpris. Il y avait quelque chose de particulier chez cette femme, une aura de mystère qui flottait autour d'elle. L'heure des confidences était peut-être venue.

— Si vous me racontiez... ?

Juliette la fixa un long moment avec un regard pénétrant. Pendant un instant, Emilie eut l'impression de percevoir la foule de pensées qui se bouscullaient dans la tête de sa patiente. Elle attendit patiemment que ce long débat intérieur prenne fin, en espérant que la jeune femme accepte enfin de lui faire confiance.

— C'est pour le bébé que je dois m'en aller, commença Juliette d'une voix sourde. Je ne peux pas prendre le risque qu'ils le retrouvent...

Tandis que la jeune femme parlait, Emilie sentit une profonde lassitude l'envahir. La cruauté humaine semblait parfois sans limite. Depuis qu'elle travaillait ici, elle avait eu l'occasion d'entendre de bien tristes histoires. Mais jamais elle ne se serait attendue à ça. À aucun moment, Emilie ne remit en doute la véracité de son histoire. Au fond d'elle-même, elle savait qu'il s'agissait de la pure vérité. Juliette vivait la peur au ventre, redoutant les conséquences si cet Angelo venait à les retrouver, elle et son bébé à naître.

Elle réfléchit intensément, essayant désespérément de trouver une solution pour la sortir de cette impasse.

— Vous me faites confiance, Juliette ?

La jeune femme acquiesça lentement de la tête.

— Alors j'ai une proposition à vous faire.

10

Le bébé était profondément endormi dans la couveuse. Une petite fille qui avait tout juste trois semaines. Antonin arrêta l'enregistrement et se détourna de l'ordinateur sans prononcer le moindre mot.

— Alors, tu ne veux toujours pas venir au centre ? Les voir en réalité ? demanda Henry.

— Non... répondit ce dernier en secouant la tête.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas... Je ne me sens pas prêt.

— Ils grandissent vite. Le premier a déjà quatre ans, et le deuxième va avoir trois ans.

— Qu'en est-il pour la mère porteuse qui a quitté le protocole ? Savez-vous si elle a réussi à mettre au monde son enfant ? Il aurait un peu plus de trois ans également.

— Nous n'avons jamais réussi à retrouver sa trace, répondit Henry avec un soupçon de contrariété. Toutefois, je doute fort que ce bébé ait survécu, dans l'hypothèse où elle ait mené la grossesse à son terme. L'important, ce sont ces trois patients. Pour le moment, une parfaite réussite, Goldman est aux anges. Reste à savoir s'ils auront également hérité des caractéristiques de leurs donneurs, ajouta-t-il avec un sourire entendu. C'est encore un peu tôt.

— Vous ne vous posez jamais de questions ? reprit Antonin en regardant ses amis. Parfois, je me demande encore si nous avons eu raison.

— Bien sûr que nous avons eu raison ! Il suffit de voir le succès de nos expériences pour s'en rendre compte.

— Avons-nous réellement le droit de les garder enfermés ?

— Ils sont bien traités. Si tu as le moindre doute, viens voir par toi-même.

— Bien traités, oui... Mais quel avenir pourrons-nous leur offrir ?

Henry chassa cette réflexion d'un signe de la main. Parfois, les doutes et les crises de conscience d'Antonin l'exaspéraient. Alors qu'il aurait dû se réjouir, il continuait à se poser ces questions stupides. Il avait eu ce qu'il voulait et c'est tout ce qui comptait. Le contrat était rempli.

Emilie leva la tête de ses paquets et jeta un œil sur la fillette installée dans le salon, les mains pleines de pâte à modeler multicolore. Se sentant observée, l'enfant se tourna vers elle et lui adressa un sourire lumineux.

— Regarde Tatie, j'ai fait de la vaisselle, comme toi ! C'est pour ma maison de poupées.

— C'est magnifique. Je suis sûre que tes poupées seront ravies...

Emilie lui renvoya un sourire attendri. Depuis trois ans et demi, la fillette était devenue le rayon de soleil de leur existence. Elle finit par se remettre à l'ouvrage et attrapa quelques bols et du papier bulle. Elle devait finir d'emballer ses poteries pour les expédier au plus tôt à ses clients.

Jamais elle n'avait regretté la décision qu'elle avait prise, quelques années auparavant. Même si elle n'avait pas imaginé que sa vie en serait bouleversée à ce point. Lorsque Juliette lui avait raconté son histoire, la seule solution qui était venue à son esprit avait été d'amener la jeune femme dans sa maison cantalienne, où personne ne risquerait de les retrouver. En tant que médecin, elle se sentait tout à fait capable de mener à bien cet accouchement. C'est un magnifique bébé en pleine santé qui avait vu le jour, quelques semaines plus tard. Deux mois après, elles avaient regagné Paris. Emilie pouvait difficilement abandonner son cabinet et sa clientèle plus longtemps. Juliette et sa fille s'étaient installées provisoirement chez elle.

Emilie ne s'était jamais sentie attirée par les femmes. Sa vie sentimentale avait été plutôt classique jusqu'à présent. Toutefois, Juliette n'était pas comme les autres femmes. Son intelligence et sa force de caractère ne pouvaient que susciter l'admiration. Elle avait été bernée par un homme qui avait abusé sans complexe de sa jeunesse et de sa naïveté. En acceptant de devenir mère porteuse, la jeune femme avait réellement cru qu'elle œuvrait pour une juste cause. Quel plus beau cadeau que d'offrir cette petite vie à un couple

stérile plongé dans le désespoir ? L'horrible vérité l'avait frappée de plein fouet. Pourtant, plutôt que de se laisser aller, elle avait choisi de se battre pour elle et cet enfant à naître. Ce douloureux épisode lui avait laissé un goût amer, mais l'avait également endurcie.

Au fil du temps, les sentiments qu'elles éprouvaient l'une envers l'autre s'étaient lentement transformés. Après quelques hésitations, Emilie avait décidé de faire fi des préjugés et des convenances. Elles s'étaient engagées dans une relation confortable, autour de ce merveilleux bébé qui égayait leurs journées en gazouillant joyeusement. La vie avait repris son cours et les mois s'étaient écoulés dans un bonheur paisible. Jusqu'au moment où son œil aguerri de médecin avait commencé à relever certaines anomalies. C'est le retard de croissance de la petite fille qui l'avait d'abord alertée. Puis d'autres signes étaient apparus, beaucoup plus caractéristiques de la maladie qu'elle commençait à suspecter : la coloration blanche de la peau traduisant une cyanose des tissus, l'absence de poils et de cheveux, la forme du visage et la fragilité des membres supérieurs... Seule une trentaine de cas de progeria avait été recensée en Europe. Une maladie et des symptômes suffisamment rares pour attirer l'attention sur l'enfant, ce qu'elles devaient éviter à tout prix. Affolées, elles avaient choisi de la mettre à l'abri, dans un endroit où personne ne pourrait la retrouver.

C'est ainsi qu'Emilie avait cédé sa clientèle pour revenir s'installer dans le Cantal avec la fillette, où elle pouvait veiller sur elle en toute sécurité. Un choix qu'elle assumait pleinement. L'inactivité ne lui convenait guère, aussi avait-elle ressorti son tour à poterie, ses outils et remis son four en état. Elle vendait désormais sa production sur Internet. Juliette avait de son côté conservé son activité, ce qui leur permettait de vivre sans soucis financiers. Un travail qui avait quelque peu dérouté Emilie à l'origine. Lorsque Juliette lui avait parlé de cette amie et de ses projets, elle avait ouvert de grands yeux. Comment Juliette, qui conservait une certaine rancœur envers la gent masculine, pouvait-elle accepter de se faire payer pour partager les soirées de riches hommes esseulés ? Mais elle avait vite réalisé que cela convenait tout à fait à son amie. Voir des hommes prêts à régler des sommes astronomiques pour s'afficher avec elle la comblait d'aise. Une manière sans doute de prendre sa revanche sur un monde qui l'avait trahie. Elle en tirait des revenus

conséquents et, le plus important, une grande liberté dans la gestion de sa vie qui lui permettait de passer beaucoup de temps auprès de sa fille et d'Emilie. C'était ce qui comptait le plus. Emilie et Juliette savaient que les années de la fillette étaient comptées. Il n'existait aucun remède à ce jour pour soigner la maladie dont elle souffrait. Mais elles avaient bien l'intention de rendre sa vie inoubliable, si courte fût-elle.

— Tatie, Maman va bientôt arriver ? demanda la fillette.

— Oui, ma puce. Dans une heure ou deux. Je vais aller préparer le dîner.

En voyant ce visage innocent, Emilie ne put s'empêcher de se demander comment des êtres humains, scientifiques de surcroît, avaient pu faire preuve d'une telle inhumanité. L'ancien petit ami de Juliette n'avait jamais cessé ses recherches, et les messages laissés sur son répondeur, sans même savoir s'ils parviendraient un jour à leur destinataire, avaient de quoi faire froid dans le dos. Elles savaient que ces hommes ne les laisseraient jamais vivre en paix. Le danger qui planait autour de l'enfant les obligeait à rester extrêmement prudentes. Mais elles se battraient jusqu'au bout pour défendre leur petit trésor.

11

— Comment tu le trouves, là ? demanda Maximilien.

— Tu devrais rajouter quelques étoiles ici pour combler le vide, souffla gentiment sa mère.

Le petit garçon s'empara du flacon de décorations en sucre et en saupoudra soigneusement le gâteau.

— Et là ?

— C'est parfait.

— On peut mettre les bougies ?

— Non ! répondit sa mère en riant. Les bougies, nous les installerons avant de le servir. Si tu veux, maintenant, tu peux venir m'aider à préparer le reste du repas. Après, nous mettrons le couvert.

— Avec les jolies assiettes ?

— Avec les jolies assiettes si tu veux...

— Tu crois qu'il aimera mon dessin ?

— J'en suis persuadée. Il est magnifique. Peut-être l'emmènera-t-il à son travail pour l'accrocher dans son bureau. Comme ça, à chaque fois qu'il le verra, il pensera à toi.

— J'ai hâte de lui donner !

— Je sais. Mais ce n'est pas encore l'heure. Un peu de patience...

— Tu crois qu'il se doute de quelque chose ?

— Chut ! glissa sa mère en entendant un pas dans le couloir.

Henry Vanderbrawn se dirigea vers son bureau sans prêter la moindre attention à ce qui se passait dans la cuisine. Il ouvrit sa serviette et sortit les derniers enregistrements qu'il avait ramenés du centre pour les charger sur son ordinateur personnel. La semaine avait été épouvantable et il avait accumulé un certain retard. Les jeunes patients étaient filmés pratiquement en permanence, mais ce sont leurs entretiens individuels avec la psychiatre qui l'intéressaient pour le moment. Il devait impérativement se faire une opinion sur

l'ampleur du problème. Il délaissa volontairement le dossier de la petite Maddy et commença à visionner les enregistrements d'Harold. Il ne put s'empêcher de grimacer tandis que les images défilaient. L'animosité du garçon envers le médecin était palpable. Il s'amusait à ses dépens, tournant en dérision tout son travail par ses railleries et son mépris. Clairement, c'est lui qui avait pris le contrôle et elle se sentait totalement démunie face à l'attitude de son jeune patient. Il existait fort peu de chance pour que le processus s'inverse dans le futur. Henry Vanderbrawn referma le dossier d'Harold et se consacra au deuxième garçon. Damien semblait moins perturbé. Mais il tiqua en entendant le contenu de l'entretien. S'il répondait consciencieusement à toutes les questions posées, ses propos étaient d'une banalité affligeante. Il ne pouvait pas s'empêcher de se demander si ses réponses parfois hors sujet ne résultaient pas d'une mauvaise volonté délibérée.

Les tensions et les incidents fréquents ces derniers temps l'avaient alerté. Mais c'était encore pire que ce qu'il redoutait. La psychiatre à qui les enfants avaient été confiés avait été soigneusement choisie et son dossier était excellent. Toutefois et au vu de ces images, il devait bien conclure qu'ils avaient commis une erreur et qu'elle n'était pas à la hauteur. Ses bilans hebdomadaires devenaient inexploitable. Le rejet dont elle était l'objet était perceptible aussi bien au cours de ces séances que dans les activités quotidiennes qu'elle était supposée prendre en charge. La situation ne pouvait perdurer. C'était le projet même qui était en jeu. Il allait devoir veiller à son remplacement, même s'il se serait bien passé de ce genre de soucis en ce moment.

Son téléphone sonna et il décrocha machinalement. Les paroles de son correspondant ne firent qu'augmenter sa contrariété.

— Le dernier patient a fait une nouvelle crise. Je crains que nous n'arrivions pas à le stabiliser...

— Je prends la route immédiatement, répondit Vanderbrawn. Je serai là dans deux heures.

Les mauvaises nouvelles n'arrivent jamais seules, pensa-t-il avec une certaine lassitude. Âgé d'à peine onze mois, il devenait évident que ce clone ne survivrait pas. Ce serait le troisième décès enregistré suite à une attaque cérébrale. Les trois premiers clones, âgés de huit ans, sept ans et quatre ans, grandissaient sans problèmes notables. Mais depuis lors, aucun n'avait réussi à franchir le cap de son

premier anniversaire. Encore une nouvelle qui allait déplaire à Goldman, alors que la situation était déjà assez tendue. Il entendit un léger bruit derrière son dos et se retourna vivement. Maximilien était debout, immobile, et l'observait avec de grands yeux écarquillés.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? hurla son père. Tu sais bien que cette pièce t'est strictement interdite !

Le visage de l'enfant se décomposa et il s'enfuit du bureau aussi vite que ses petites jambes le lui permettaient. Vanderbrawn ramassa ses affaires avec mauvaise humeur et verrouilla la pièce avant de s'en aller. Il croisa sa femme dans le couloir qui le dévisagea avec un air interrogateur.

— Que s'est-il passé ? J'ai vu passer Maximilien comme s'il avait le diable à ses trousses...

— Il est entré dans mon bureau. Il sait parfaitement que c'est contraire aux règles.

— Il voulait juste te prévenir que le dîner était prêt... expliqua doucement cette dernière.

— Je n'ai pas le temps. Je retourne au centre.

— Tout de suite ? Mais nous sommes samedi et tu viens à peine de rentrer ! Et puis...

— C'est une urgence, répondit Vanderbrawn d'un ton qui n'admettait pas la réplique.

La jeune femme laissa échapper un soupir résigné et resta immobile dans le couloir tandis qu'il quittait la maison d'un pas vif.

12

Henry Vanderbrawn referma le dossier et appuya résolument sur l'interphone. Parmi toutes les candidatures qui lui avaient été suggérées, seule celle-là avait retenu son attention. Un parcours et des compétences qui plaçaient cette jeune femme bien au-dessus du lot, mais il ne s'agissait pas du seul critère de sélection. Il avait besoin de personnes de confiance, qui avaient choisi de vouer leur vie à la science et qui sauraient en accepter le prix. Comme toutes celles susceptibles de rejoindre leur projet, elle avait fait l'objet d'une surveillance attentive durant plusieurs mois. Ses moindres faits et gestes avaient été épiés, sa vie étudiée à la loupe, ses paroles analysées. Le profil psychologique extrêmement détaillé qui en avait résulté lui paraissait totalement satisfaisant. Il devenait urgent de trouver une remplaçante pour prendre en charge les patients.

— Faites-là monter, glissa-t-il à l'attention de l'hôtesse d'accueil.

Il repoussa le dossier et se leva pour accueillir la femme qui arrivait d'un pas décidé. Âgée de trente-cinq ans, elle faisait preuve d'une totale assurance. Son regard franc et direct se posa sur lui et elle serra énergiquement la main tendue.

— Mademoiselle Armesch... Entrez et asseyez-vous, je vous en prie.

— Monsieur le Professeur Vanderbrawn, c'est un honneur pour moi de faire votre connaissance. Vos travaux sur la thérapie génique sont remarquables !

— Je suis en effet intimement convaincu qu'il s'agit de l'avenir de la médecine. Mais nous évoluons dans un domaine qui ne manque pas de susciter de nombreux débats. De faux prétextes à mon sens qui ont pour conséquence de limiter l'efficacité de nos méthodes dans le cadre des applications médicales.

— Ils constituent pourtant une formidable avancée dans ce domaine.

— Certes, mais il existera toujours des détracteurs pour remettre en cause la légitimité de nos travaux. Nous sommes des précurseurs et comme tant d'autres avant nous, nous devons parfois œuvrer dans l'ombre. Il suffit de regarder notre passé pour constater que les obstacles que la science a dû surmonter ne furent pas seulement d'ordre purement scientifique. Combien d'années a-t-il fallu avant que les autorités se penchent sur le problème de la pénurie de cadavres dans les écoles de médecine ? Combien de millions de personnes seraient mortes dans d'atroces souffrances si Pasteur n'avait pas utilisé le jeune Joseph Meister comme cobaye humain ?

— Injecter une souche virulente de la rage pour vérifier l'efficacité de son vaccin... Il faut reconnaître que c'était un pari risqué.

— Mais qui a payé. Pasteur a sauvé de nombreuses vies et il est considéré aujourd'hui comme un héros national. Sans aller jusque-là, on peut évoquer le traitement expérimenté sur les enfants atteints par le Déficit Immunitaire Combiné Sévère lié au chromosome X. Plusieurs patients ont déclaré une leucémie suite au traitement et l'un d'eux est décédé. Fallait-il arrêter les expérimentations d'après vous ?

— Aujourd'hui, l'efficacité de la thérapie génique est démontrée.

— Exact. Le rapport bénéfice/risque restait malgré tout positif. Plusieurs enfants ont pu être sauvés par cette méthode.

Il se tut quelques instants et la fixa d'un regard pénétrant. Son enthousiasme lui plaisait.

— Les essais sont indispensables pour permettre à la science d'avancer, mais ils comportent des risques indiscutables. Nos recherches se situent sur le fil du rasoir, mademoiselle Armesch.

— J'en suis consciente, glissa-t-elle en soutenant son regard.

— Vous ne pourrez plus faire marche arrière si vous acceptez de rejoindre notre équipe. Mais vous devrez toujours garder à l'esprit que nous œuvrons pour le bien de l'humanité. Le génie génétique peut atténuer les souffrances de millions d'êtres humains, à nous de le prouver.

La jeune femme acquiesça sans la moindre hésitation et Vanderbrawn s'empara d'un épais document qu'il tendit à son interlocutrice.

— Voici le contrat. Il reprend les termes de la proposition qui vous a d'ores et déjà été remise. À partir du moment où vous signerez ce document, vous accepterez tout ce qui en découlera, et notamment votre obligation de confidentialité. Je vais vous laisser seule le temps de le lire tranquillement et, lorsque je reviendrai, je répondrai alors à vos éventuelles questions.

Il se leva et quitta le bureau, laissant la jeune femme plongée dans la lecture. Lorsqu'il revint dans la pièce, il s'empara du document signé avec un sourire satisfait.

— Alors nous pouvons maintenant passer aux questions pratiques. Comme vous avez pu le lire, vous disposerez d'un appartement sur le site, où vous devrez obligatoirement résider la semaine, outre un week-end toutes les six semaines. Aucune visite extérieure ne sera tolérée. Cela vous pose un problème ?

— Aucun.

— Vous aurez pour le moment à prendre en charge trois jeunes patients, âgés respectivement de huit, sept et quatre ans. Votre rôle consistera à superviser leur éducation, mais surtout à surveiller leur état mental et leur évolution psychologique. Vous devrez me remettre un bilan hebdomadaire, qui nous permettra de faire le point de la situation.

— Pourrais-je avoir accès aux dossiers complets de ces enfants ?

— On vous transmettra en temps utile tout ce que vous devrez savoir pour mener à bien votre mission.

— Quand vais-je commencer ?

— Dans une semaine. Je serai présent sur les lieux pour vous accueillir et vous remettre tout ce dont vous avez besoin. Voici la copie de votre contrat et l'adresse où vous devrez vous rendre.

Elle rangea soigneusement les documents dans son sac.

— Avez-vous d'autres questions ?

— Comment s'appellent-ils ?

— Pardon ?

— Les enfants, comment s'appellent-ils ?

— Vos trois patients s'appellent Harold, Damien et Maddy.

13

Le bout du monde, pensa Kate Armesch en garant son véhicule sur le parking. Elle observa quelques minutes les bâtiments modernes édifiés dans cet écrin de verdure avant de s'emparer de ses valises. Une jeune femme d'une trentaine d'années semblait la guetter dans le hall vitré.

— Mademoiselle Armesch ? Bonjour, je m'appelle Noémie. Je suis l'assistante du professeur Vanderbrawn.

— Enchantée Noémie. Vous pouvez m'appeler Kate...

— D'accord Kate, répondit-elle en lui tendant la main. Le professeur a dû s'absenter pour une urgence et il ne pourra donc pas vous accueillir ce matin. Il m'a demandé de vous transmettre toutes ses excuses et de veiller à votre installation. Vous pouvez laisser vos valises ici, je vais demander à ce qu'elles soient montées dans votre appartement. Avez-vous encore des bagages dans votre voiture ?

— Non, tout est là.

— Victor, vous pouvez vous en charger ? demanda Noémie à l'agent de sécurité.

Ce dernier acquiesça d'un signe de tête et s'empara des valises.

— Le couloir vitré à droite mène au pôle scientifique, reprit Noémie à l'attention de Kate. Le professeur se chargera de cette partie demain et il vous présentera au personnel. Suivez-moi, continua-t-elle en se dirigeant vers deux portes battantes. Voici la cafétéria. Elle fonctionne midi et soir, sauf le week-end. Pour les repas, vous avez plusieurs options. Soit venir les prendre ici, soit dans votre appartement où vous disposez d'une cuisine. Pour ce qui est des courses, il vous suffira de m'adresser une liste, je me chargerai des commandes.

— Je ne peux pas prendre les repas avec les enfants ?

— Si bien sûr. Il suffit de me le dire, je ferai rajouter un plateau-repas.

Tournant le dos à la salle de restauration, elles s'engagèrent dans un couloir immaculé.

— La piscine et la salle de sport. À l'exception des créneaux réservés aux enfants, l'accès est libre et vous pouvez en profiter quand vous le souhaitez. Vous aimez nager ?

— Beaucoup. Je pense que je n'hésiterai pas, répondit Kate avec un regard conquis vers l'agréable bassin entouré de baies vitrées ouvrant sur l'extérieur.

— Personnellement, je viens souvent le soir, lui confia Noémie. Il n'y a pas grand monde et je trouve que c'est un agréable moment de détente.

Elle referma la porte et l'entraîna vers l'ascenseur.

— Les services administratifs sont situés à l'étage.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur un couloir moqueté et la jeune femme continua sa visite guidée.

— Voici le bureau du professeur Vanderbrawn. Moi, vous pourrez me trouver ici. N'hésitez pas à venir me voir si vous avez besoin de quoi que ce soit. Si vous continuez dans cette direction, ajouta-t-elle avec un signe de la main, vous trouverez les appartements du personnel. Le vôtre n'est pas ici cependant. Il est situé au-dessus de l'espace de vie réservé aux jeunes patients.

Elles suivirent le large couloir et s'arrêtèrent devant la porte située à l'extrémité. Noémie attrapa la clé restée dans la serrure et la tendit à Kate.

— Vous disposez d'une entrée indépendante, mais également d'un accès direct pour rejoindre l'appartement de nos patients. Je vois que vos affaires sont arrivées, ajouta-t-elle avec un regard sur les valises posées dans l'entrée.

Son téléphone se mit à sonner et elle répondit machinalement.

— Je suis avec Mlle Armesch. Oui, j'arrive...

Elle raccrocha et lança un regard interrogateur à Kate.

— Puis-je vous abandonner ? Un petit détail à régler.

— Bien sûr. Je vais m'installer tranquillement.

— Merci. Vous trouverez près du téléphone les numéros dont vous pourriez avoir besoin. Mon poste est le 301. Les enfants sont avec l'un des éducateurs, ils seront de retour pour le goûter. Je vous

laisse maintenant. Je pense que nous aurons bientôt l'occasion de faire plus amplement connaissance, termina-t-elle avec un sourire amical.

L'appartement était spacieux et fonctionnel. Une cuisine américaine bien équipée ouverte sur une salle à manger et un petit salon au design moderne, une chambre lumineuse qui se prolongeait par une salle de bains joliment carrelée. La décoration était quelque peu sommaire, mais l'ensemble était relativement accueillant. Elle se dirigea vers les portes-fenêtres, ouvrit les longs rideaux colorés et sortit sur l'agréable balcon qui dominait le parc extérieur. Elle prit une profonde inspiration en observant les collines et la forêt qui s'épalaient au loin. Le site avait été construit dans un endroit très isolé. Clairement, ils avaient veillé à ce que personne ne puisse venir les déranger. Elle resta un long moment songeuse. C'était un tournant dans sa carrière, mais aussi dans sa vie. Une telle opportunité ne se présentait pas deux fois. Elle avait résilié le bail de son appartement parisien dès la signature de son contrat et ramené toutes ses affaires dans la maison de son père. Inutile de continuer à payer un loyer pour un endroit où elle ne remettrait sans doute pas les pieds. Elle n'éprouvait pas réellement de regrets. Paris avait été une étape, il était temps de tourner la page.

Elle avait hâte désormais de commencer son nouveau travail et de rencontrer les enfants. Elle retourna à l'intérieur, vida sa valise et rangea soigneusement ses vêtements dans la penderie. Les quelques objets personnels qu'elle avait choisi de conserver avec elle n'étaient guère nombreux et ils trouvèrent rapidement leur place. Elle s'attarda sur le cadre contenant une photo prise avec ses parents dans leur maison bretonne, lorsqu'elle avait à peine cinq ou six ans. Un soupçon de nostalgie l'envahit. Même après toutes ces années, le sourire affectueux et les encouragements de sa mère lui manquaient. Ce n'est sans doute pas l'avenir qu'elle avait rêvé pour sa fille, mais elle espéra malgré tout que de l'endroit où elle se trouvait, celle-ci était fière d'elle. Elle la posa en évidence sur le bureau disposé dans un coin du salon. Les écrans qui occupaient déjà une partie de l'espace retinrent un moment son attention. Un système de surveillance sophistiqué lui permettait de visualiser tout ce qui se passait à l'étage du dessous, mais pour le moment les pièces étaient vides et silencieuses.

Elle décida de se rendre au rez-de-chaussée pour s'imprégner des lieux avant le retour des enfants et emprunta l'escalier en colimaçon qui la conduisit dans un vaste hall d'entrée. Deux petits bancs en pin et un meuble à chaussures occupaient un angle. Plusieurs vêtements colorés étaient suspendus au portemanteau et une grande table rectangulaire accolée au mur venait compléter le mobilier. Les plateaux-repas du déjeuner avaient été ramenés sur la table et le personnel de service n'était pas encore venu les débarrasser. Elle jeta un œil dubitatif sur leur contenu. L'un d'entre eux était pratiquement intact, ce qui ne la surprit pas outre mesure. La viande indéfinissable flottant dans une épaisse sauce marron accompagnée de nouilles trop cuites n'était pas du genre à aiguïser l'appétit. Espérons qu'il s'agit d'un accident... pensa-t-elle avant de poursuivre son chemin.

Le hall donnait sur une salle commune dont elle fit lentement le tour. Une cuisine résolument moderne occupait un pan de mur. D'après ce qu'elle avait compris, sa seule utilité consistait à réchauffer au besoin les aliments qui leur étaient livrés. Le service avait été conçu pour accueillir une dizaine de patients. L'imposante table en bois permettant de prendre les repas, l'espace de repos occupé par plusieurs canapés et un écran de télévision aux dimensions impressionnantes, tout semblait disproportionné lorsqu'on imaginait trois enfants vivant dans les lieux. Deux baies vitrées ouvraient sur un jardin paysager. Une trentaine d'ares qui permettait aux enfants de profiter de l'extérieur, mais elle ne put s'empêcher de penser que les murs infranchissables qui l'entouraient évoquaient quelque peu ceux d'une prison.

Elle retourna à l'intérieur pour poursuivre sa visite et ouvrit la porte de la salle d'étude. Elle s'assit sur l'une des chaises et contempla la pièce. Ils n'avaient pas lésiné sur le matériel. Une dizaine de petits bureaux individuels étaient alignés dans la pièce. Chacun d'entre eux était équipé d'un ordinateur. Un tableau interactif occupait le mur du fond et plusieurs affiches étaient punaisées de part et d'autre. Heureusement, son rôle ne consisterait pas à prodiguer l'enseignement, car elle n'était pas sûre d'avoir toutes les compétences requises. Des programmes éducatifs avaient été spécialement conçus pour les enfants qui travaillaient à leur rythme sur leur poste de travail. De son côté, elle aurait juste à superviser les travaux. Elle feuilleta l'un des cahiers rangés dans le casier du bureau

où elle s'était installée, sur lequel elle releva le nom de Damien. Elle fut impressionnée par le soin avec lequel celui-ci était rempli. Elle n'était pas sûre d'avoir été aussi méticuleuse au même âge.

Abandonnant la salle de classe, elle se rendit dans les chambres. En voyant la poupée et les trois ours bruns posés sur le lit, elle se douta que la première devait appartenir à Maddy. De nombreux dessins décoraient les murs et quelques livres de contes étaient sagement rangés sur les étagères. Elle sourit en découvrant dans les chambres suivantes des coloriages similaires. Clairement, la petite Maddy était très productive et elle n'oubliait pas d'en faire profiter ses voisins. Les chambres des garçons étaient propres et bien rangées. Un peu trop peut-être pour des chambres d'enfants. Des livres ou des brochures occupaient les étagères, mais elle n'y vit pas beaucoup de jouets. Le couloir devait sans doute se poursuivre sur des petites pièces similaires, mais l'accès avait été condamné par deux portes battantes fermées à clé. Elle jeta un œil sur sa montre et remonta dans son appartement pour se préparer un café. Les enfants ne reviendraient pas avant une bonne heure et elle souhaitait mettre à profit ce répit pour commencer à étudier les dossiers que Vanderbrawn lui avait remis. Elle se plongea dans sa lecture et redressa la tête au moment où un léger remue-ménage lui annonça le retour de ses pensionnaires.

Elle se leva et emprunta l'escalier intérieur pour rejoindre le rez-de-chaussée. L'assistant qui les avait ramenés la salua d'un signe de tête et s'éclipsa rapidement. Elle alla s'asseoir autour de la table où Harold, Damien et Maddy prenaient leur goûter.

— Bonjour, je m'appelle Kate...

— Vous êtes notre nouvelle maman ? demanda Maddy en levant vers elle un visage plein d'espoir.

— Tais-toi, dit Harold d'un ton sec en attrapant la bouteille de jus d'orange. Tu sais bien que nous n'avons pas de maman.

Damien le fusilla du regard et se rapprocha de la petite fille dont le sourire avait disparu.

— Je ne suis pas votre maman, mais je vais dorénavant prendre soin de vous, répondit Kate d'un ton bienveillant. Je suis sûre que nous allons bien nous entendre. Tu t'appelles Maddy, n'est-ce pas ?

Elle hocha silencieusement la tête, le regard fixé sur son bol.

— Je suis très heureuse de faire ta connaissance. Toi, c'est Damien, et tu es Harold.

— Vous allez remplacer Alberta ? demanda ce dernier en la jaugeant du regard.

— Oui, effectivement.

— Bon débarras.

— Ce n'est pas très gentil pour elle...

— Personne ne l'aimait ici. J'espère que vous n'êtes pas comme elle, sinon vous n'allez pas rester longtemps.

— Je ne sais pas. Comment était-elle ?

— Désagréable.

— Et plus précisément ?

— Elle nous grondait souvent et elle ne souriait jamais, intervint Maddy d'une petite voix.

— Alors je vais essayer de sourire un peu plus et peut-être n'aurais-je pas besoin de vous gronder, si vous y mettez du vôtre ?

Harold haussa les épaules et se remit à manger. Il dégageait de lui une bonne dose d'arrogance voire une certaine agressivité. Il avait besoin de montrer l'étendue de son pouvoir, ou du moins de celui qu'il croyait détenir. Kate reporta son attention sur Damien, qui s'était contenté de l'observer de son regard bleu pénétrant, sans prononcer le moindre mot. Il eut un sourire indéfinissable et posa un bras protecteur sur l'épaule de la petite fille. Le message était sans ambiguïté. Elle comprit qu'elle allait devoir marcher sur des œufs avec lui. Damien était sans doute moins impulsif que l'autre garçon, mais il n'était pas forcément plus facile. Les jours qui allaient suivre seraient extrêmement instructifs. Ils allaient la tester, pour voir où se situaient ses limites. Sa première impression confortait ce qu'elle avait pu voir au travers les dossiers qui lui avaient été remis. Harold et Damien possédaient des personnalités extrêmement différentes, mais qui pouvaient provoquer un mélange explosif si on n'y prenait pas garde. Il lui faudrait sûrement beaucoup de temps et de tact pour arriver à se faire accepter.

14

Les enfants semblaient profondément endormis. Kate quitta le canapé, éteignit le poste de télévision et se dirigea vers sa chambre. Elle enfila son maillot de bain et attrapa une serviette qu'elle enfourna dans un sac. Avant de quitter l'appartement, elle prit soin de basculer la vidéosurveillance vers le poste de sécurité. Comme tous les soirs à cette heure-ci, les couloirs étaient vides et silencieux. On ne peut pas dire qu'il régnait une grande animation dans le centre une fois les journées de travail terminées. Mais ça ne la dérangeait pas outre mesure. Elle rejoignit la piscine et aperçut une silhouette en train de nager. Noémie lui fit un petit signe de la main en la voyant arriver, puis poursuivit ses longueurs. Elle retira ses vêtements, déposa sa serviette sur une chaise longue et se glissa avec délice dans l'eau tiède. Les spots éclairaient la piscine d'une lumière bleutée apaisante et elle savoura pleinement la quiétude de l'endroit. Une demi-heure plus tard, elles sortirent toutes deux du bassin pour s'allonger sur les transats.

— Alors, comment cela se passe avec tes petits patients ? demanda Noémie.

— Disons qu'ils possèdent un certain caractère, répondit Kate avec un sourire entendu.

— C'est ce qu'il paraît... La psy qui était là avant toi a fini par craquer. C'est Harold, je crois, qui la mettait dans tous ses états.

— Harold cherche les conflits, c'est exact. Mais je ne pense pas qu'il soit réellement méchant.

— Personnellement, ils me mettent plutôt mal à l'aise. Tous les trois, en fait.

— Parce que tu as du mal à voir ce qu'ils sont réellement. Des enfants comme les autres.

— Comme les autres, je n'irai pas jusque-là.

— Crois-tu réellement que le fait qu'ils n'aient pas été conçus naturellement les empêche d'être dotés d'une âme et de sentiments ?

— Non, bien sûr. Mais reconnais qu'ils sont quand même assez particuliers.

— Parce qu'ils évoluent dans un cadre particulier. Si on leur laissait une chance, je suis sûre qu'ils pourraient tout à fait s'adapter au monde extérieur. Le problème, c'est que plus le temps passe, plus cela deviendra difficile.

— Tu as sans doute raison, répondit Noémie en se levant. Bon, je crois que c'est l'heure d'aller se coucher maintenant, sinon le lever va être difficile demain matin.

La musique de son réveil vint interrompre un rêve agréable. Kate laissa échapper un soupir de regret, puis quitta la douce chaleur de sa couette pour aller ouvrir les volets. Le soleil brillait déjà dans un ciel sans nuage et la journée promettait d'être belle. Les petites fleurs qui commençaient à éclore de part et d'autre dans la prairie annonçaient l'arrivée du printemps. C'était sans doute la période de l'année qu'elle préférait, lorsque la nature se réveillait doucement après un si long sommeil. Elle s'attarda un moment pour observer le paysage, avant d'aller se préparer dans la salle de bains.

Lorsqu'elle descendit pour rejoindre les enfants, les plateaux contenant le petit-déjeuner avaient déjà été déposés dans l'entrée et elle en attrapa deux pour les amener sur la table de la salle à manger. Maddy pointa le bout de son nez et s'approcha d'elle timidement. Elle était toujours la première levée. Kate sourit en remarquant les deux chaussettes dépareillées aux pieds de la petite fille mais se garda bien de faire la moindre réflexion. Maddy tenait à choisir ses vêtements et à s'habiller seule le matin, comme les grands, toutefois le résultat était parfois assez déconcertant.

— Je peux aller dehors en attendant que les autres arrivent ? demanda-t-elle.

— Seulement si tu restes à proximité et si tu ne fais pas de bêtises.

La petite fille hocha vigoureusement la tête et se précipita dans le jardin. Kate l'observa quelques instants tandis qu'elle s'amusait sagement sur la pelouse, puis retourna chercher les autres plateaux. C'était une gentille petite fille, mais un peu trop triste pour une enfant de son âge. L'affection que lui prodiguaient les deux grands,

surtout Damien, n'arrivait pas à compenser l'absence de parents. Kate mit de l'eau dans la bouilloire pour son thé, puis attrapa les bols de chocolat des enfants qu'elle glissa dans le micro-ondes. Elle jeta un œil par la fenêtre, avant d'aller frapper aux portes des garçons.

— C'est l'heure du petit-déjeuner...

Un hurlement suivi de pleurs vint troubler le silence de l'appartement et Kate se précipita dans le jardin où elle avait laissé la fillette quelques instants auparavant. Elle s'approcha de Maddy recroquevillée dans l'herbe au pied d'un petit muret, dont le corps était secoué par de gros sanglots.

— Que se passe-t-il Maddy ?

— Suis tombée...

— Où as-tu mal ?

— Là...

Kate laissa échapper une grimace en voyant le bras de la petite fille qui formait désormais un angle bizarre. Elle sortit son téléphone de sa poche et appuya sur l'une des touches.

— J'ai besoin de vous tout de suite...

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Harold qui venait de les rejoindre, accompagné de Damien.

— Maddy est tombée. Le médecin va arriver.

— Je ne veux pas le médecin, glissa la petite fille entre deux sanglots.

— Ne t'inquiète pas, il va venir pour t'aider. Il va bien falloir réparer ce petit bras, répondit doucement Kate.

Elle se leva pour accueillir les deux hommes en blouse blanche qui arrivaient d'un pas pressé.

— Merci d'avoir fait si vite. Elle s'est fracturé le bras en tombant du mur...

Le médecin hocha la tête en observant la blessure.

— On l'emmène au bloc.

— Je ne veux pas y aller, Kate ! Reste avec moi !

Kate hésita quelques secondes avant de répondre.

— Je vais t'accompagner. Harold, Damien, je vous laisse seuls. Soyez sages. Le petit-déjeuner est sur la table.

Harold et Damien étaient tous deux installés dans les canapés du salon lorsque Kate regagna l'appartement.

— Comment va-t-elle ? demanda Damien.

— Les médecins l’ont opérée pour réduire la fracture. Elle va bien, elle dort. Elle aura un beau plâtre pendant quelques semaines...

— Quand est-ce qu’elle va revenir ?

— J’irai la récupérer tout à l’heure, répondit la jeune femme en s’approchant de la table de la salle à manger.

Elle jeta un regard désapprobateur sur le chantier qui régnait et la bouteille de jus d’orange renversée.

— J’aimerais que vous veniez ranger tout cela...

— Non, répondit Harold.

— Pardon ?

— J’ai dit non ! C’est votre travail, c’est pour ça que vous êtes ici, non ? ajouta-t-il d’un ton sarcastique.

— Non, Harold. Je ne suis pas ici pour vous servir de domestique.

— Alors vous êtes là pour quoi ? Pour nous surveiller ? Vous n’êtes même pas capable de surveiller Maddy ! Ça fait seulement deux mois que vous êtes arrivée, et regardez ce qui s’est passé !

— C’était un accident.

— Vous n’auriez pas dû la laisser toute seule dehors ! C’est de votre faute !

— Maintenant ça suffit, Harold.

— Oui ça suffit ! Je m’en vais, je n’ai plus envie de vous voir.

Il regagna sa chambre et claqua la porte derrière lui. Kate se retourna vers Damien qui avait observé l’échange houleux sans intervenir. Elle se sentait passablement énervée par les propos d’Harold, et prête à répliquer si Damien avait décidé de suivre le même chemin. Mais il se contenta de secouer la tête, puis se leva et se dirigea vers la table de la salle à manger.

— C’était un accident, commenta-t-il calmement tout en commençant à s’activer. J’ai toujours dit à Maddy qu’elle ne devait pas escalader ce mur quand elle était toute seule, mais elle n’en fait parfois qu’à sa tête...

15

Des éclats de voix se firent entendre dans le hall d'entrée et Kate abandonna sa tablette pour aller voir ce qui se passait.

— Daniel, il y a un problème ?

— Elle refuse de venir, répondit-il avec un geste de colère vers Maddy agrippée aux jambes de Damien.

— Pourquoi Maddy ? demanda-t-elle doucement en se tournant vers elle.

— Maddy n'aime pas la piscine, intervint Harold. Elle peut tout à fait rester là.

— Ils n'ont pas à décider ce qu'ils doivent faire ! reprit l'homme d'un ton excédé. C'est l'heure de leurs activités sportives et ils doivent se conformer à l'emploi du temps qui a été établi.

— On se calme... dit-elle en s'accroupissant à côté de la petite fille en larmes. Pourquoi tu ne veux pas aller à la piscine ?

— J'aime pas ! Je veux pas y aller !

— Moi j'aime beaucoup me baigner. C'est une activité très agréable, un moment de détente...

— Non ! cria-t-elle en secouant énergiquement la tête.

— Maddy a peur de l'eau, expliqua Damien en caressant les cheveux de la fillette.

Kate eut un mouvement de tête compréhensif et se redressa vers son collègue.

— Daniel, je pense que le mieux pour le moment est de ne pas insister. Je vais essayer de comprendre ce qui se passe.

— Vous savez comme moi que le programme ne peut en aucun cas être modifié sans l'aval du professeur Vanderbrawn.

— Dois-je vous rappeler que ces enfants sont sous ma responsabilité ? Je vais garder Maddy avec moi pour une séance aujourd'hui.

Daniel haussa les épaules d'un air contrarié.

— Je vous laisserai le soin d'expliquer la situation au professeur. Suivez-moi maintenant, continua-t-il en se tournant vers les garçons.

Kate s'empara de la main de la fillette et la conduisit dans le salon.

— Damien pense que tu as peur de l'eau. Pourtant, tu aimes bien t'attarder sous l'eau chaude quand tu prends ta douche ?

— C'est pas cette eau-là qui me fait peur.

— Alors laquelle ?

— C'est la grande eau.

— La « grande eau » de la piscine ? Lorsqu'elle t'entoure complètement ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— J'ai peur de tomber au fond.

— Il est très facile de flotter. Et puis Daniel est toujours à côté de toi, il faut lui faire confiance.

— J'aime pas Daniel.

— C'est l'eau ou c'est Daniel que tu n'aimes pas ?

— C'est les deux.

— Quand j'étais petite, ma maman m'emmenait souvent à la piscine. J'adorais jouer dans l'eau ! Elle m'appelait son petit poisson...

— Moi, je ne suis pas un poisson.

— Peut-être que si, mais tu ne le sais pas encore. Si un jour on allait à la piscine seulement toutes les deux, qu'est-ce que tu en dirais ?

— Je ne sais pas...

— On en reparlera, termina Kate en se levant. Tu peux regarder un dessin animé le temps que je finisse de travailler. Après, on ira jouer dans le jardin si tu veux.

Kate regarda sa montre et ramassa rapidement ses affaires. L'heure du rendez-vous hebdomadaire avec Vanderbrawn approchait à grands pas et il ne supportait pas le moindre retard. Elle quitta l'appartement pour se rendre à l'étage administratif.

— Il n'est pas de très bonne humeur, glissa Noémie avec un clin d'œil en la voyant arriver.

— Je suppose que Daniel est venu lui faire son rapport.

— Gagné... Vas-y, il t'attend.

Vanderbrawn lui adressa un regard irrité tandis qu'elle allait s'asseoir en face de son bureau.

— J'aimerais que vous me consultiez avant de prendre ce type de décision, commença-t-il.

— Mon rôle consiste bien à surveiller l'état psychologique de ces enfants, n'est-ce pas ? Cette décision s'imposait et il me semble en conséquence qu'elle rentrait tout à fait dans le cadre de mes attributions. La forcer à prendre part à cette activité avec les garçons ne ferait qu'augmenter son angoisse et ne permettrait en aucun cas de résoudre le problème de fond. Il est essentiel de lui laisser du temps pour arriver à vaincre cette peur, avant qu'elle ne se transforme en véritable phobie.

— Rien ne dit qu'il ne s'agissait pas tout bonnement d'un caprice. Avant que vous n'arriviez, elle avait déjà été à la piscine à plusieurs reprises.

— Justement. Une telle peur trouve souvent son origine dans un traumatisme ou une situation ressentie comme tel. J'ignore ce qui s'est passé, mais j'ai bien l'intention de le découvrir.

— Daniel Paclot est compétent. Je doute fort qu'on puisse faire le moindre reproche sur la qualité de son travail.

— Je ne mets pas en question ses compétences pour gérer les activités physiques des enfants. Toutefois et sauf erreur, il n'a aucune formation en psychologie. Je suis donc plus à même de juger s'il existe ou non une difficulté.

Vanderbrawn l'observa silencieusement avant de capituler.

— Vous avez carte blanche. Mais par la suite, veuillez à me consulter lorsque vous déciderez de changer le programme établi.

— C'est bien noté, répondit Kate en se retenant de sourire.

Lorsqu'elle avait prévenu Daniel qu'elle prendrait dorénavant en charge les heures de piscine de la petite Maddy, celui-ci avait fait part d'un vif désaccord. L'éducateur sportif n'appréciait pas du tout ce qu'il qualifiait d'intrusion dans son domaine.

Il n'avait pas fallu longtemps à Kate pour cerner le caractère du personnage. Sa fierté mal placée, son manque de finesse et son caractère obtus lui tapaient parfois sur les nerfs. C'était devenu un sujet de plaisanterie avec Noémie qui s'amusait fort de voir

quelqu'un oser le remettre à sa place. Toutefois Kate allait sans doute devoir mettre un peu d'eau dans son vin pour éviter que la situation ne s'envenime réellement. Mais le principal était qu'elle avait obtenu ce qu'elle voulait.

16

— Il faut manger, Maddy, dit Kate en se levant pour aller remplir la carafe.

— C'est pas bon ! marmonna la petite fille en repoussant son assiette.

Kate revint s'asseoir et servit de l'eau aux enfants.

— Mais si, regarde, moi je mange... reprit-elle en s'emparant de sa fourchette et en la portant à sa bouche.

Les enfants la dévisagèrent avec hostilité tandis qu'elle mâchait soigneusement la nourriture.

— Mou, tiède et totalement insipide. Vous avez complètement raison... continua-t-elle en reposant sa fourchette avec un clin d'œil. Ce n'est vraiment pas bon.

Elle se retint de rire en voyant l'ébahissement se peindre sur leur visage et réfléchit quelques instants avant de reprendre.

— Ne bougez pas, dit-elle en quittant la table.

Elle remonta dans son appartement, ouvrit le réfrigérateur et observa son contenu. Il n'y avait pas grand-chose dedans. Partager les repas des enfants durant la semaine lui semblait indispensable pour créer des liens. Mais ce moment qu'elle espérait convivial tournait parfois en véritable bataille rangée. Les plateaux-repas qui constituaient leur quotidien n'étaient pas toujours des plus savoureux et les faire manger convenablement relevait de l'exploit, surtout la petite Maddy. Elle s'empara des quelques courses qu'elle avait commandées en prévision du week-end et descendit retrouver ses pensionnaires.

— Vous avez déjà mangé des crêpes ? demanda-t-elle en déposant son chargement sur la table. Mais si vous en voulez, il va falloir me donner un coup de main...

Elle se rendit dans le coin cuisine et ouvrit les placards pour faire un rapide inventaire. Plutôt bien équipée, pensa-t-elle non sans surprise en sortant différents ustensiles. Elle se retourna vers les enfants et son regard se posa sur Maddy qui s'approchait avec curiosité de la boîte d'œufs posée sur la table.

— C'est quoi ?

— Des œufs. Attention, c'est fragile ! Viens, tu vas m'aider à faire la pâte. Après, nous laisserons le soin à Harold et Damien de les faire cuire.

Une demi-heure plus tard, la cuisine s'était transformée en un véritable chantier. Assise sur une chaise et couverte de farine, Maddy riait aux éclats en regardant les crêpes voler dans la pièce. Les premières retombèrent partout, sauf dans la poêle, et il fallut un certain temps avant que les garçons attrapent le coup de main. Kate ressentit une intense satisfaction. Elle venait de remporter une victoire. C'était la première fois depuis son arrivée que des rires résonnaient dans cette pièce.

Vanderbrawn l'observa avec une certaine incrédulité.

— Si je comprends bien, vous souhaitez dorénavant préparer les dîners de vos patients.

— Et je souhaite que les enfants s'impliquent dans cette activité.

— Les repas que nous leur fournissons correspondent à un programme nutritionnel soigneusement étudié. Il est important de respecter un certain équilibre.

— Équilibre qui n'existe que sur le papier si les plateaux-repas repartent intacts ! Il faut reconnaître que ceux-ci sont d'une médiocrité affligeante.

— J'en prends note et veillerai à ce que ce point soit amélioré. Auquel cas, votre suggestion n'est plus pertinente.

— Bien sûr que si ! Il ne s'agit pas seulement de les inciter à manger mais de combler une lacune dans leur éducation. Trouvez-vous naturel qu'ils n'aient jamais vu un œuf ou une carotte ? Les enfants normaux ont l'habitude de croiser ces produits quotidiennement sur les étalages des magasins ou dans leur cuisine, mais également de voir leurs parents cuisiner.

— Je vous rappelle qu'il ne s'agit pas d'enfants normaux.

— Et alors ? Comment réagiront-ils le jour où ils regagneront le monde extérieur ?

— Nous n'en sommes pas encore là.

— Mais j'ose espérer que ce sera le cas un jour. L'art culinaire fait partie de notre culture. Je pense qu'il n'est pas inutile de leur inculquer certaines notions. Par ailleurs, il peut s'agir d'une excellente thérapie.

Vanderbrawn haussa un sourcil.

— Cet univers aseptisé dans lequel ils évoluent depuis leur plus jeune âge les prive des joies et de l'insouciance de l'enfance. Ils vivent dans un monde d'adultes où la fantaisie et les jeux n'ont pas leur place. Tout est cadré, organisé et planifié. Les examens médicaux qu'ils subissent régulièrement provoquent un état de stress permanent. Il m'aura fallu attendre des mois pour les entendre rire ! Or vous connaissez comme moi l'effet bénéfique du rire, sans oublier son rôle essentiel dans l'équilibre émotionnel. J'ai pu constater que leur langage, leurs attitudes et leurs réactions sont en totale inadéquation avec leur âge. Nous sommes en train de les amener prématurément vers l'âge adulte.

— Et vous pensez sincèrement que le fait de préparer leur repas pourra corriger cet aspect ?

— La cuisine peut se révéler une activité très ludique si on sait s'y prendre, qui laisse place à l'imagination et à la découverte. Mais il y a autre chose. Pour beaucoup d'entre nous, les odeurs, les arômes rappellent d'agréables souvenirs d'enfance. Des moments conviviaux où l'on se retrouvait autour d'une table, pour partager un repas et la joie d'être ensemble. Rien à voir avec ces plateaux insipides avalés du bout des lèvres sur un coin de table. C'est cet univers et cette atmosphère que je veux arriver à recréer, afin de combler un vide dont ils souffrent manifestement tous les trois.

— Si vous y tenez... De quoi avez-vous besoin ?

Kate sortit un morceau de papier de sa poche.

— Voilà une première liste. J'en remettrai une chaque semaine à Noémie pour qu'elle commande les ingrédients dont nous aurons besoin.

17

Il ne restait plus grand-chose de l'appétissant fraisier qu'elle avait confectionné spécialement pour l'occasion. Elle ramassa les cinq petites bougies qui traînaient encore sur la table et les rangea soigneusement dans une boîte. Le bonheur de Maddy valait largement tous les efforts qu'elle s'était donnés. Elle avait été horrifiée le jour où elle avait découvert que jamais quiconque auparavant n'avait pensé à célébrer l'anniversaire des enfants. Plus un seul ne serait oublié, s'était-elle promis à ce moment-là. Même Harold, qui n'avait jamais abandonné une certaine réserve à son égard, semblait avoir apprécié ses efforts. Elle débarrassa la table tandis que les enfants se préparaient pour la nuit, puis passa leur dire bonsoir avant de regagner son appartement.

— Bonjour Maddy, lança Kate en observant la petite fille assise par terre dans sa chambre, en train de jouer avec ses peluches. Je peux venir avec toi ?

— Si tu veux... répondit Maddy en finissant d'installer des petites assiettes devant les trois ours.

— Ils sont en train de manger ? Comment s'appellent-ils ? demanda-t-elle en s'asseyant sur le bord du lit.

— Elle, c'est Mimi. Les deux autres, c'est Damy et Harry.

— Ils ont l'air bien sages. Ils sont frères et sœur ?

— Non, pas tout à fait. Ils se sont rencontrés.

— Comment se sont-ils rencontrés ?

— Mimi, elle vivait toute seule dans une cabane. Souvent, elle était triste et elle pleurait. Et puis un jour, le prince et le chevalier l'ont trouvée. Ils ont décidé de s'occuper d'elle. Le prince et le chevalier, ils avaient été obligés de s'enfuir de leur château et ils

s'étaient réfugiés dans la forêt où ils avaient construit une maison pour se cacher.

— Pourquoi ont-ils dû s'enfuir ?

— À cause d'un méchant sorcier qui n'aimait pas le prince. Il voulait le faire mourir. Le chevalier, c'est son ami. Il ferait n'importe quoi pour sauver le prince et il est très fort. Le prince, lui, il est très intelligent. Il sait tout et il a toujours raison.

Elle s'empara de quelques petites billes vertes qu'elle posa délicatement dans les assiettes.

— Je suis sûre qu'un jour, ils arriveront à vaincre le méchant sorcier et ils n'auront plus besoin de se cacher, continua-t-elle d'un ton convaincu. Alors ils s'en iront tous les trois et ils retourneront vivre dans le château.

— Sûrement. Il devait être joli, le château du prince ?

— Je ne sais pas, je ne l'ai jamais vu. Mais le prince il a raconté à Mimi. Il paraît qu'il est très grand, très haut, avec beaucoup de pièces. Il y a beaucoup de gens qui vivent dedans. Et puis il y a plein d'animaux aussi. Des chevaux pour aller se promener, des chiens et des chats. Même des poules et des lapins. Moi, j'adore les animaux. Un jour, j'aimerais bien en voir des vrais...

— Le prince a l'air très fatigué, laissa échapper Kate avec un petit rire en regardant l'un des ours qui venait de basculer la tête la première dans son assiette.

— Ce n'est pas le prince. C'est le chevalier Harry. C'est parce qu'il a dû combattre des méchants toute la journée.

Kate se retourna en entendant un léger bruit derrière son dos, et son regard tomba sur Damien, immobile à l'entrée de la chambre. Le garçon l'observa un moment sans rien dire et se rapprocha de la petite fille.

— Tu veux venir dehors avec moi, Maddy ?

— Oui ! répondit-elle en se levant instantanément.

Elle attrapa son gilet et s'empressa de suivre Damien. Kate resta encore quelques instants dans la chambre, à contempler pensivement le prince Damy, fièrement campé devant son assiette.

Kate déposa son rapport hebdomadaire sur le bureau de Vanderbrawn.

— Je pense que nous nous sommes trompés, commença-t-elle.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous avons toujours considéré qu'Harold était le leader du trio, celui qui prenait les décisions et qui dirigeait cette petite communauté. Il s'agissait d'une conclusion logique au vu de son tempérament et de son attitude générale. Il se positionne toujours comme le porte-parole des autres.

— Vous pensez aujourd'hui que ce n'est pas le cas ?

Kate hésita quelque peu avant de répondre.

— Incontestablement, Harold dispose d'un quotient intellectuel hors norme. Une mémoire étonnante, une capacité de raisonnement logique... Je n'hésiterai pas à dire qu'il est doté d'une intelligence rationnelle supérieure. Il en est conscient. Sûr de lui, parfois un peu trop d'ailleurs, il aime montrer sa supériorité.

— Mais... ?

— Mais à mon avis, celui qui tire les ficelles dans l'ombre, c'est Damien. Car si ses résultats sont légèrement inférieurs à ceux d'Harold, je pense qu'il se distingue nettement par son intelligence émotionnelle.

— Cela ne semble pourtant pas ressortir des retranscriptions de vos entretiens. Comment en êtes-vous arrivée à cette conclusion ?

— Des détails qui ne collent pas... Je suis intimement convaincue que Damien choisit précisément ses réponses en fonction de l'image qu'il veut donner. Il observe, il analyse, puis il adapte ses réactions aux personnalités qui lui font face.

— Vous êtes en train de me dire qu'il nous manipulerait. Une maîtrise de la psychologie qui semblerait assez surprenante pour un enfant de son âge, vous ne croyez pas ?

— Clairement. C'est la raison pour laquelle j'hésite encore pour dresser son profil.

18

Harold jeta un œil vers la porte de la chambre pour vérifier que personne ne viendrait interrompre leur conciliabule, puis se remit à chuchoter doucement. Le silence se fit à nouveau dans la pièce et il lança à Damien un regard interrogateur.

— Tu n'es pas d'accord ?

— Moi, j'aime bien Kate, glissa une petite voix. Elle est gentille.

— Toi, tu serais prête à aimer n'importe qui, rétorqua Harold en se tournant vers Maddy, assise par terre en train de coiffer délicatement les cheveux de sa poupée.

— La preuve, elle arrive même à t'aimer... intervint Damien malicieusement.

— Oh ça va... Maddy, on parle entre grands, reprit Harold. Tu ferais mieux de retourner jouer dans ta chambre.

— Non, Maddy reste ici. Ça la concerne aussi. Maddy a besoin de Kate. De toutes celles qui sont passées ici, c'est la seule à s'occuper aussi bien de nous.

— Parce qu'elle cache mieux son jeu ! Mais elle nous espionne, comme les autres. Je suis sûr que dès qu'on n'est plus là, elle va tout leur raconter ! C'est son travail, c'est pour ça qu'elle est ici.

— Elle est différente des autres, Harold... Au moins avec elle on a l'impression d'exister. Pas comme tous ces docteurs qui ne répondent même pas à nos questions.

— Parce que Kate répond à nos questions ?

— Quand elle peut, oui.

— Mais ça n'arrive pas souvent. J'en ai assez de tout ça... Je veux quitter cet endroit !

— Ils ont dit que si on partait d'ici, on risquait de mourir.

— J'ai quelque chose à te montrer... dit Harold en se levant.

Il farfouilla quelques instants dans les petits journaux qu'il recevait quotidiennement, soigneusement empilés sur les étagères de sa chambre. Ce trésor, qu'il passait son temps à lire et à relire, était sans doute la seule chose à laquelle il tenait. En suivant l'actualité dans le monde, en découvrant les événements marquants qui se déroulaient à l'extérieur, il avait l'impression de pouvoir enfin s'échapper. C'était son seul lien avec ce monde qui le faisait tant rêver. Il en sortit un exemplaire qu'il tendit à Damien.

— Quoi ?

— Lis !

— «... *qui souffrait d'une grave déficience du système immunitaire...* ».

— Ils te disent ce que c'est là.

Damien poursuivit silencieusement la lecture de l'article jusqu'à la dernière ligne.

— Alors ? demanda Harold impatientement.

— Lui, il vivait dans une bulle.

— Justement ! Ça ressemble à ce qu'on a, mais c'était sûrement plus grave ! Ils ont trouvé un remède. Maintenant, il vit dans sa famille et il va bien. Pourquoi nous, on n'est pas partis d'ici ?

— Ce n'est peut-être pas la même maladie.

— Moi je crois que si.

— Tu es médecin ?

— Non ! Mais reconnais que ça y ressemble beaucoup, non ?

— Eh bien, on n'a qu'à aller demander à Kate. On verra ce qu'elle va nous dire.

La jeune femme releva la tête en les voyant arriver et écouta attentivement Harold lancé dans ses explications. Elle parcourut rapidement l'article, puis acquiesça lentement en reposant le journal.

— Effectivement, c'est une forme de cette maladie dont vous souffrez. Mais pas exactement la même. Les scientifiques ont mis au point un nouveau traitement qui a fonctionné chez un certain nombre de jeunes patients, mais pas sur vous. En l'état actuel de nos connaissances et pour ce qui vous concerne, il faut réaliser une greffe et trouver un donneur parfaitement compatible. Ce qui est extrêmement difficile.

— Cela veut dire que nous ne quitterons jamais cet endroit ?

— Si, ils trouveront. Cela peut arriver demain, dans un an ou dans dix ans... La médecine continue de progresser et je suis certaine que vous partirez d'ici plus tôt que vous ne le pensez.

Harold ramassa son journal avec rage et quitta la pièce, suivi par Damien.

— Tu crois vraiment qu'elle nous dit la vérité ? demanda Harold une fois de retour dans sa chambre.

— Pourquoi nous mentirait-elle ?

— Tu ne vois toujours rien, répondit Harold en secouant la tête d'un air désespéré. Ils ne nous laisseront jamais partir.

— Elle a dit qu'un jour on pourrait !

— Et tu la crois vraiment...

Vanderbrawn resta silencieux.

— Combien de temps va-t-il se passer, d'après vous, avant qu'ils ne comprennent la réalité ? insista Kate.

— Vous vous en êtes bien sortie... dit-il lentement.

— Pour cette fois. Harold et Damien sont tous deux dotés d'une vive intelligence. C'est pour cette raison que je suis persuadée que nous ne pourrons plus leur mentir bien longtemps.

Elle hésita quelques secondes avant de poursuivre.

— Toutefois, je ne relève pas les mêmes facilités intellectuelles chez Maddy, qui est beaucoup plus proche de la normalité.

Elle fixa Vanderbrawn, qui semblait plongé dans une intense réflexion.

— L'identité des donneurs ne figure pas dans les dossiers que vous m'avez remis, glissa-t-elle.

— Effectivement.

— Mais c'est un paramètre extrêmement important, qui pourrait peut-être m'aider à comprendre certaines choses.

— C'est bien pour cette raison que nous ne vous l'avons pas communiquée. Nous souhaitons que vous conserviez une totale objectivité dans votre étude.

— Quand laisserez-vous ces enfants rejoindre le monde extérieur ?

— Ce n'est pas d'actualité. Ils constituent une véritable mine d'informations à laquelle nous ne pouvons pas renoncer.

19

— C'est parfait, dit Kate en étalant le fromage sur le plat de lasagnes. Merci Harold. Tu restes là pour surveiller la cuisson ? Maddy voulait aller jouer dehors avant de manger, je vais l'accompagner.

Le garçon acquiesça sans un mot, attrapa son livre et alla s'installer confortablement dans le canapé. Kate se dirigea vers la chambre de la petite fille pour l'appeler.

— Tu veux toujours aller jouer dehors ?

— Oui ! répondit-elle en venant la rejoindre. On va faire le tour du jardin ?

— Si tu veux, répondit Kate avec un sourire.

Elles se mirent à longer les massifs et les rocailles, tandis que Maddy s'attardait sur les jolies fleurs qui commençaient à pointer leur nez.

— C'est quoi, ça ?

— Des œillets. Respire... Tu sens comment ils sont parfumés ?

— Oui, ça sent bon ! Et là ?

— Des narcisses. Ce sont des fleurs qui sortent au gré de l'ensoleillement. Souvent les premières du printemps. Ici, comme elles sont placées à l'ombre, elles ont fleuri un peu plus tard.

— J'adore les fleurs !

— Moi aussi. Là, tu vois, nous aurons bientôt de jolies tulipes.

— J'ai envie de faire un bouquet pour décorer la maison.

— D'accord. Mais il faut cueillir les fleurs avec des tiges suffisamment longues pour qu'elles tiennent dans un vase.

Elles passèrent un certain temps dans le jardin et lorsqu'elles décidèrent de rentrer, Maddy avait réussi à confectionner un énorme bouquet multicolore. Elle se précipita dans le coin salon pour le montrer à Harold, toujours plongé dans sa lecture.

— Il te plaît ? Il sent tellement bon !

— Si tu le dis, répondit Harold d'un ton sceptique.

Kate ne tarda pas à les rejoindre et ouvrit de grands yeux en rentrant dans la pièce.

— Harold ! Tu devais surveiller le plat !

— Oui, et alors ?

— Tu ne vois pas qu'il est en train de brûler ! Pourtant l'odeur aurait dû t'alerter !

Harold se leva et rejoignit Kate d'un air un peu penaud. Elle sortit les lasagnes du four et se mit à racler le fromage carbonisé.

— On devrait pouvoir récupérer quelque chose, dit-elle en s'activant. Vous mettez la table pendant que je m'en occupe ? Et allez prévenir Damien que c'est l'heure de manger.

Le temps que les enfants se mettent à table, le plat avait retrouvé un aspect comestible.

— Mouais... Ça a un léger goût de brûlé... laissa échapper Damien en contemplant sa fourchette.

— Oh ça va... On verra quand ce sera ton tour.

— Effectivement, Damien, vendredi prochain ce sera à toi de mettre la main à la pâte, intervint Kate. Il faut que je prépare la liste de courses. As-tu déjà choisi ton plat ?

— Oui. Une paella.

— Excellente idée. Vous voulez décidément nous faire voyager : après l'Italie, nous allons donc nous rendre en Espagne. D'autres envies pour les dîners de la semaine ? continua-t-elle en attrapant un papier et un crayon.

— Un gâteau ! s'exclama Maddy.

— Si tu veux. Il va falloir étudier le livre de recettes.

— Non, le même que la dernière fois. Avec du chocolat. Maintenant je sais le faire !

— On pourrait peut-être changer, tu ne crois pas ?

— Non... Celui-là, je l'adore.

— Alors va pour un gâteau au chocolat. Mais ça ne remplit pas mon planning.

— Des petits pois ! C'est rigolo de les ouvrir ! continua Maddy.

— Si tu ne fais pas comme la dernière fois, rétorqua Damien en riant.

— J'ai pas fait exprès...

— Je te taquine. Et puis, je suis sûr que nous avons réussi à retrouver tous les petits pois qui s'étaient malencontreusement échappés, n'est-ce pas ?

— C'est le saladier qui a glissé de mes mains, répondit la petite fille d'un ton boudeur.

— Poêlée de petits pois au lard pour lundi, reprit Kate. Mardi ?

Le temps du repas ne fut pas trop long pour arriver à boucler les menus de la semaine. Ils débarrassèrent rapidement la table et Kate leur proposa d'aller visionner un film avant de dormir.

— Attention les garçons, choisissez quelque chose qui ne fera pas peur à Maddy...

— De toute façon, elle va s'endormir dans le canapé au bout de dix minutes, comme d'habitude, souffla Damien.

— Alors vous pourrez changer de programme, répondit Kate avec un clin d'œil.

— Moi, je n'ai pas envie de voir un film. Je vais dans ma chambre, intervint Harold en se levant.

Kate le regarda quitter la pièce d'un air perplexe. Depuis quelque temps, elle trouvait Harold étrangement silencieux. Il n'avait guère pris part aux discussions du dîner, et c'était bien la première fois qu'elle le voyait renoncer au film du vendredi soir.

— C'est très bien Maddy, dit Kate en se redressant pour se diriger vers les bureaux occupés par les garçons. Harold, tu as fini ?

— Non.

— Il y a quelque chose que tu ne comprends pas ? Je peux t'aider si tu veux.

— Je n'ai pas besoin d'aide ! lança-t-il avec emportement en envoyant promener tout ce qui se trouvait sur son bureau. Et puis c'est l'heure d'arrêter, continua-t-il en se levant.

— Harold !

— Laissez-moi tranquille ! Je vais dans ma chambre, répondit-il en quittant la pièce.

Kate se tourna vers Damien toujours assis devant son ordinateur.

— Qu'est-ce qui se passe avec Harold en ce moment ? Il t'a dit ce qui n'allait pas ?

— Aucune idée.

— C'est l'heure d'aller déjeuner, conclut-elle pensivement. Allez mettre la table et je vous rejoins.

Elle s'installa devant le bureau d'Harold et survola rapidement son travail de la matinée. Elle fronça les sourcils en découvrant ce qu'il avait écrit. Même Maddy aurait pu faire mieux.

20

Un véritable fouillis recouvrait la grande table commune. Des feuilles de papier multicolores, des feutres et des crayons de couleur ainsi que quelques dessins inachevés. Maddy reposa son crayon et contempla attentivement son dernier chef-d'œuvre.

— Damien, il est comment celui-là ?

— Très joli.

— C'est pour Harold. Je vais aller lui donner, dit-elle en le ramassant.

Elle se leva et se précipita vers la chambre d'Harold.

— Harold ! Regarde ce que j'ai fait ! C'est pour toi...

— Fous-moi la paix ! Tu ne vois pas que je suis occupé ? Fiche le camp !

La petite fille s'immobilisa la bouche grande ouverte et son visage se décomposa. Elle tourna les talons et se sauva en courant sans demander son reste. Damien l'interpella au passage, mais elle ne répondit pas et partit se réfugier dans sa chambre. Il poussa un soupir et alla rejoindre l'autre garçon.

— Quoi encore ? demanda ce dernier.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? Elle est en train de pleurer dans sa chambre maintenant.

— Elle n'avait qu'à pas débouler ici comme une furie.

— Elle n'a pas déboulé comme une furie, elle voulait juste te donner son dessin...

— Je m'en fous. Laissez-moi tranquille. J'ai le droit d'être seul si j'ai envie. D'ailleurs, tu pourras dire à Kate que je ne veux pas manger ce soir, je vais me coucher.

Damien quitta la chambre en haussant les épaules et alla retrouver Maddy. Il s'assit à côté d'elle sur son lit pour tenter de la consoler.

— Ne t'inquiète pas, ça va lui passer...

— Je ne voulais pas l’embêter. Je voulais juste lui donner mon dessin...

— Je sais. Visiblement, il est de mauvaise humeur. Demain, ça ira mieux.

— Il ne m’avait jamais parlé comme ça ! glissa-t-elle dans un sanglot.

— C’est pas grave, dit-il en lui tendant un mouchoir en papier. Viens, si tu veux on va aller préparer le dîner avec Kate. Je crois qu’elle vient de descendre.

Maddy renifla quelques instants et hocha la tête en se levant.

— Que se passe-t-il ? demanda Kate en remarquant les yeux rougis de la petite fille.

— Rien... répondit Damien. Harold ne veut pas manger avec nous.

— Il ne se sent pas bien ?

— Il est juste de mauvaise humeur.

Kate jeta un œil vers la chambre du garçon et décida de ne pas intervenir.

— Ce soir on va manger les panais, dit-elle en sortant quelques ingrédients du réfrigérateur. Je crois que c’est toi qui les avais choisis, Maddy ?

— Oui, répondit la petite fille en observant les légumes. On dirait des carottes, mais ils ont oublié de mettre la couleur...

— C’est vrai, ils appartiennent à la même famille. C’est un légume ancien, que l’on cultivait déjà au Moyen Âge, mais quelque peu tombé en désuétude, sauf en Grande-Bretagne ou dans les pays nordiques.

— C’est quoi la désuétude ?

— Ça veut dire qu’on ne l’utilise plus beaucoup. Mais il a un goût un petit peu plus sucré que la carotte et c’est très bon. On va le mélanger à des pommes de terre pour en faire une purée. Tu veux m’aider ?

Maddy acquiesça d’un petit signe de tête.

— Alors pour commencer, nous allons laver et éplucher les légumes.

Damien observa quelques instants la petite fille qui semblait avoir oublié ses mésaventures. Kate savait s’y prendre avec elle. Il attrapa un couteau dans le tiroir pour les aider.

— Je m'inquiète sincèrement pour Harold, continua Kate en regardant le professeur Vanderbrawn. Son comportement depuis quelques semaines me laisse perplexe.

— Comment s'est passée la dernière séance individuelle ?

— Un mutisme total.

— Des changements notables dans son attitude ?

— Il semble... ailleurs. Il fait preuve d'une totale apathie. La froideur qu'il manifeste à l'égard des deux autres est totalement inhabituelle. Surtout vis-à-vis de la petite Maddy, qu'il a fait pleurer à plusieurs reprises. Il ne s'intéresse plus à rien. Même les brochures pour lesquelles il se passionnait naguère s'empilent désormais sur l'étagère sans être lues. Lui qui était auparavant le premier à intervenir pour imposer ses choix et ses décisions se mure dorénavant dans un silence inquiétant. De brusques colères parfois, sans que l'on puisse s'expliquer réellement l'origine de son courroux. Il refuse toute discussion et se réfugie dans sa chambre à la moindre contrariété. Ses résultats scolaires sont en chute libre, de même que ses résultats aux tests ou ses résultats sportifs. Je suis incapable pour le moment de déterminer si c'est voulu ou non.

— Vous pensez à un épisode dépressif ?

— Perte d'intérêt, perte d'énergie, perte d'appétit, fatigue intellectuelle... Ce sont effectivement des symptômes de la dépression et il va falloir être très attentif à leur évolution. Toutefois ses colères ne s'apparentent pas selon moi à une humeur dépressive. Elles expriment plutôt de la révolte. Ce qui peut toutefois s'expliquer par le fait qu'Harold supporte de moins en moins cet enfermement.

Elle hésita quelques instants avant de continuer.

— J'ai vraiment besoin d'avoir accès aux dossiers des parents.

— Vous savez que ce n'est pas envisageable.

— Il existe des interactions complexes entre les facteurs génétiques et les influences environnementales. Il faut que je détermine si Harold souffre d'une vulnérabilité génétique. Les stress répétés sont des facteurs précipitants. Or ces enfants évoluent dans une situation de stress depuis leur plus jeune âge. Connaître leurs antécédents pourrait m'aider à y voir plus clair.

— Je peux vous assurer qu'il n'existe aucune atteinte de ce type chez les donneurs.

Kate comprit qu'il était inutile d'insister. Ce n'était pas la première fois qu'elle essayait d'obtenir ces informations, toutefois la réponse était toujours la même.

— J'aimerais également vérifier que ces symptômes n'ont pas d'autres origines. Il s'est plaint plusieurs fois de maux de tête durant ces dernières semaines. Quand doit-il être soumis au prochain IRM ?

Le professeur se tourna vers son ordinateur avant de répondre.

— Dans trois mois.

— Peut-on l'avancer ?

— Je vais faire le nécessaire.

— Merci, dit-elle en se levant pour quitter le bureau.

Vanderbrawn la regarda partir d'un air soucieux.

Il n'existait aucun syndrome dépressif dans la famille proche du donneur. Mais les symptômes décrits ne lui étaient pas inconnus et pouvaient masquer des problèmes autrement plus inquiétants.

21

Visiblement, le vieil homme ne l'avait pas entendue arriver. Kate s'attarda un moment sur le bord de la terrasse et l'observa avec tendresse tandis qu'il s'affairait devant son barbecue. Les années n'étaient pas venues à bout de son épaisse chevelure aujourd'hui totalement blanche et il ne présentait même pas un début de calvitie. Son imposante carrure avait toujours impressionné son entourage, d'autant plus qu'un simple regard suffisait pour comprendre qu'on n'y trouvait pas un gramme de graisse superflue. Sa peau hâlée venait confirmer si nécessaire l'image d'un homme habitué aux travaux au grand air.

— Bonjour Papa...

Le vieil homme se retourna et un sourire chaleureux illumina son visage buriné.

— Ma petite chérie... Tu es déjà là ! La route s'est bien passée ?

— Oui, à peine deux heures.

— Monte tes affaires dans ta chambre. Je finis de préparer et après nous pourrons nous installer tranquillement pour le dîner.

— Tu n'as toujours pas abandonné cette antiquité ! dit-elle avec un regard amusé vers le barbecue. Il existe des appareils beaucoup plus modernes.

— Tu me le dis à chaque fois ! Mais rien ne remplacera jamais la saveur d'une bonne pièce de viande grillée au feu de bois. Je suis trop vieux pour changer mes habitudes, tu le sais bien...

Elle lui renvoya un sourire affectueux et s'empara de son sac pour monter à l'étage. Sa chambre était telle qu'elle l'avait quittée, vingt ans auparavant. Un havre de paix, rempli d'une multitude de souvenirs. Elle s'assit sur le lit et respira profondément. Comme c'était bon de revenir chez soi... Ses visites ces dernières années s'étaient raréfiées, pourtant, elles lui apportaient toujours autant de

plaisir. Elle vida rapidement son sac et descendit retrouver son père. La table était mise et l'odeur de viande grillée vint lui titiller les papilles. Elle tendit à son père une bouteille de Châteauneuf-du-Pape qu'il jaugea d'un œil approbateur.

— Tu n'as pas oublié les faiblesses de ton vieux papa.

Il déboucha prestement la bouteille et remplit les deux verres avant de s'asseoir.

— Alors, quelles sont les nouvelles de la région ? demanda-t-elle en piochant délicatement une rondelle de saucisson dans le plat.

Le vieil homme haussa les épaules.

— Toujours les mêmes ragots, les mêmes histoires...

— J'en conclus que tu es toujours en guerre avec Legoff.

— Toujours ! Le nouveau maire a voulu intervenir, je l'ai rapidement remis à sa place, celui-là. Un petit jeune que j'ai connu alors qu'il avait encore des couches-culottes et il voudrait me dire aujourd'hui ce que je dois faire ! De qui se moque-t-on ?

— Je vois que tu es toujours aussi doué pour te faire des amis.

— Je n'ai pas besoin d'amis ! La seule chose que je veux, c'est qu'on me laisse en paix. Regarde cette vue, regarde ces arbres... Tu imagines un horrible lotissement à la place ?

— Pas vraiment...

— Je me moque de leur argent, je me moque de leurs grands projets. C'est comme ça et tant que je serai encore en vie, ils ne toucheront pas à mon bois. Ta mère aurait été d'accord avec moi.

— Maman savait peut-être faire preuve d'un peu plus de diplomatie.

— Pour ce que cela lui a rapporté. Je n'ai jamais pu les supporter. Toute cette méchanceté, toute cette hypocrisie l'ont accompagnée jusque dans la tombe. Jamais ils ne lui ont pardonné d'avoir épousé un « étranger » et ils ont passé leur vie à le lui rappeler. Tu penses bien qu'à l'époque, elle était très courtisée : sûrement un des meilleurs partis de la région. Et moi, je débarque avec mes gros sabots et je la leur raffe sous le nez !

Kate sentit une certaine nostalgie l'envahir. Son père avait raison. Sa mère s'était épuisée en de vains efforts pour arriver à calmer des tensions et à mettre un terme à des histoires dont on ne se rappelait même plus l'origine. Aussi loin que remontait sa mémoire, elle revoyait cette sombre jalousie qui planait autour d'eux. C'est

sûrement pour cette raison que ses parents avaient choisi de l'envoyer en pension dès son plus jeune âge. Ils préféraient l'éloigner du village pour qu'elle n'ait pas à supporter cette atmosphère pesante. Toutefois, cela n'avait jamais entaché le bonheur qui régnait au sein de sa famille. C'était toujours avec le même plaisir qu'elle regagnait sa maison le week-end ou pendant les vacances. Aussi différents qu'ils aient pu être, ses parents avaient partagé durant leur vie ce grand amour que peu de gens ont le loisir de rencontrer.

Ils finirent leur repas paisiblement et elle se leva pour aider son père à débarrasser la table. Elle s'empara d'un plateau et prépara deux tasses de tisane qu'elle amena sur la terrasse. Son père s'installa dans son fauteuil habituel tandis qu'elle prenait place dans un transat, savourant tranquillement leur boisson en regardant le ciel étoilé.

— Quel calme... glissa-t-elle doucement.

— Je suis heureux que tu aies enfin trouvé le temps de revenir me voir.

— Je suis toujours heureuse de revenir ici... glissa-t-elle doucement.

Il but une gorgée de sa tisane, puis la dévisagea quelques instants avant de froncer les sourcils.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Kate ?

— Pardon ?

— Quand tu fais cette tête-là, c'est que quelque chose ne va pas. Tu crois que j'ai déjà oublié ?

— Non... Je n'ai jamais pu te cacher quoi que ce soit bien longtemps.

— Comme la fois où tu as voulu faire le mur pour rejoindre ce petit gringalet...

— Ça, je ne suis pas près de l'oublier ! répondit-elle en riant. J'ai cru que tu allais lui tordre le cou !

— J'aurais peut-être mieux fait, vu ce qui s'est passé après... Mais passons. Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre à qui je devrais tordre le cou aujourd'hui ?

— Non, ce n'est pas ça.

— Alors vas-y, crache le morceau.

— J'avais juste besoin de prendre un peu l'air, de passer un peu de temps ici...

— C'est ton travail ? S'il ne te convient pas, quitte-le ! Tu peux revenir t'installer à la maison le temps que tu voudras. Tu sais que tu seras toujours la bienvenue. Avec tes compétences, tu ne devrais pas mettre bien longtemps à retrouver un emploi.

— Ce n'est pas aussi simple.

— J'ignore ce qui se passe, Kate. Depuis que tu as pris ce nouveau poste, tu as changé. Je sais que tu n'aimes pas en parler, mais...

— Je n'ai pas le droit d'en parler.

— Tu crois que j'irai le crier sur les toits ? Tu n'as donc plus confiance en moi ?

— Bien sûr que si...

— Alors parle. Dis-moi ce qui te tracasse.

Kate hésita un long moment avant de reprendre la parole.

— Jusqu'où peut-on aller au nom de la science, Papa ?

Le vieil homme haussa un sourcil surpris et réfléchit quelques instants.

— J'ai entendu parler de cette association qui milite activement pour la défense des droits des animaux... Ils ont fait quelques coups d'éclat récemment, que ce soit auprès d'élevages industriels ou de laboratoires. Personnellement, je pense que chacun doit rester à sa place. Je suis contre la cruauté gratuite, mais je n'ai aucun problème quand je vois un bon steak dans mon assiette. Et si les expériences menées sur des animaux permettent de sauver des vies humaines, alors il faut y aller. L'homme est un prédateur. La nature est ainsi faite.

Il hésita quelques instants avant de poursuivre.

— Toutefois... ce qui me chiffonne, c'est que ce soit toi qui me poses cette question. Je doute que ce genre de problèmes soit de nature à te perturber à ce point...

Il la scruta attentivement avant de terminer sa phrase.

— ... sauf si on ne parle pas d'animaux.

Elle se contenta de garder le silence.

— Donc, il ne s'agit pas d'animaux, reprit-il en hochant lentement la tête. Soit tu en as trop dit, soit pas assez. Je crois qu'il est temps de vider ton sac.

— Ce sont des enfants...

— Tu es en train de me dire que vous menez des expériences sur des enfants ?

— Pas exactement. En fait, ces enfants sont le fruit de diverses expériences.

Le vieil homme l’observa d’un air incrédule.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Ce sont des enfants clonés.

— Mon Dieu... Pourquoi ? Dans quel but ?

— Nous étudions leur développement et leur évolution. Ils sont bien traités, nourris, logés dans un cadre qui n’est pas désagréable. Mais ils sont enfermés depuis leur naissance. Et aujourd’hui, je me demande si le responsable du projet a réellement l’intention de leur rendre un jour leur liberté.

— C’était donc ça, ce mystérieux travail... Je ne comprends pas. Je te connais, Kate. Tu as certainement quelques défauts, mais tu es quelqu’un de raisonnable et tu as toujours eu la tête sur les épaules. Comment t’es-tu laissée embarquer là-dedans ?

— J’ai toujours admiré le professeur Vanderbrawn. Un brillant généticien et un précurseur. J’étais persuadée que ses travaux sur le génie génétique pouvaient sauver des millions d’êtres humains. Travailler à ses côtés m’apparaissait comme un véritable honneur.

— Mais aujourd’hui, tu éprouves des doutes.

— Je ne suis plus très sûre d’adhérer à ses méthodes. Le bien-être de ces enfants passe après ses préoccupations personnelles. Cela fait un an et demi que je vis auprès d’eux maintenant. J’ai appris à les connaître, peut-être également à les aimer. On leur ment continuellement. Ils sont persuadés qu’ils souffrent d’une maladie qui les empêche de vivre dans le monde normal. Alors qu’il s’agit seulement de les garder sous la main, pour les étudier, encore et toujours.

— Arrête tout, Kate. Donne ta démission. Quitte ce travail avant qu’il ne soit trop tard et qu’il te détruise.

— Je ne peux pas. Qui prendra soin d’eux si je m’en vais ?

22

L'appartement sentait un peu le renfermé après trois semaines d'absence et Kate s'empressa d'ouvrir les fenêtres pour permettre à l'air pur d'entrer. Elle posa son sac de voyage dans sa chambre et descendit au rez-de-chaussée pour rejoindre les enfants.

Elle aperçut Harold allongé dans l'un des canapés et Maddy qui se tenait à côté, assise sur un tabouret. Elle haussa un sourcil surpris en découvrant le plâtre qui entourait la cheville du jeune garçon et les béquilles qui traînaient par terre.

— Que t'est-il arrivé, Harold ?

— J'ai glissé et je suis tombé, répondit ce dernier d'un ton laconique.

Maddy se retourna pour l'accueillir joyeusement.

— Tu es rentrée Kate ! Tu nous as manqué. Regarde, je suis en train de décorer la jambe d'Harold : j'ai dessiné plein de fleurs... C'est joli ?

— Très. Comment tu te sens, Harold ?

— Ça va.

Elle examina avec attention le visage pâle et les traits fatigués du jeune garçon. Elle sentit un soupçon de colère l'envahir. Aucun membre de l'équipe n'avait pris la peine de la prévenir de cet incident.

— Et où est Damien ?

— Derrière toi maintenant ! souffla Maddy avec un rire espiègle.

— Bonsoir Kate, lança le garçon qui venait de les rejoindre.

— Vous allez me raconter tout ce qui s'est passé en mon absence. Mais avant, j'ai quelques surprises pour vous, termina-t-elle en posant un grand panier sur la table basse.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Maddy tout excitée.

— Celui-là, c'est pour toi, répondit Kate en lui tendant un cadeau soigneusement emballé. Harold, Damien, continua-t-elle en distribuant ses paquets.

— Il est tellement beau, s'exclama Maddy en découvrant un petit dauphin en peluche. Et il est tout doux ! Regarde Damien... Merci Merci !

La jeune femme se tourna vers les deux garçons et les observa tandis qu'ils débattaient leurs paquets.

— La forêt de Brocéliande est l'un des plus grands massifs de Bretagne. Mais c'est aussi une forêt mythique qui a inspiré beaucoup de légendes, ajouta Kate en regardant les garçons feuilleter les livres joliment illustrés. Ce sont les plus beaux contes que je connais. J'espère qu'ils vous plairont.

— Il y a encore des choses dans le panier, continua Maddy en s'approchant avec curiosité.

— Ce sont quelques spécialités bretonnes.

— Des gâteaux ! lança la petite fille avec un œil gourmand. On peut en goûter un ?

— Si tu veux.

— Je pourrai garder les boîtes ? Elles sont trop jolies ! ajouta-t-elle en s'empressant de les ouvrir.

Elle continua son exploration et sortit un petit sachet qu'elle regarda avec curiosité.

— Des œufs de mouette ?

Kate se mit à rire.

— Des œufs, oui, mais au chocolat.

— Et ça ? demanda-t-elle en s'emparant d'une bouteille contenant un épais liquide orange

— C'est le dîner de ce soir : de la soupe de poissons. Avec des croûtons et du gruyère râpé, vous verrez, c'est délicieux.

La jeune femme s'installa dans un fauteuil et les regarda s'empiffrer de gâteaux avec un sourire amusé. Ses vacances lui avaient fait du bien. Mais elle se rendit compte que la présence des enfants lui avait manqué.

Kate salua Noémie d'un signe de main amical puis alla cogner quelques coups à la porte du professeur Vanderbrawn. Elle entra dans

le bureau et s'installa dans son fauteuil habituel. Elle releva immédiatement son visage préoccupé.

— Vous aviez raison, commença-t-il en faisant glisser vers elle un épais dossier.

La jeune femme s'en empara et blêmit en feuilletant les différents documents qu'il contenait.

— L'examen anatomopathologique ne laisse aucun doute...

— Aucun. Il s'agit d'une tumeur de grade IV particulièrement agressive. Compte tenu de sa localisation, une exérèse complète est inenvisageable. Le risque d'endommager le cerveau est trop important.

— Que comptez-vous faire ?

— Une exérèse partielle pour réduire le volume de la tumeur. Puis un traitement par chimiothérapie et radiothérapie. Nous ne sommes pas équipés ici pour ce genre de soins. Harold va être transféré prochainement dans une clinique privée spécialisée dans ce type d'interventions et de traitements.

— Quand ?

— Dans une quinzaine de jours sans doute.

23

— Arrête de courir Maddy ! s'époumona Damien en riant. Ça ne sert à rien !

— Je veux dire à Harold que j'ai enfin réussi !

— Tu vas lui dire...

Ils arrivèrent tout essoufflés dans le hall de l'appartement et Maddy se précipita vers la chambre du jeune garçon. Damien aperçut du coin de l'œil Kate qui descendait hâtivement l'escalier en colimaçon.

— Harold ! Harold ! Har...

Un grand silence envahit soudain les lieux et Damien rejoignit la petite fille d'un pas inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe Maddy ?

— Où est Harold, Damien ? demanda-t-elle en tournant vers lui un visage ébahi.

Damien observa la chambre d'un air médusé. Les lieux avaient été récurés de fond en comble. Plus aucun effet personnel ne traînait dans la pièce, même les dessins de Maddy avaient été décrochés du mur. Il s'approcha de la penderie qu'il ouvrit d'un geste sec et resta figé devant les étagères totalement vides. Il se retourna vers Kate qui venait d'arriver.

— Où est Harold ?

— Il est parti, répondit la jeune femme en secouant doucement la tête.

— Comment ça, « Il est parti » ? Pour aller où ?

— Il a quitté le centre pour rejoindre l'extérieur.

— Il va revenir quand ? demanda Maddy d'une petite voix serrée.

— Il ne reviendra pas, répondit Damien en fixant Kate. C'est bien ça, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça silencieusement en s'approchant de la petite fille. Maddy la repoussa violemment et quitta la chambre en pleurant.

— Il est parti... sans même nous dire au revoir ? reprit Damien.

— Les médecins ont trouvé un donneur compatible. Dans ces cas-là, il faut agir vite, chaque minute compte. Ils sont venus le chercher peu de temps après votre départ.

— Quelques minutes, ça aurait vraiment changé le cours de sa vie ? Tu aurais dû venir nous prévenir, Kate... Un simple au revoir !

— Je suis désolée, Damien.

— Tu peux ! répondit ce dernier en quittant les lieux lui aussi.

— Damien...

Il se retourna et la fusilla du regard, avant d'aller rejoindre Maddy qui sanglotait sur son lit.

— Je croyais qu'il nous aimait ! Moi, je l'aimais...

— Je suis sûr qu'il t'aimait beaucoup, Maddy.

— Alors pourquoi il est parti sans rien dire ? Je le déteste, Damien. Je le déteste !

— Je pense qu'il n'a pas eu le choix.

— Toi aussi tu partiras un jour, Damien ? Comme ça, sans prévenir ?

— Non, je te le promets. Jamais je ne t'abandonnerai, quoi qu'il arrive, répondit-il en la prenant dans ses bras.

Kate resta un moment silencieuse dans le couloir, puis alla s'installer dans le canapé. Elle se prit la tête entre les mains et ferma les yeux. Elle aurait tellement voulu que les choses se passent différemment... Mais la vie devait continuer, pensa-t-elle tristement en se levant pour rejoindre la cuisine. Elle s'activa pour préparer le dîner, essayant de s'occuper l'esprit pour ne pas laisser ses idées noires la submerger. Elle attrapa machinalement quatre assiettes dans le placard, avant d'en reposer une avec un profond soupir. Une fois le couvert mis, elle se dirigea vers la chambre de Maddy et frappa doucement à la porte.

— Le dîner est prêt.

— Maddy s'est endormie, répondit Damien en caressant les cheveux de la petite fille.

— Je pourrai lui faire réchauffer son dîner plus tard. Viens manger.

— Je n'ai pas faim. Laisse-nous tranquilles ! Tu peux t'en aller, on n'a pas besoin de toi.

Kate hésita quelques secondes, puis tourna tristement les talons. Elle repassa par la cuisine, se remplit une assiette et rangea le reste du plat avant de regagner son appartement. Elle s'installa sur le canapé de son petit salon et mangea du bout des lèvres tout en observant les images retransmises par les caméras de surveillance. La colère était encore nettement perceptible sur le visage de Damien. De même qu'une profonde affliction.

Un silence de plomb régnait autour de la table du dîner, comme tous les soirs depuis qu'Harold les avait quittés.

— Tu dois manger, Maddy, lança Kate avec une certaine lassitude.

La petite fille secoua la tête sans dire un mot. Damien se rapprocha silencieusement d'elle, remplit une fourchette et l'approcha de son visage. Elle le regarda fixement quelques secondes avant d'ouvrir la bouche.

— Merci Damien... glissa Kate avec soulagement.

Le repas sembla durer une éternité. Elle se leva pour débarrasser la table tandis que Damien raccompagnait la petite fille dans sa chambre. Depuis le départ d'Harold, Maddy avait abandonné sa gaieté naturelle pour se replier sur elle-même. La fillette passait des heures prostrée sur son lit, ses ours en peluche fermement serrés contre elle, comme si elle redoutait qu'ils ne s'enfuient également. Seul Damien arrivait à lui faire entendre raison. Elle héla le garçon au moment où il ressortait de la chambre de Maddy.

— Damien, il faut qu'on parle...

— De quoi veux-tu parler Kate ?

— On ne peut pas continuer comme ça.

— Tu veux partir toi aussi ? Qu'est-ce que tu attends ?

— C'est vraiment ce que vous voulez ? Que je m'en aille ?

— Parce que ce que nous voulons a vraiment de l'importance ? Harold avait raison, tu n'es pas différente d'eux. Nous ne sommes que des rats de laboratoire, des objets que vous prenez et déplacez comme vous l'entendez. Des choses que vous étudiez, sans même réaliser que nous sommes aussi des êtres humains. Tu peux aller leur faire ton rapport, Kate. Tu peux écrire que nous aussi, nous

éprouvons des émotions. Tu peux même leur dire que nous sommes en colère...

— J'aurais aimé que la séparation ne soit pas aussi brutale.

— Alors pourquoi tu n'as rien fait ? Pourquoi tu n'as rien dit ?

— Ce n'est pas moi qui décide. Je n'ai rien pu faire.

— J'ai du mal à te croire... Regarde Maddy. Regarde ce que vous avez fait. Combien de temps d'après toi faudra-t-il pour réparer tout ça ? Vous n'aviez pas le droit... Je vais me coucher maintenant. Bonne nuit.

Kate arriva dans le bureau de Vanderbrawn et se laissa tomber lourdement dans le fauteuil. La situation n'avait fait qu'empirer depuis le départ d'Harold, deux semaines auparavant.

— Je n'arrive plus à rien avec Maddy. Sans la présence de Damien, elle ne serait plus que l'ombre d'elle-même.

— Elle s'en remettra. Maddy est beaucoup plus forte que vous le pensez. Ce qui est particulièrement intéressant, par contre, c'est la réaction de Damien, lança Vanderbrawn en tournant légèrement vers elle l'écran de son ordinateur.

Kate se rapprocha pour regarder les images qui défilaient sur l'écran. Il s'agissait d'un enregistrement réalisé deux ou trois jours auparavant, alors que les enfants se préparaient pour aller se coucher.

— Observez attentivement la scène. Regardez-la avant qu'il la rejoigne dans sa chambre. En moins de dix minutes, il arrive à la calmer et à l'endormir. Il manipule cette petite fille à sa guise.

Kate sentit des signaux d'alarme résonner dans son cerveau. Cela faisait un certain temps déjà qu'elle percevait intuitivement les talents particuliers de Damien. Mais elle avait volontairement éludé ce point dans les rapports hebdomadaires qu'elle préparait pour Vanderbrawn. Elle en redoutait les conséquences.

— Ce n'est pas exactement de la manipulation. Il existait un profond attachement entre ces trois enfants. La disparition d'Harold a totalement anéanti Maddy. Aujourd'hui, elle n'a plus que Damien à qui se raccrocher. C'est la seule personne en qui elle a confiance.

— Révolte, apathie... Bientôt viendra la phase d'acceptation. C'est un processus tout à fait normal que vous connaissez bien. Elle doit simplement faire son deuil.

Kate laissa échapper une légère grimace. Vanderbrawn montrait une indifférence face à la situation qu'elle était loin d'apprécier. Maddy souffrait, de même que Damien, même s'il extériorisait moins ses émotions. Le professeur ne sembla pas remarquer et continua ses propos.

— Harold est définitivement exclu du projet. Votre rôle consistera à guider vos deux autres patients pour qu'ils effacent définitivement ce garçon de leur mémoire. Dans l'hypothèse où il se remet après l'opération et les traitements qui suivront, il en gardera des séquelles. Toutes ses capacités, sa personnalité même vont être affectées. Nous connaissons tous les troubles engendrés par ce genre de tumeurs.

— Quel avenir comptez-vous réserver à Harold ?

— Dorénavant, cela ne nous concerne plus. Il sera traité le temps nécessaire dans la clinique privée où nous l'avons envoyé. Après et en fonction de son état, nous lui trouverons une place dans un centre ou une famille d'accueil.

Vanderbrawn haussa les épaules.

— Harold est un échec. Je ne peux pas dire que cela me réjouisse particulièrement, mais nous devons l'admettre. Ce n'est pas le premier et cela ne sera sans doute pas le dernier. En l'état actuel des choses, il n'a plus rien à nous apprendre.

— Vous ne croyez pas à un lien avec nos travaux ?

— Non, il s'agit de facteurs purement héréditaires.

— Le risque héréditaire est extrêmement limité en ce qui concerne les tumeurs cérébrales. Sauf dans le cas de neurinome et neurofibrome, mais il s'agit dans ce cas de tumeurs bénignes qui n'ont rien à voir avec celle apparue chez Harold.

— Les causes des tumeurs au cerveau sont encore mal connues. Nous avons dû faire face à un certain nombre de difficultés avant d'arriver à des clones viables, mais jamais ce type de problème. Harold présentait des prédispositions, un point c'est tout.

— Des antécédents familiaux ?

Vanderbrawn acquiesça d'un léger signe de tête.

— Pourquoi ne m'en aviez-vous pas parlé ?

— Le donneur était un porteur sain. Il faut remonter une génération en arrière pour trouver ce type de tumeur.

— Pourquoi le choisir alors, si vous aviez conscience de ce risque ?

— La probabilité théorique de retrouver cette maladie avec une mère porteuse saine était infime. Mais tout cela ne vous regarde pas.

Kate connaissait le ton employé et elle ne se sentit pas le courage d'entamer de vaines discussions.

— Aujourd'hui, continua-t-il, Damien est notre priorité. Je fonde désormais de grands espoirs sur lui. Maintenant qu'il n'a plus personne derrière qui se dissimuler, il dévoile enfin sa véritable personnalité. Le départ d'Harold a sans doute été l'élément déclencheur et il faudra être très attentif à ses moindres faits et gestes.

— Des rats de laboratoire...

— Pardon ?

— Damien a raison, n'est-ce pas ? Pour vous, ce ne sont que des rats de laboratoire ? Mais ce sont des enfants avant tout, qui doivent être traités avec un minimum de considération !

— Nous fournissons à ces enfants tout ce dont ils ont besoin pour vivre.

— Pour survivre !

— Vous saviez pertinemment en quoi consistaient nos travaux avant de rejoindre l'équipe. Nous avons devant nous la preuve vivante que le clonage humain est possible. Bien sûr, nous n'en sommes qu'aux prémices et beaucoup reste à faire. Cela se fera, avec ou sans vous. Vous êtes libre de choisir si vous voulez rester ou non, termina-t-il d'un ton cassant.

24

Les kilomètres défilaient avec une certaine monotonie. Kate aperçut enfin la sortie attendue et elle quitta avec soulagement le long ruban d'asphalte de l'autoroute. Son GPS la conduisit aux abords d'une petite ville animée, où elle trouva la clinique implantée en bordure du fleuve. Elle tourna un peu avant de trouver une place pour se garer, puis se dirigea à pied vers le pont qui rejoignait le centre-ville. Le clocher de l'église sonna midi et elle avisa une petite brasserie accueillante qui conviendrait sans doute à un rapide déjeuner. Elle survola la carte et commanda le plat du jour auprès d'une serveuse bien en chair. Vanderbrawn s'était montré plutôt réticent lorsqu'elle avait évoqué son intention de rendre visite à Harold. Mais il avait fini par céder et lui communiquer l'adresse. Prétextant une visite à sa famille, elle avait donc abandonné Damien et Maddy en ce dimanche pluvieux pour se rendre au chevet du jeune garçon. Son café rapidement avalé, elle régla l'addition et quitta le restaurant. Elle s'arrêta au passage dans une confiserie où elle acheta quelques friandises qui prirent place dans son sac, à côté des livres qu'elle avait amenés.

Elle retourna vers la clinique et s'adressa à l'accueil pour obtenir le numéro de la chambre. L'ascenseur lui permit de rejoindre le service d'oncologie situé au dernier étage. Elle salua poliment les infirmières de garde et échangea quelques mots avec elles. Celles-ci ne firent que lui confirmer ce qu'elle savait déjà. Les médecins ne se montraient guère optimistes quant à l'état du jeune garçon. Il devenait de plus en plus probable qu'il ne fêterait jamais son onzième anniversaire.

La chambre 4115 se situait au fond du couloir et elle frappa quelques coups avant d'entrer dans la pièce. Harold dormait profondément. Elle s'installa silencieusement sur une chaise à côté

du lit. Son cœur se serra en découvrant les bandages qui entouraient son visage pâle et émacié.

Les minutes s'écoulèrent lentement tandis qu'elle contemplait le décor. Même s'il s'agissait d'une chambre individuelle relativement confortable, cela restait malgré tout une chambre d'hôpital : la table de chevet dotée d'un placard et d'un petit tiroir, la table à manger sur laquelle traînaient une carafe d'eau et un verre, le pied à perfusion et l'éternel poste de télévision fixé au mur. Une armoire permettant de ranger ses effets personnels et une petite table disposée le long du mur complétaient le mobilier. Une porte donnait sur une minuscule salle d'eau dégageant une forte odeur de désinfectant. Aucun bouquet de fleurs ne venait égayer les lieux. Seules quelques brochures usagées étaient empilées sur la table de chevet. Mais qui aurait bien pu rendre visite à Harold ? pensa-t-elle avec une profonde tristesse. Elle se leva et observa le paysage qui s'étalait derrière la fenêtre. La chambre dominait une pelouse arborée qui longeait le fleuve, et on apercevait sur l'autre rive la ville animée. Quelques mouettes volaient paisiblement au-dessus de l'eau. Ce monde extérieur dont Harold avait rêvé durant des années était désormais en face de lui. Mais encore et toujours inaccessible. Harold finit par ouvrir les yeux et la dévisagea avec indifférence.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Kate ?

Son élocution lente et hachée n'avait plus rien à voir avec l'Harold qu'elle connaissait.

— Je suis venue voir comment tu allais.

— Pour leur faire ton rapport ?

— Non... Je m'inquiète pour toi, c'est tout. Tiens, je t'ai amené quelques bricoles, dit-elle en sortant la boîte de chocolats et les quelques livres.

— Merci.

— Comment te sens-tu ?

Le garçon laissa échapper un rire amer.

— Une prison remplace une prison... J'ai toujours rêvé de quitter le centre. Aujourd'hui, c'est fait. Mais ce n'est pas comme ça que j'imaginai l'avenir.

— Je sais... Je suis désolée.

— Désolée ? Je ne sais pas si je dois vraiment te croire. Je n'ai jamais eu confiance en toi. Tu as toujours été avec eux.

— Eux ?

— Oui, « eux ». Ceux qui ont décidé de nous enfermer de cette manière. Nous n'avons jamais été malades, n'est-ce pas Kate ? Enfin jusqu'à aujourd'hui pour ce qui me concerne... Ça fait longtemps que je l'ai compris. Damien pensait que j'étais parano, mais il finira par comprendre également. Qu'avons-nous fait pour mériter cette vie ? Pourquoi nous ?

— Je sais qu'il n'existe pas de réponse satisfaisante. Vous n'êtes pas responsables... Vous étiez simplement différents des autres enfants.

— En quoi étions-nous différents ?

Kate détourna tristement le regard.

— Parle. Je vais sans doute bientôt mourir. Tu ne crois pas que j'ai le droit de savoir, aujourd'hui ? Tu me dois bien ça...

Kate hésita un moment avant d'acquiescer et de se mettre à parler. Tandis qu'elle racontait tout ce qu'elle savait, les sentiments se mirent à défiler sur le visage d'Harold. La colère et la haine finirent par laisser place à un profond dégoût.

— Vous êtes des monstres... lança-t-il d'une voix sourde.

— Lorsque j'ai rejoint l'équipe, je croyais...

— Je me moque de ce que tu croyais. Tu ne veux pas mieux qu'eux. Tu as laissé faire sans rien dire. Il ne m'a pas fallu bien longtemps pour te cerner. Si Damien ne s'y était pas opposé, j'aurais fait tout ce que je pouvais pour que tu t'en ailles. Mais il croyait en toi.

— En fin de compte, c'est toujours Damien qui prenait les décisions, n'est-ce pas ?

— C'est toi la psy. C'est à toi de découvrir la vérité. Mais il y a une chose que je peux te dire sur Damien. Contrairement à moi, lui a toujours voulu croire en la bonté humaine. C'est sans doute pour cette raison que c'était le préféré de Maddy. Mais le jour où il ouvrira les yeux, je plains ceux qui se trouveront sur son chemin.

— J'ai vraiment fait de mon mieux pour vous aider à supporter tout ça, Harold...

— Si vraiment tu veux m'aider, maintenant, va-t'en. Et ne reviens pas.

Kate hocha tristement la tête. Elle se leva, ramassa son sac et son manteau puis se dirigea vers la porte.

— Kate !

— Oui ? demanda-t-elle en se retournant.

— Je n'ai qu'une chose à te demander. Si tu tiens un peu à Maddy et à Damien, ne leur dis pas la vérité pour moi. Je suis sûr que tu n'auras pas trop de mal à leur mentir... Laisse-leur de l'espoir.

Elle déglutit péniblement et acquiesça d'un signe de tête.

25

Les images retransmises par les vidéos de surveillance montraient une scène qui se répétait désormais chaque soir de manière immuable. Damien avait rejoint Maddy dans sa chambre le temps qu'elle s'endorme. Kate observa silencieusement les deux enfants installés sur le lit en train de bavarder doucement. Parfois, elle éprouvait quelques remords à les épier de cette manière. Mais c'était le seul moyen dorénavant pour jauger leur état émotionnel. Même si la situation s'était quelque peu améliorée au fil des mois, ils gardaient malgré tout une certaine réserve à son égard.

— Damien, tu crois qu'Harold nous a oubliés ? chuchota Maddy.

— Je suis sûr que non.

— Alors pourquoi il ne nous donne pas de nouvelles ?

— Sûrement parce qu'il ne peut pas.

— Le chevalier Harry, je suis sûre qu'il aurait trouvé une solution, glissa-t-elle en serrant dans ses bras l'un de ses ours en peluche.

— Harold en trouvera peut-être une également.

— Il est où, d'après toi ?

— À mon avis, il a trouvé une famille sympa. Il vit à l'extérieur, maintenant. C'est toujours ce qu'il a voulu, tu te rappelles ?

— Oui... Et nous, qu'est-ce qu'on va devenir ?

— Un jour nous aussi, nous pourrons aller vivre à l'extérieur. J'en suis certain.

— Tous les deux ?

— Oui, tous les deux.

— Ils ne veulent pas qu'on parle de lui et ils font comme s'il n'existait plus... Même Kate, elle n'aime pas en parler. Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— J'aimerais tellement avoir de ses nouvelles... termina-t-elle entre deux sanglots.

Kate débarrassa prestement les restes du repas et se tourna vers les enfants qui s'apprêtaient à regagner leur chambre.

— On va faire un tour dans le jardin, annonça-t-elle d'un ton autoritaire.

— Maintenant ? demanda Damien légèrement surpris.

— Il fait très doux ce soir et un petit bol d'air avant d'aller se coucher fera du bien à tout le monde.

Damien haussa les épaules et lui emboîta le pas, suivi de Maddy. Elle les entraîna vers les hauts arbres qui occupaient le fond du terrain et leur fit signe de s'asseoir.

— Pourquoi on ne va pas s'asseoir sur la terrasse ?

— Parce qu'ici, personne ne nous surveille.

— Alors qu'ailleurs, si ? rétorqua Damien en la regardant fixement.

Elle hocha lentement la tête.

— J'ai quelque chose pour vous. Mais cela doit rester strictement entre nous, ajouta-t-elle en sortant une enveloppe de sa poche qu'elle remit à Maddy.

— C'est quoi ? demanda-t-elle en l'ouvrant.

Un sourire radieux illumina son visage en découvrant une carte postale.

— C'est Harold, Damien ! C'est une lettre d'Harold ! Attends, je vais la lire :

Chère Maddy, Cher Damien,

Tout s'est passé tellement vite que je n'ai pas eu le temps de vous dire au revoir. Alors j'ai voulu vous écrire ce petit mot. Je ne suis pas sûr qu'il vous parviendra, mais je l'espère.

Je suis dehors maintenant et j'ai commencé une nouvelle vie. C'est comme je l'imaginai. La famille qui m'a accueilli est très gentille. Bientôt nous allons déménager pour aller vivre aux États-Unis. C'est comme si tous mes rêves se réalisaient. Je suis sûr qu'un jour ce sera votre tour.

Je ne sais pas si nous aurons l'occasion de nous revoir. Mais j'essayerai de vous écrire à nouveau. Je pense beaucoup à vous et je ne vous oublierai jamais.

Prends soin du chevalier Harry, Maddy.

À bientôt j'espère,

Harold

Elle tendit la carte à Damien qui l'examina soigneusement avant de lui rendre d'un air pensif.

— Tu as vu Damien ! Il ne nous a pas oubliés...

— Oui Maddy. Je te l'avais bien dit, ajouta-t-il en regardant Kate.

— Vous ne devez surtout pas en parler, reprit Kate. Tu peux la garder dans ta chambre Maddy, mais il faut que tu la caches soigneusement. Le professeur Vanderbrawn serait sûrement très mécontent s'il apprenait que je vous l'ai transmise.

— Je te le promets. Je vais la ranger dans ma boîte.

La petite fille respira profondément avant de continuer.

— Je n'ai pas envie de rentrer tout de suite. Est-ce qu'on peut se promener un peu ?

— Si tu veux, Maddy, répondit la jeune femme en se levant.

La lune éclairait suffisamment le jardin et de nombreuses étoiles scintillaient dans le ciel. Maddy partit en trotinant, tandis que Kate et Damien suivaient lentement.

— Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vue comme ça, glissa Damien. Merci Kate.

— Moi aussi, j'aime la voir comme ça.

— Pourquoi ? reprit doucement le garçon.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi n'avons-nous plus le droit de parler d'Harold ?

Kate hésita avant de répondre.

— Harold est arrivé à un tournant dans sa vie. J'ignore si vous croiserez à nouveau son chemin. Vanderbrawn pense que vous devez continuer à avancer, sans vous retourner. Il ne veut pas que ces souvenirs vous empêchent de regarder votre propre futur.

— C'est stupide. Nous interdire de parler d'Harold n'arrangera rien. Tu partages sa manière de voir les choses ?

Elle secoua doucement la tête.

— Je ne suis pas toujours d'accord avec lui. Mais c'est mon supérieur. Soit je lui obéis, soit je m'en vais. Je n'ai pas toujours le choix.

— Je suis désolé pour ce que je t'ai dit ces derniers temps. J'étais... en colère. Tu es la seule à t'être réellement occupée de nous.

Il hésita un peu avant de poursuivre.

— Ils nous surveillent, où que nous soyons ?

— Oui. Il y a de nombreuses caméras, dans l'appartement mais également à l'extérieur.

— Toi aussi tu nous observes ?

— Cela fait partie de mon travail. Mais je veux avant tout m'assurer que vous allez bien.

— Parfois, je m'interroge. J'ai plus l'impression d'être un prisonnier qu'un malade. Avons-nous fait quelque chose de mal, Kate ? Est-ce pour cela que nous sommes punis ?

— Non, répondit-elle en secouant la tête. Vous n'avez rien fait de mal...

— Alors pourquoi ils nous traitent de cette manière ? Pourquoi j'ai l'impression qu'ils ne nous aiment pas ?

— Ce sont des scientifiques, obnubilés par leurs travaux. Ils en oublient de voir qui vous êtes réellement.

— Sauf toi.

— Parce que vous m'avez changée. Cela fait plus de deux ans maintenant que je partage votre vie. En deux ans, j'ai appris à vous connaître, à vous apprécier...

— Nous ne t'avons pas changée. Tu as toujours été comme ça, dès le premier jour où tu es arrivée. Tu n'es pas comme eux.

L'homme au visage sévère la croisa dans le couloir sans même lui prêter attention. Kate se retourna sur son passage, légèrement interloquée, avant de rejoindre Noémie.

— C'était qui ?

— Qui ça ?

— L'homme qui vient de sortir du bureau de Vanderbrawn.

— Ah lui... répondit Noémie avec une grimace. Il s'appelle Anthony Roland. J'ignore qui il est réellement, mais si tu veux un conseil, évite-le. Aimable comme une porte de prison, et s'il se déplace jusqu'ici c'est que quelque chose cloche. Je préviens le professeur que tu es là.

— Merci, répondit Kate en se dirigeant vers le bureau de Vanderbrawn.

Pour une fois, elle allait faire en sorte que le bilan hebdomadaire soit vite expédié. Elle n'avait qu'une envie, c'était de regagner l'appartement.

26

— Damien, regarde ce que j'ai trouvé !

Damien s'approcha de Maddy et observa ce qu'elle tenait dans le creux de ses mains.

— C'est une petite souris... C'est bien la première fois que j'en vois une ici. Mais elle n'a pas l'air bien vaillante.

— Regarde, on dirait qu'elle a mal à la patte.

— Effectivement.

— On pourrait la garder et essayer de la soigner !

— Les animaux ne sont pas les bienvenus ici, rappelle-toi.

— On n'a qu'à la cacher...

— Cela me semble difficile dans la maison.

— Alors ici ! Si on lui construisait un petit abri ? Damien, j'ai toujours voulu avoir un petit animal, à moi... S'il te plaît...

— Je ne suis pas sûr qu'on arrivera à la guérir.

— On peut essayer... insista-t-elle avec une moue suppliante.

— D'accord, finit par céder le garçon. Mais n'oublie pas, personne ne doit savoir. Pas même Kate.

— Promis ! dit la fillette qui se mit à réfléchir intensément. Si on utilisait les Lego pour lui construire une maison ?

— Tu veux démolir la maison de ta poupée ?

— Ma poupée, elle est au chaud dans ma chambre. Minnie, elle n'a pas d'endroit où dormir.

— Minnie ? releva le garçon d'un ton amusé.

— Oui, ça lui va bien, tu ne trouves pas ?

— Va pour Minnie. Et va pour les Lego. Il faut aller les chercher discrètement. Kate doit être en train de travailler dans son bureau. Reste là, j'y vais.

Il revint cinq minutes plus tard, un sac en plastique à la main qu'il vida dans l'herbe.

— Il faut laisser des ouvertures, assez grandes pour que l'air circule mais pas trop quand même, sinon elle risquerait de s'échapper.

Ils se mirent tous deux au travail et lorsque l'heure de rentrer arriva, le petit animal reposait sagement sur un lit d'herbes séchées dans son abri de fortune.

Maddy échangea un regard avec Damien et celui-ci répondit par un petit signe de connivence. Pendant qu'il détournait l'attention de Kate, la fillette remplit discrètement de lait une boîte en plastique hermétique puis la glissa dans sa poche. Un quignon de pain ne tarda pas à la rejoindre. Elle attrapa la brique de lait et la bouteille de jus d'orange qu'elle alla ranger dans le réfrigérateur.

— La table est débarrassée. Je vais jouer dehors ! lança-t-elle en quittant les lieux.

Elle courut vers le fond du jardin et s'arrêta devant le bosquet qui camouflait la maison de Minnie. Tous les Lego y étaient passés, et le petit abri du premier jour s'était transformé en un véritable palace. La souris se mit à courir avec excitation en l'entendant arriver.

— Doucement... lança Maddy en riant, tout en remplissant soigneusement les assiettes de sa dînette reconverties en gamelles.

Elle attrapa le bout de pain et se mit à lui lancer quelques petites boulettes. Une fois repu, le petit animal commença à tourner en rond et Maddy l'attrapa avec un sourire attendri.

— D'accord ! C'est l'heure de sortir ! dit-elle avant de la déposer dans le petit enclos en bois que Damien avait fabriqué. Je vais nettoyer ta maison pendant ce temps, ajouta-t-elle en attrapant les chaussettes qui recouvraient désormais le sol de sa cage.

Elle les secoua à l'extérieur puis les remit soigneusement en place. Elle leva la tête vers Damien qui venait la rejoindre.

— Elle me reconnaît maintenant, tu ne crois pas ?

— J'en ai bien l'impression. Elle a l'air en pleine forme...

— Tu crois qu'elle va se sauver si je la sors de l'enclos ?

— Il y a de fortes chances. Mais rappelle-toi ce qu'on avait convenu. Tu m'avais promis de lui rendre sa liberté une fois guérie.

— Je n'ai pas envie...

— À sa place, tu aurais envie de passer toute ta vie enfermée ?

— Non, bien sûr...

— Je crois que l’heure est venue, Maddy. Plus tu attendras, plus cela sera difficile. Crois-moi, elle sera bien plus heureuse. Elle a peut-être une famille, quelque part, qui l’attend...

Maddy laissa échapper un profond soupir. Elle attrapa le petit animal qu’elle caressa affectueusement pendant un long moment, avant de le déposer délicatement dans l’herbe.

— Au revoir Minnie, dit-elle d’un ton chargé de regret.

La petite souris se mit à gambader autour d’eux avant de disparaître dans les herbes.

— Elle va me manquer, laissa échapper tristement la petite fille.

— Je sais... Mais ce n’était pas très gentil de la garder enfermée. Elle a le droit d’être libre et de vivre sa vie de souris, elle aussi. Tu veux rentrer à la maison, maintenant ?

— Pas tout de suite, dit la petite fille en s’allongeant par terre.

Elle observa pensivement les hauts murs de pierre qui délimitaient leur jardin, avant de demander lentement.

— Tu crois que nous aussi, on nous laissera partir un jour ?

— Oui, j’en suis sûr. Regarde Harold.

— Il a l’air heureux maintenant qu’il est dans le monde extérieur. J’ai hâte de recevoir sa prochaine carte.

— Nous le serons aussi.

— Parfois, j’ai envie de partir, comme lui. Mais d’autres fois, j’ai un peu peur de ce qui pourrait arriver.

— Cesse de t’inquiéter. Tout se passera bien, tu verras.

— Quand je serai dehors, j’espère que j’aurai un animal de compagnie. Un chat. Ou plutôt non, un chien... Ou peut-être les deux en fin de compte. Tu n’aurais pas envie d’en avoir, toi ?

Ils restèrent un moment allongés silencieusement l’un à côté de l’autre. Le monde extérieur, pensa Damien avec une certaine amertume. Parfois il avait l’impression qu’ils étaient destinés à passer leur vie entre ces quatre murs. Le départ d’Harold, les cartes qu’ils recevaient régulièrement, tout cela le laissait profondément sceptique. Mais il n’était pas question qu’il fasse part à Maddy de ses doutes sur la question. Il jeta un œil sur sa montre et se rendit compte que l’heure du déjeuner approchait. S’ils ne rentraient pas rapidement, Kate risquait de venir les chercher. Et même si dorénavant Minnie avait recouvré la liberté, il n’avait pas envie qu’elle découvre leur

petite installation. Ils avaient sciemment enfreint les règles de la maison et elle ne se montrerait peut-être pas ravie.

— Il est temps de rentrer maintenant.

— Oui, dit la petite fille en se redressant lentement.

Elle s'assit quelques instants dans l'herbe et écarquilla les yeux.

— Damien ! Regarde Damien !

— Quoi ?

— Minnie ! Elle est revenue ! Regarde, elle veut rentrer dans la maison !

Damien haussa un sourcil surpris en voyant la petite souris tourner autour de la maison en Lego.

— Il faut lui faire une porte, annonça Maddy tout excitée. Comme ça, elle pourra entrer et sortir quand elle en aura envie.

Le garçon acquiesça avec un sourire amusé et quelques minutes plus tard la maison était dotée d'une grande ouverture. La petite souris s'approcha de la gamelle avant d'aller se rouler en boule dans son tas de chaussettes.

— Je crois qu'en fait, elle n'avait pas envie de partir, constata Maddy d'un ton soulagé. Peut-être qu'elle est comme nous et qu'elle n'a plus de famille... Peut-être que ses parents sont morts...

— Peut-être, répondit Damien d'un ton songeur.

Il n'avait jamais connu ses parents, décédés lorsqu'il avait quelques mois. Il n'avait pas le moindre souvenir les concernant. C'était le cas pour Maddy également, ou pour Harold dont les siens avaient trouvé la mort dans un accident. Une réalité dont Harold avait toujours douté, surtout ces derniers temps. *Quelle est la probabilité pour que nous souffrions tous trois de la même maladie, que nos parents soient tous morts alors que nous étions bébés et que nous n'ayons aucune famille encore en vie ? Ils nous mentent, Damien, je suis sûr qu'ils nous mentent. Sur ça et sur tout le reste.* Peut-être Harold avait-il enfin obtenu la réponse à toutes ses questions, maintenant qu'il avait quitté cet endroit.

27

Un dernier regard autour d'elle pour vérifier qu'elle n'avait rien oublié, puis Kate s'empara de son sac de voyage avant de descendre dans l'espace de vie des enfants.

— C'est l'heure...

— Tu es vraiment obligée de partir ? glissa Maddy en observant le sac.

— Maddy, lança Damien d'un ton désapprobateur.

— D'accord. Je ne dirai plus rien...

— Tout va bien se passer, dit Kate. Daniel va s'occuper de vous en mon absence. Vous serez en vacances aussi : pas de travail et pas de devoirs ! Profitez-en bien et ne faites pas de bêtises.

— Oui... répondit la fillette d'un air peu convaincu.

— J'ai vu que tu avais démonté la maison de ta poupée. Tu n'aimes plus les Lego ?

— Non... répondit-elle innocemment avec un regard vers Damien. Je les ai rangés.

— Je trouverai autre chose à vous ramener alors. Soyez sages et à bientôt, termina-t-elle en quittant les lieux.

Les jours s'écoulaient lentement depuis le départ de Kate. Les enfants profitaient au maximum des longues journées ensoleillées, ne rentrant dans l'appartement que pour prendre leurs repas. Allongé dans l'herbe, Damien laissait vagabonder son esprit tandis que Maddy s'amusait avec sa petite souris.

— Regarde comme elle est douée ! s'exclama Maddy en observant l'animal qui escaladait habilement les boîtes en carton reliées entre elles par des petites échelles de fortune.

— Surtout quand il s'agit de manger un bout de fromage, répondit Damien en riant.

— N’empêche. Elle est douée moi je dis. Et elle a bien mérité son bout de fromage.

Elle attrapa la petite souris qu’elle tendit à Damien le temps de remettre en place les différents objets constituant le circuit. Elle termina sa construction en déposant une boulette de fromage tout en haut de l’édifice.

— J’ai changé son parcours. Il est comment ?

— Parfait.

— Alors tu peux la lâcher.

Elle se rassit dans l’herbe et regarda la petite souris à l’œuvre.

— J’ai hâte que Kate revienne, glissa-t-elle doucement. Je n’aime pas Daniel.

— Encore une dizaine de jours. Ça va passer vite. Elle a le droit de prendre des vacances de temps en temps.

— Et nous ?

— Nous aussi on est en vacances ! Reconnais que ce n’est pas désagréable de pouvoir s’occuper comme on en a envie.

La fillette afficha une moue dubitative.

— Presque comme on en a envie, corrigea Damien en lui tendant le petit pont suspendu confectionné avec quelques brindilles et des lacets de chaussures qu’il venait de terminer.

— Qu’est-ce que c’est que ça ? explosa une voix tonitruante qui les fit tous deux sursauter.

La haute silhouette de Daniel se matérialisa derrière eux et son visage afficha un profond dégoût tandis qu’il découvrait la petite souris en train de déguster ses boulettes de fromage. Avant que quiconque ne puisse intervenir, il leva le pied et le reposa brutalement sur Minnie. Maddy poussa un cri horrifié et se précipita sur la jambe de l’homme pour la repousser. Elle éclata en sanglots en découvrant le corps sans vie du petit animal.

— Vous avez tué Minnie ! lança-t-elle en la ramassant délicatement.

— Lâche cette cochonnerie tout de suite ! reprit l’homme avec colère.

— Ce n’est pas une cochonnerie, c’est Minnie, répondit la petite fille en s’enfuyant en courant, les mains serrées autour de son précieux fardeau.

— Lâche ça immédiatement, hurla Daniel. C'est un nuisible qui n'a rien à faire ici ! Les souris sauvages sont porteuses d'une multitude de maladies et de parasites, et vous ne devez surtout pas vous en approcher, surtout dans votre situation !

— Minnie n'est pas nuisible, intervint Damien en s'interposant. C'est vous qui l'êtes.

— Je ne veux plus entendre vos insolences ! Je suppose que Mlle Armesch était au courant de vos faits et gestes et qu'elle vous a couverts encore une fois ? Mais cela ne va pas se passer comme ça ! Je vais faire un rapport au professeur Vanderbrawn et...

Damien sentit une immense colère bouillonner en lui pendant que Daniel continuait à vociférer. La voix de l'homme se transforma progressivement en un murmure tandis que le garçon se mettait à l'observer fixement. L'homme finit par s'interrompre, un sentiment de malaise flottant dans son esprit.

— Qu'est-ce que tu veux ? Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— Vous êtes un incapable, Daniel, commença Damien sans le quitter des yeux. Vous avez toujours rêvé d'être admiré et reconnu pour vos compétences. Mais c'est un mot qui n'existe même pas en ce qui vous concerne : vous n'avez aucune compétence. Vous êtes obtus, stupide. Vous êtes un sous-fifre dont tout le monde se moque éperdument. Vous n'entendez pas les rires qui fusent dès que vous avez le dos tourné ? Dans le meilleur des cas, les gens n'éprouvent que de la pitié à votre égard... Mais je ne vous apprend rien. Même si vous essayez de vous voiler la face depuis tant d'années, vous le savez au fond de vous. Je me demande d'ailleurs pourquoi Vanderbrawn vous a embauché ici...

La voix s'interrompit quelques instants.

— Parce qu'on lui a forcé la main... reprit-elle lentement. Cela faisait partie du marché...

Daniel se mordilla nerveusement les lèvres. Personne ne savait. Personne ne pouvait savoir...

— Mais cela n'a guère d'importance, continua la voix douceuse. Le seul moyen de montrer votre force et votre autorité est d'écraser sauvagement un petit animal sans défense. Quelle victoire ! Et vous voulez profiter de l'occasion pour vous venger de Kate ? Vous êtes frustré et envieux parce qu'elle a réussi là où vous avez si lamentablement échoué. Vous n'êtes même pas capable de vous faire

respecter par des enfants comme nous. Harold vous a toujours tenu tête, Maddy vous déteste, quant à moi... ajouta-t-il en affichant un profond mépris.

Daniel ferma les yeux pour fuir ce regard insistant et posa la main sur ses oreilles pour ne plus rien entendre. Mais les mots continuaient de tomber, comme des couperets. Il avait l'impression que chacun d'entre eux venait marquer son esprit au fer rouge, l'anéantissant un peu plus à chaque seconde. Parce qu'ils ne faisaient que matérialiser ce qu'il avait toujours su sans oser se l'avouer. Ce sentiment d'infériorité, ces complexes qu'il traînait depuis sa plus tendre enfance, tout était là. Il avait toujours su que la moindre de ses actions était vouée à l'échec. Sans les moyens financiers et l'influence de son oncle, il ne serait pas là aujourd'hui. Des flashes refirent lentement surface, jusqu'à envahir totalement son esprit. Tous ces moments où il avait été submergé par la honte, tous ces moments où il n'avait pas été à la hauteur, tous ces moments où il avait été couvert de ridicule. Ces souvenirs qu'il traînait avec lui, et que même l'argent ne pouvait effacer. C'était un cauchemar dont il allait se réveiller. Ces paroles ne pouvaient sortir de la bouche de ce petit merdeux.

— Vous n'allez rien faire. Vous ne ferez pas ce rapport. Vous allez rentrer chez vous, car nous n'avons pas besoin de vous. Et dès demain, vous allez quitter cet endroit où vous n'êtes pas à votre place. En espérant que vous trouviez un endroit où vous le serez...

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il était seul dans le jardin. Il se sentait au bord de la nausée. Il quitta l'espace de vie des enfants avant de regagner le silence rassurant de son appartement. Il détestait ces gosses, c'étaient des monstres, des choses qui n'auraient jamais dû voir le jour. Il détestait ce travail. Il détestait cette vie.

28

Kate posa sur son lit son sac de voyage sans même le défaire. Elle descendit immédiatement dans l'espace de vie des enfants et les trouva installés dans le coin salon en train de visionner un dessin animé. Damien eut un petit signe en la voyant arriver, tandis que Maddy, allongée sur le canapé, la tête reposant sur les genoux du garçon, ne quittait pas des yeux l'écran.

— Je suis rentrée dès que j'ai appris la nouvelle, commença Kate. Comment allez-vous ?

— Ça va, répondit le garçon.

— Je n'en suis pas si sûre, dit Kate en regardant le visage pâle et défait de la petite fille. On peut en parler, Maddy, ajouta-t-elle en s'accroupissant gentiment à côté de l'enfant. Il ne faut pas garder ça pour toi. La mort fait partie de la vie. La séparation est toujours un moment douloureux, mais il faut apprendre à l'accepter. Daniel est parti désormais...

— Je me moque de Daniel ! Il n'a eu que ce qu'il méritait ! Il a tué Minnie...

Kate écarquilla les yeux et l'observa un long moment sans comprendre.

— Damien, lança-t-elle lentement au jeune garçon, il va falloir que tu m'expliques.

— Si tu veux, répondit-il en haussant les épaules. Maddy, tu continues à regarder le film pendant que je vais faire un tour avec Kate ?

— Tu reviens vite ?

— Oui, promis, dit-il en se levant.

— Où va-t-on ? demanda la jeune femme.

— Tu vas voir, répondit-il en l'entraînant au fond du jardin.

Il s'arrêta devant un minuscule coin de terre retournée, entouré de cailloux et décoré de quelques fleurs.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? interrogea Kate en s'agenouillant.

— La tombe de Minnie.

— Qui est Minnie ?

— C'était la petite souris de Maddy.

— Depuis quand Maddy avait-elle une souris ? demanda-t-elle d'un ton surpris.

— On l'avait trouvée il y a plusieurs mois. Elle était blessée. On l'a soignée et depuis on continuait à s'en occuper. On venait la voir tous les jours, quand tu travaillais dans ton bureau.

— Et Daniel est tombé dessus.

— Daniel l'a écrasée sans lui laisser la moindre chance.

— Vous aviez enfreint les règles...

— Ce n'était pas une raison. Minnie n'avait rien fait de mal.

Kate laissa échapper un profond soupir. Une évidence commença à prendre forme dans son esprit. Cela ne pouvait pas être une coïncidence.

— Damien...

Le garçon l'observa sans rien dire.

— Que s'est-il passé avec Daniel ? Dis-moi que tu n'as rien à voir avec ça.

— Il s'est suicidé. Et nous étions tous les deux dans notre appartement lorsque cela est arrivé. Tout le monde pourra le confirmer.

— Ce n'est pas ce que je te demande et je crois que tu le sais pertinemment, glissa-t-elle lentement. Que s'est-il passé avant qu'il ne regagne son appartement ?

— Je n'ai fait que lui dire la vérité.

— C'est-à-dire ?

— Que c'était un incapable et qu'il n'avait pas sa place ici. Qu'il devait s'en aller.

— Tu lui as parlé... comme tu parles à Maddy le soir pour qu'elle s'endorme ?

— Je ne lui ai pas dit la même chose.

— Ça, je m'en doute...

Kate se laissa glisser par terre et se prit la tête entre les mains. Elle sentait la situation lui échapper totalement.

— Assieds-toi, Damien...

Le garçon lui obéit sans broncher.

— Est-ce que tu as conscience de ce que tu fais quand tu parles aux gens de cette manière ?

— Je fais en sorte qu'ils m'écoutent.

— Daniel t'a écouté. Et le lendemain, il s'est donné la mort. Est-ce réellement ce que tu voulais ?

— Je voulais juste qu'il s'en aille d'ici. Il avait fait trop de mal à Maddy. Mais je n'ai jamais voulu sa mort.

— Pourtant, c'est ce qui s'est produit.

— C'est lui qui a choisi. Je lui ai juste montré qui il était réellement.

— Toute vérité n'est pas bonne à dire. Quant aux paroles, elles peuvent parfois se révéler très dangereuses. Surtout quand on possède comme toi certaines... « facilités ».

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— J'ai vu comment tu procèdes avec Maddy.

— Tu nous surveilles ?

— Tu le sais bien...

— Maddy, je l'emmène là où elle a envie d'être.

— C'est de l'hypnose, Damien. Tu emmènes les gens dans un état de conscience où les choses sont perçues différemment.

— Si tu le dis.

— L'hypnose peut être très bénéfique. On peut l'utiliser pour soulager et soigner des personnes, en complément de la médecine traditionnelle. C'est ce que tu fais en quelque sorte avec Maddy. Mais elle peut se révéler également très dangereuse. Les praticiens ont pour objectif d'entraîner leurs patients vers le haut, de les aider à franchir les obstacles qui les empêchent de mener à bien leur vie personnelle. Mais imagine les dégâts que cela peut provoquer si ce même praticien leur fait croire au contraire que ces obstacles sont infranchissables, s'il les oriente dans une voie sans issue. Il peut simplement briser des personnes. Tu n'as pas menti à Daniel, c'est sans doute vrai. Tu as simplement manœuvré des leviers de telle sorte qu'il ne l'a pas supporté.

— Je l'ai fait pour nous défendre.

— Je sais. Tu n'avais pas envie que cela se termine de cette manière. Mais c'est une « faculté » trop dangereuse pour être prise à la légère.

— Je suis un monstre, c'est ça ? Est-ce que tu as peur de moi ?

— Non, répondit-elle doucement. Je suis persuadée que tu es et que tu deviendras quelqu'un de bien. Que c'était un accident...

— Jamais je ne ferai quoi que ce soit qui pourrait te blesser. J'ai du mal à éprouver des remords pour Daniel, c'est vrai. Il était réellement méchant avec nous, et ce depuis des années. Mais toi, c'est différent.

Il remit en place les fleurs éparpillées par le vent sur la tombe de la petite souris et se releva tristement.

— Tu vas mentionner tout ça dans ton rapport à Vanderbrawn ?

Kate secoua lentement la tête.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que cela pourrait avoir des conséquences désastreuses pour toi s'il apprenait ce dont tu es capable. Il faut absolument que cela reste entre nous. Promets-moi seulement de réfléchir à ce que je viens de te dire.

— Merci Kate.

— Et n'oublie jamais qu'il y a très peu d'endroits où vous n'êtes pas surveillés. Vanderbrawn a déjà relevé ton petit manège le soir avec Maddy, mais j'ai essayé de minimiser les choses. Sois prudent.

29

— Qu'est-ce que vous attendez pour récupérer cet enfant ? C'est bien pour cela que l'on vous paye, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous, monsieur Vanderbrawn, et ce n'est pas vous qui payez mon salaire, rétorqua calmement Anthony Roland. Je suis fatigué de devoir réparer vos erreurs, alors maintenant vous allez me laisser faire les choses convenablement et à ma manière. Nicolas Kirsten et les Lehmann sont de véritables bombes à retardement. Je vous tiendrai au courant, termina-t-il en se levant.

Vanderbrawn le regarda quitter la pièce sans pouvoir dissimuler son mécontentement. Il avait horreur qu'on lui tienne tête et il détestait la suffisance d'Anthony Roland. Depuis le mois de novembre et l'affaire Kirsten, Goldman avait confié à cet homme tous les aspects sécuritaires de son projet. Vanderbrawn ne pouvait plus prendre la moindre décision sans l'aval de ce dernier. Il n'avait guère apprécié cette ingérence, mais il n'avait pas eu le choix.

Après les échecs successifs qu'ils avaient connus ces dernières années, ils avaient dû suspendre provisoirement les tentatives de clonage humain pour reprendre les expérimentations animales. Ces nouveaux tests avaient mis en évidence une constante : la corrélation entre l'âge du donneur de cellules et le taux de réussite. Plus celui-ci était jeune, plus le taux était élevé. De là était venue l'idée de cloner un enfant. Mais il n'était pas question de choisir cet enfant au hasard. Lorsque Vanderbrawn avait entendu parler du cas Kirsten, il avait immédiatement perçu tous les avantages qu'il pourrait en tirer. Un enfant orphelin, promené de foyer en hôpital, puis placé provisoirement dans une famille d'accueil. Un enfant déstabilisé par la mort violente de ses parents, dont la disparition ne surprendrait personne. Un enfant que tout le monde finirait par oublier. Mais ce

n'était pas le seul critère. Le syndrome savant, un phénomène toujours inexpliqué, qui passionnait le monde de la psychologie. Cet enfant était une curiosité de la nature et l'idée de pouvoir l'étudier, puis le dupliquer, était devenue une véritable obsession.

Angelo Benero lui avait confié le nom de plusieurs personnes susceptibles de mener à bien cet enlèvement. Mais les choses ne s'étaient pas vraiment passées comme prévu. Malgré l'heure tardive, le gamin ne dormait pas. Il s'était débattu et ses cris avaient réveillé la femme du journaliste chez qui il résidait. Ses hommes n'avaient eu d'autre choix que de la ramener également. L'hypothèse de la fugue ne tenait plus désormais. Goldman était entré dans une fureur noire en découvrant la situation, et il avait confié le soin à Anthony Roland de régler la situation. Ce dernier avait élaboré un plan minutieux qui aurait sans doute pu fonctionner sans la pugnacité du journaliste. Depuis le mois de décembre, Nicolas Kirsten avait réintégré le domicile du couple. Les mois passaient et il avait de plus en plus de mal à supporter l'inaction d'Anthony Roland.

C'est maintenant qu'il avait besoin de ce gamin, pas dans six mois, pensa Vanderbrawn. Le clonage de cet enfant annonçait la reprise de leurs travaux. Il était intimement convaincu que ce nouveau départ amènerait des réponses à de nombreuses questions actuellement en suspens. Aujourd'hui, il était sûr de détenir la clé du problème.

Les rapports avec Goldman étaient de plus en plus conflictuels. Il devenait impératif qu'ils lui fournissent des résultats concrets, faute de quoi celui-ci risquait fort de geler les financements. Il appuya sur l'interphone et demanda à son assistante de lui faire monter un déjeuner. Il voulait se replonger dans les dossiers transmis par Rafaël. Tout devait être prêt pour le jour où cet enfant rejoindrait leur laboratoire.

Le bureau était désert, l'ordinateur éteint et Kate fronça les sourcils. Elle alla toquer discrètement à la porte voisine.

— Noémie, Vanderbrawn n'est pas là ?

— Non, il est parti.

— Parti ? Mais c'est lui qui m'a dit de passer à 18 heures !

— Oui, mais il a eu un souci. Il a été obligé de rentrer chez lui. Tout à fait entre nous, je n'aimerais pas être son fils, ce soir. Je crois

que ça va chauffer... Le directeur de son école a téléphoné. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit, mais lorsque le professeur Vanderbrawn est parti, il était dans une colère noire...

— Son fils ? Je n'imaginai même pas Vanderbrawn avec une femme et des enfants !

— Si, il est marié et il a un garçon qui doit avoir une dizaine d'années je crois.

— Tu les as déjà rencontrés ?

— Non, jamais. Tu le connais : on ne mélange pas le travail et la vie privée. Il m'est arrivé d'avoir sa femme au téléphone, mais c'est plutôt rare.

Kate haussa les épaules.

— Ça attendra bien son retour. Tu vas te baigner ce soir ?

— Oui, sûrement.

— Alors je retourne voir les enfants. À tout à l'heure.

Kate se sentait plutôt soulagée en regardant son appartement. Plus le temps passait, plus les bilans hebdomadaires devenaient stressants. Elle n'était plus très sûre de savoir dans quel camp elle se situait et elle redoutait que Vanderbrawn ne s'en rende compte.

30

Le grenier était le royaume de sa mère. L'endroit où l'imaginaire avait remplacé la réalité. Lorsqu'il se levait le matin, Maximilien n'avait qu'une seule idée en tête. Voir la journée de classe se terminer pour rejoindre sa maman et la voir travailler. Elle vivait pour sa passion. Au centre du grenier, un large espace surélevé avait été aménagé pour mettre en place ses constructions. Tout autour de la pièce, des étagères accueillait de multiples boîtes en plastique où elle stockait ses matériaux. On y trouvait également toutes sortes d'outils, dont Maximilien ne connaissait pas toujours l'utilité. Plusieurs tables venaient ensuite, où elle avait installé ses ateliers. Sur l'une d'entre elles, les petites briques en argile qu'elle avait fabriquées la veille étaient en train de sécher. Une autre était recouverte d'une multitude de pots de peintures aux couleurs éclatantes et de pinceaux de différentes tailles, destinés à peindre les petits personnages en plomb. Au fur et à mesure des années, le village miniature qu'elle avait commencé à édifier s'étoffait. Une douzaine de maisons médiévales s'étaient désormais sur l'épaisse planche qui constituait le décor. Des rues pavées les séparaient, des buissons et des arbustes venaient ajouter une touche verdoyante.

Elle termina de fixer soigneusement les lauzes microscopiques sur l'édifice et se redressa fièrement. C'était la pièce maîtresse de sa collection. Elle ne comptait pas les heures qu'il lui avait fallu pour la réaliser. Mais désormais, le village possédait une église. Ce n'était pas une cathédrale, certes, mais une jolie petite église de campagne. Les murs en pierres de schistes s'ouvraient par endroits pour laisser place à des vitraux flamboyants.

— C'est magnifique maman !

— Merci, mon petit Max... répondit-elle avec un visage rayonnant.

Elle la souleva précautionneusement et la porta jusqu'à l'emplacement qu'elle avait préparé.

— Ici, elle sera très bien, continua-t-elle doucement. Tous les villageois pourront la voir. Maintenant, il va falloir aménager un espace vert autour, dit-elle en allant chercher la colle et quelques boîtes de flochage de différentes couleurs.

— On va faire des gens pour mettre dedans ?

— Il nous faut un prêtre, bien sûr.

— On va fabriquer un moule ?

— Non, pas pour celui-ci. Il doit être différent des autres. Viens voir, ajouta-t-elle en l'entraînant vers une des tables.

Maximilien sentit une légère déception l'envahir. Depuis qu'elle lui avait appris comment confectionner les personnages en plomb, il se réjouissait à chaque fois qu'il devait en créer de nouveaux. Après, sa tâche consistait à les peindre soigneusement, et puis venait le moment qu'il préférait. Il fallait leur trouver un nom et leur créer une histoire. Ils passaient des heures tous les deux à imaginer la vie de ces petits personnages qui venaient habiter dans ce magnifique village. Sa mère avait toujours été passionnée par le Moyen-Âge et elle savait raconter des histoires passionnantes.

La porte qui s'ouvrit brutalement les fit sursauter tous les deux, et le visage de Maximilien blêmit en voyant la haute stature de son père apparaître.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? hurla-t-il à l'intention de sa femme.

— Tu es rentré ? s'exclama-t-elle sans pouvoir masquer sa surprise.

— Je t'ai posé une question !

— Je pensais que les choses allaient s'arranger, essaya-t-elle de s'expliquer maladroitement. C'est une mauvaise passe, Maximilien va se reprendre, j'en suis sûre...

— Renvoyé ! Maximilien est renvoyé ! Et tu pensais que les choses allaient s'améliorer ? C'était à toi de veiller sur son éducation en mon absence, et au lieu de ça, tu fais quoi ? Tu passes tes journées à faire ces bêtises ! dit-il en balayant rageusement toutes les constructions. Mais dorénavant, c'est fini ! Les choses vont changer... termina-t-il en quittant furieusement la pièce.

Maximilien se tourna vers sa mère, qui, des larmes plein les yeux, observait ce qui restait de son village dévasté.

Henry Vanderbrawn regagna son bureau et s'installa devant ses ordinateurs sans même prendre la peine de les allumer. La rage qui l'animait finit par laisser place à une colère froide. Ces derniers mois avaient été éprouvants. Tout ce qu'il avait mis des années à réaliser commençait à s'effondrer comme un château de cartes. Il ne maîtrisait plus rien. Il attrapa le téléphone et composa le numéro d'Antonin.

31

— Antonin, asseyez-vous je vous en prie. C'est toujours un plaisir de déjeuner en votre compagnie.

— Le plaisir est partagé, Victor, répondit Antonin en s'installant dans le confortable fauteuil en cuir.

Cela faisait un certain temps qu'il n'était pas revenu dans ce club plutôt select. Il faisait partie des lieux de prédilection de Victor Goldman. Sans doute car il s'agissait d'un endroit où l'on pouvait parler affaires sans craindre les oreilles indiscrètes. Le maître d'hôtel s'approcha de leur table.

— Un apéritif, Monsieur ?

— Un whisky, sans glace.

L'homme repartit silencieusement et Goldman dévisagea Antonin quelques instants avec un sourire indéfinissable.

— Pour être tout à fait honnête, je pensais que vous m'appelleriez bien plus tôt...

Antonin haussa un sourcil interrogateur.

— Voyons Antonin, abandonnons un moment les faux-semblants. Croyez-vous réellement que j'ai été dupe de votre manège durant toutes ces années ? Lorsque notre cher Henry se retrouve dans une situation délicate, à qui fait-il appel, je vous le demande ? Au célèbre psychothérapeute Antonin Berthier, bien entendu. Le seul à maîtriser si parfaitement l'art de la manipulation. Et lorsque notre célèbre psychothérapeute a œuvré, toutes les tensions ont disparu, nous sommes convaincus que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Je n'ai jamais fait qu'effacer vos doutes...

— Certes. Et c'est pour cette raison que je vous apprécie, Antonin. Je suis un fervent admirateur de vos talents. Tout en finesse,

pour un peu, on imaginerait presque que nous sommes maîtres de la situation.

Il s'interrompt le temps que le maître d'hôtel dépose sur leur table les apéritifs accompagnés de petites mises en bouche.

— Henry Vanderbrawn n'a jamais eu pleinement conscience de l'intérêt réel que je portais à ces travaux. Mes seules réticences concernaient le fait de lui confier la direction de ce projet.

— Henry est brillant.

— Effectivement. Toutefois, c'est aussi un personnage dont on doit se méfier. Ses frasques peuvent se révéler parfois d'une stupidité navrante. La situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui semble le confirmer. Enlever un enfant et la femme d'un journaliste n'était pas une brillante idée, vous devez bien en convenir.

— Vous étiez d'accord sur le fait que cet enfant était le sujet idéal.

— Le problème ne se situe pas à ce niveau. L'opération a été menée par des incompetents, sans avoir reçu mon accord au préalable. C'est le genre d'initiatives que je ne peux tolérer. À l'heure actuelle, Anthony Roland rencontre les plus grandes difficultés pour remettre un peu d'ordre dans ce chaos. Je vais être franc avec vous. J'ignore aujourd'hui si nous pourrions poursuivre ce projet. Le risque que nous courons si ce journaliste ébruite cette affaire est considérable. Mikael Lehmann n'est pas le premier venu. Il dispose d'une certaine notoriété et saura se faire entendre. Le genre de publicité que je ne peux en aucun cas me permettre.

— Je pourrais peut-être essayer de le rencontrer.

— Pour « discuter » avec lui ? Cela aurait sans doute été possible à une époque. Mais nous avons dépassé ce stade. Aujourd'hui, nous ne savons pas combien de personnes sont au courant. Il existe trop de gens qui gravitent autour de lui. Alors, Antonin, souhaitez-vous encore « effacer mes doutes » ?

Antonin resta silencieux. Goldman avait raison, il en était bien conscient. Henry avait perdu le contrôle et la situation devenait explosive. Tout le monde avait beaucoup trop à y perdre.

— Je vois que nous sommes d'accord, reprit Goldman en hochant lentement la tête. Henry Vanderbrawn est un excellent scientifique, certes. Mais le choisir a sans doute été ma plus grande erreur, ajouta-t-il avec un soupçon de regret. D'autres possédaient les compétences nécessaires, il n'a jamais été irremplaçable. Vous, par contre...

ajouta-t-il en l'observant longuement. Vous êtes le seul sans doute qui pourra nous aider à sortir de cette situation inextricable. Nous allons devoir faire preuve de beaucoup de doigté. Anthony Roland va vous contacter dans les prochains jours. J'espère qu'il pourra compter sur votre appui.

— Ça va être l'heure Maddy. Tu veux bien terminer ton bol et le ramener dans la cuisine ?

— Je veux pas y aller.

— Je sais bien, mais malheureusement il le faut...

— Non, j'irai pas ! hurla la petite fille avant d'attraper son bol et de le jeter par terre.

— Maddy !

— J'irai pas, j'irai pas ! continua-t-elle en envoyant promener son verre de jus d'orange.

— Maddy, ça suffit ! reprit Kate en se levant pour s'emparer du bras de la fillette avant que le reste du petit-déjeuner ne suive le même chemin.

Mais Maddy secoua la tête et se mit à griffer Kate de sa main encore libre. La gifle partit par réflexe et Maddy leva un regard surpris vers Kate en se frottant sa joue sur laquelle une superbe trace rouge commençait à se former. Kate se mordit les lèvres et releva la tête en entendant un bruit de pas. Elle croisa le regard furieux de Damien.

— Tu as frappé Maddy...

— Je suis désolée, je ne voulais pas...

— Tu as frappé Maddy ! répéta celui-ci en la regardant fixement.

— Damien... Je t'ai dit...

— ... que tu étais désolée. J'ai entendu. Mais tu n'aurais jamais dû faire ça. La prochaine fois que tu la touches, c'est moi que tu trouveras en face de toi. C'est ça, les ordres que tu as reçus et auxquels tu dois obéir ? Employer la force si ça ne marche pas autrement ? Tu me déçois, Kate ! J'étais persuadé que tu valais mieux que ça... Viens, Maddy, dit-il en s'emparant de sa main.

— Je veux pas y aller, Damien... reprit Maddy en hoquetant.

— Je sais. Mais on n’a pas le choix. Et elle ne fera rien pour nous. Ne t’inquiète pas, Kate, on connaît le chemin. De toute manière, vous ne mettriez pas longtemps à nous retrouver si on essayait d’aller ailleurs, n’est-ce pas ?

Kate laissa échapper un profond soupir tandis que les deux enfants quittaient l’appartement. Elle était à bout de nerfs. Maddy était à bout de nerfs. Tout le monde l’était. Ces examens médicaux qui revenaient beaucoup trop régulièrement commençaient à devenir insupportables pour les enfants. Elle avait bien essayé d’aborder la question avec le professeur Vanderbrawn, mais celui-ci avait écarté d’autorité toutes ses remarques sur le sujet. Elle ne pouvait rien faire. Elle se leva et ramassa la vaisselle brisée avant d’aller se réfugier dans le bureau, sa tasse de café à la main. Elle faillit la renverser en entendant la sonnerie de son téléphone.

— Bonjour Kate, Vanderbrawn veut te voir dans son bureau. Tout de suite. Je ne sais pas ce qui se passe en ce moment, mais il n’est pas à prendre avec des pincettes, rajouta Noémie. Depuis quelque temps j’ai vraiment du mal à le reconnaître...

— J’arrive, répondit Kate d’une voix lasse.

Qu’allait-il encore lui tomber dessus ? se demanda-t-elle en montant dans l’ascenseur. C’était vraiment une sale journée. Elle fit un signe de main à Noémie en passant devant la porte et se dirigea vers le bureau de Vanderbrawn. Celui-ci lui montra un siège sans dire un mot et elle s’installa en face de lui. Elle aperçut une enveloppe posée devant lui, où son prénom avait été écrit.

— Harold s’est ouvert les veines, commença-t-il sans préambule.

Elle sentit un immense chagrin la submerger. Le visage émacié du jeune garçon tel qu’elle l’avait vu la dernière fois, à l’hôpital, lui revint à l’esprit. Bientôt remplacé par les souvenirs de son arrivée ici et de toutes ces années qui s’étaient écoulées. Elle savait que le garçon avait très peu de chance de s’en sortir. Mais il avait préféré quitter ce monde qu’il avait fini par haïr plutôt que de laisser une chance aux médecins de le sauver.

— Vous êtes allée lui rendre visite il y a quelques mois.

Cela n’avait rien d’une question et Kate resta silencieuse.

— Depuis votre visite, le garçon se montrait particulièrement agressif avec le personnel soignant. Il y a eu de nombreuses altercations.

Comment lui en vouloir... pensa Kate.

— Il a laissé une lettre pour vous, continua Vanderbrawn en lui tendant l'enveloppe posée sur la table.

— Vous l'avez lue ? demanda Kate d'un ton surpris en remarquant l'enveloppe déchirée.

— Dois-je vous rappeler que je suis votre supérieur et la raison pour laquelle nous vous avons embauchée ? Il ne s'agit pas de votre enfant, mais de l'objet de notre étude. Tout ce qui concerne nos sujets me regarde également, répondit le médecin en attendant qu'elle lise la lettre.

Kate sentit son cœur se serrer en découvrant les derniers mots du garçon. Elle releva la tête vers Vanderbrawn qui la fusilla du regard.

— Vous devez être satisfaite ? Harold avait décidé de vous pardonner... Pouvez-vous m'expliquer comment il a pu avoir accès à ces détails ?

Inutile de mentir, pensa Kate devant le regard inquisiteur du médecin. Il savait déjà.

— Je lui ai dit la vérité lors de ma visite à l'hôpital. Il allait bientôt mourir et il avait le droit de savoir.

— C'était à moi de décider ce qu'il avait le droit ou non de savoir ! explosa le médecin en tapant du poing sur la table. Imaginez-vous quelles auraient pu être les conséquences s'il avait dévoilé ces renseignements à des personnes non habilitées ? Vous êtes totalement inconsciente ! Vous avez sans doute l'intention de parler à Damien, comme Harold vous le demande ?

— Ce ne sont pas des sujets, ce sont des enfants ! répliqua Kate avec véhémence.

— Des enfants à qui vous aimez toutefois raconter des histoires... ajouta le médecin en jetant plusieurs cartes postales sur la table.

Kate blêmit en reconnaissant le trésor de Maddy.

— Je croyais vous avoir indiqué que toute évocation d'Harold était dorénavant proscrite. Les deux autres devaient simplement apprendre à l'oublier. N'avais-je pas été assez clair ? Croyez-vous sincèrement que c'est avec ces soi-disant lettres qu'ils auraient pu y arriver ?

— Effacé d'un coup de crayon, comme par miracle ? À qui croyez-vous avoir affaire ? À des animaux ? Ce sont des êtres humains qui souffrent ! Ils ont besoin de vivre, ils n'en peuvent plus

d'être examinés à la loupe comme des rats de laboratoire. Rendez-leur leur liberté, je suis sûre qu'aujourd'hui, vous êtes en mesure de le faire. Arrêtez, je vous en prie. Arrêtez avant qu'il ne soit trop tard.

— Vous êtes renvoyée, Mademoiselle Armesch.

— Pardon ?

— Vous m'avez bien entendu. Vous n'êtes plus suffisamment fiable pour que l'on puisse vous faire confiance. Notre agent de sécurité va vous raccompagner dans votre appartement. Vous avez une heure pour faire vos valises et quitter cet endroit.

— Vous ne pouvez pas faire ça...

— Bien sûr que si. Une petite mise au point avant votre départ. N'oubliez pas le contrat que vous avez signé et les engagements que vous avez pris. Le non-respect de votre clause de confidentialité pourrait avoir des répercussions dramatiques pour ce qui vous concerne. Mais comme je me doute que cela ne sera peut-être pas suffisant, je vais vous préciser une chose. Ces travaux n'ont jamais eu lieu. Cet endroit n'existe pas. Ces « enfants » n'existent pas. Si réellement la situation devait mal tourner, nos bailleurs de fonds ne prendront pas le moindre risque et effaceront toutes traces. Il n'est pas difficile de faire disparaître des « enfants » qui n'ont pas d'existence réelle. Tenez-vous le pour dit.

— Vous n'iriez pas jusque-là !

— Je n'en ai nullement l'intention. Cela voudrait dire, en ce qui me concerne, renoncer à des années d'un travail acharné. Il ne s'agit là que de l'hypothèse la plus extrême et j'ose espérer que nous n'en arriverons pas là.

— Ce serait un meurtre...

— Un meurtre ? Encore faut-il que la chose existe pour la tuer...

Kate le regarda d'un air horrifié et finit par acquiescer de la tête. Comment avait-elle pu être aussi aveugle... Comment avait-elle pu travailler pendant des années auprès d'un tel monstre sans réaliser ce qu'il était réellement ?

— Laissez-moi au moins leur dire au revoir... En votre présence si vous redoutez un mauvais coup de ma part.

— Non. Une heure. J'espère ne plus jamais avoir de vos nouvelles, Mademoiselle Armesch, ajouta-t-il en montrant la porte.

Damien observa d'un œil surpris les deux plateaux-repas qui trônaient dans l'entrée alors qu'ils regagnaient l'appartement. Il attrapa le sien et fit signe à Maddy de prendre le deuxième.

— Kate n'est pas là ? demanda Maddy d'une petite voix. Tu crois qu'elle est encore fâchée après moi ?

— Je ne sais pas, répondit Damien. Mais ça lui passera.

Ils mangèrent tous deux silencieusement et débarrassèrent les plateaux dès la dernière bouchée avalée.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Maddy.

— On va bien trouver à s'occuper tous les deux, répondit-il en l'entraînant vers le placard où étaient rangés quelques jeux de société.

L'après-midi sembla interminable et le bruit de la porte de l'appartement se fit enfin entendre. Ils regardèrent avec surprise la femme d'âge mûr qui entra dans la pièce en apportant leur dîner.

— Kate n'est pas là ? demanda Maddy.

— Mlle Armesch a démissionné.

— C'est quoi « démissionné » ? reprit Maddy en regardant Damien.

Celui-ci fit une grimace et attrapa la main de la fillette.

— Cela veut dire qu'elle ne travaille plus ici.

— Mais elle va bien revenir pour le dîner ?

— Non Maddy, elle ne va pas revenir pour le dîner.

— Alors pour dormir ?

— Non plus. Ni pour manger, ni pour dormir. Son travail consistait à s'occuper de nous. Et elle a décidé d'aller faire un autre travail.

— On n'était qu'un travail, pour elle ? C'est ça ?

— Il faut croire.

— Elle est partie à cause de moi...

— Non, Maddy. Je suis sûr que ce n'est pas à cause de toi. De toute façon, on n'a besoin de personne... ajouta-t-il en serrant la fillette contre lui.

La tension qui régnait dans la pièce était palpable. Lorsque Goldman les avait convoqués, Antonin connaissait déjà la teneur de ce rendez-vous. Mais il n'avait pas eu le courage d'en faire état devant ses deux amis.

— Vous avez un délai de quinze jours pour procéder à la dissolution de votre service. Par chance, il n'existe aucune grossesse en cours. Voici les nouvelles affectations de vos collaborateurs, précisa Victor Goldman en tendant à Rafaël une feuille de papier. Pour ce qui vous concerne, vous irez rejoindre l'équipe de Brice Massieran.

Rafaël s'empara de la liste sur laquelle il jeta un coup d'œil avant de la ranger dans son porte-documents. Antonin croisa son regard sombre, et ne put s'empêcher d'éprouver un pincement de cœur pour son ami. Il avait consacré des années de sa vie à ce projet, et aujourd'hui, l'heure d'y renoncer était arrivée.

— Reste le problème des enfants, continua Goldman en se tournant vers Henry. Nous avons décidé de vous accorder une année pour préparer leur intégration dans le monde normal et leur trouver des familles acceptables.

— Il n'est pas question de les relâcher dans la nature, fulmina Henry. Ils ont encore trop de choses à nous apprendre !

— Un an, reprit Goldman. Après, nous vous affecterons sur un autre projet.

— Nous devons respecter les termes de l'accord conclu avec Mikael Lehmann, intervint Anthony Roland. C'est le seul moyen de réussir à étouffer cette affaire.

— Depuis quand devons-nous nous plier aux diktats d'un journaliste ?

— Depuis que vous avez enlevé sa femme et celui qui est désormais son fils. Depuis qu'il a constitué un dossier si épais qu'il pourrait envoyer un certain nombre de personnes derrière les barreaux s'il venait à le divulguer. C'est vous et vous seul qui êtes responsable de la situation, Professeur, ajouta-t-il en appuyant sur chaque mot.

— Il existait d'autres solutions. Vous auriez pu vous débrouiller pour le faire taire...

— Comme vous avez fait taire le scientifique qui a refusé de rejoindre vos travaux ? interrogea Anthony Roland d'un ton sarcastique.

— Christopher Dormesson a été victime d'une crise cardiaque, vous le savez aussi bien que moi.

— Dont l'origine n'est pas étrangère à la présence sur place de vos hommes de main. De parfaits incompetents, comme vous, qui n'ont fait qu'aggraver les choses.

— Je vous interdis...

— Cela suffit ! reprit Goldman en tapant du poing sur la table. Jusqu'à preuve du contraire, c'est moi qui prends les décisions. Ce n'est pas uniquement vous qui êtes en cause, Henry, mais l'existence même du Labo. Or ce centre de recherches est d'une importance vitale pour la poursuite de nos activités. Il est inenvisageable de renoncer aux nombreux travaux qui y sont menés. Nous devons faire disparaître toutes les preuves compromettantes quant à l'existence de votre projet, et c'est devenu une priorité. Vous avez un an, Henry, pas un jour de plus. Je pense que nous en avons fini pour aujourd'hui. Nous ferons un point de la situation le mois prochain.

Henry Vanderbrawn ravala sa colère et quitta la pièce sans ajouter le moindre mot, suivi par Antonin et Rafaël.

— Alors tu as retourné ta veste, Antonin ? demanda-t-il d'un ton peu amène à son ami tandis qu'ils regagnaient leurs voitures. Pourquoi n'es-tu pas intervenu ?

— J'ai fait ce que j'ai pu. J'ai au moins réussi à obtenir qu'aucun d'entre vous ne perde son emploi. Mais ils ont raison, Henry, les risques à l'heure actuelle sont beaucoup trop énormes. Et nous ne sommes pas non plus à l'abri.

— Je me moque des risques ! Ce que nous faisons est trop important pour baisser les bras à la moindre difficulté.

— Aujourd’hui, il faut adopter un profil bas. Rien ne dit qu’un jour, vous ne pourrez pas relancer vos travaux.

— C’est ce que Goldman t’a laissé entendre ?

— Non. Mais c’est une hypothèse toujours envisageable.

Antonin hésita un peu avant de poursuivre.

— Tu es au courant pour Angelo Benero ?

— Il est recherché par la police, mais pour des affaires qui n’ont rien à voir avec nous. Et ils n’ont pas encore mis la main dessus.

— Il semble s’être fait beaucoup d’ennemis...

— J’ignore qui est à l’origine de cette cabale. Toutefois, je peux t’assurer que nous ne risquons rien de ce côté-là. Il gardera sa langue.

— En es-tu réellement certain ?

— Totalement. Dans l’hypothèse même où il était arrêté, rien ne filtrera sur nos accords.

Antonin hocha lentement la tête. Il espérait sincèrement que Henry ne se trompait pas.

34

— Ferme les yeux et respire profondément...

La petite fille inhala une grande bouffée d'air pour remplir ses poumons, avant d'expirer doucement. Elle renouvela son mouvement à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'un sentiment de bien-être et de plénitude l'envahisse.

— Tu sens l'odeur de l'herbe coupée ? reprit le garçon.

— Oui, j'adore ! C'est l'odeur du printemps, l'herbe est toute verte et les fleurs commencent à envahir les champs. Elles sont de toutes les couleurs et tellement jolies...

— C'est vrai. Aujourd'hui, c'est le premier jour du printemps.

— Je sens aussi... l'odeur des narcisses... Il y en avait partout dans le pré que nous avons traversé avant de venir ici. On pourra faire des bouquets pour mettre dans la maison ? Des bouquets tout ronds, comme des petits soleils !

— Bien sûr. Et qu'est-ce que tu sens d'autre ?

— Le petit vent... reprit la fillette avant de se mettre à rire.

— Que se passe-t-il ?

— C'est l'herbe qui me chatouille...

— Tu as raison, il y a une légère brise. L'air est chaud, c'est tellement agréable.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On va se promener ?

— Non...

— Alors ?

— Tu crois vraiment que j'ai oublié ?

La petite fille se mit à pouffer de rire.

— Non ! Tu as amené un gâteau ?

— Oui.

— Avec sept bougies ? Des roses et blanches ?

— Oui... et...

— Et quoi ???

— Qu'est-ce que tu aimerais pour ton anniversaire ?

— Dis-moi ce que c'est !

— Chut. Ne dis rien et écoute.

La petite fille s'exécuta et se concentra sur les sons qui remplissaient ses oreilles.

— Il y a quelque chose autour de nous...

— Qu'est-ce que ça peut être ?

— Je ne sais pas ! Je peux ouvrir les yeux ?

— Pas encore. Écoute bien...

— Ça bouge... Laisse-moi voir !

— Vas-y, laissa échapper le garçon sur un ton amusé.

La fillette se redressa et observa ce qui l'entourait. Elle poussa un cri de joie en découvrant le petit chien qui se roulait dans l'herbe à une dizaine de mètres d'eux.

— Il est tellement beau ! Je peux le caresser ?

— Bien sûr. Appelle-le.

— Comment dois-je l'appeler ?

— Je ne sais pas. C'est ton chien, pas le mien.

— Moi, j'aimerais l'appeler Mirage. C'est un peu ce qu'il est, non ?

— Alors vas-y.

— Mais il ne va pas comprendre, il ne connaît pas encore son nom !

— Il n'est pas vieux, mais il est très intelligent. Je suis sûr qu'il va venir.

La petite fille hésita un peu avant d'appeler le chien. Celui-ci redressa la tête et arriva en courant jusqu'à l'enfant. Il se mit à la débarbouiller de sa petite langue râpeuse et la fillette éclata de rire.

— Attends ! Doucement !

— Tu vois ? Je crois que Mirage ça lui plaît.

— Il a les pattes en l'air et il ronronne ! Un chien ça ne fait pas ça !

— Celui-là si, visiblement, répondit le garçon en riant. À mon avis, il attend des caresses.

— Il a quel âge ? demanda-t-elle en cajolant la petite boule de poils noirs et blancs.

— Disons quatre mois...

— Il est exactement comme je l'avais rêvé... Tu crois qu'il sait ramener un bâton ?

— Je crois qu'il va falloir lui apprendre.

Le garçon observa un moment la fillette qui s'amusa gaiement avec son chien, avant d'aller la rejoindre. Ils profitèrent encore un long moment de cette journée ensoleillée, avant d'aller s'écrouler dans l'herbe, épuisés par leurs jeux effrénés.

— Il va être temps de rentrer, Maddy...

— Non ! Je ne veux pas ! Je veux rester ici... Tout le temps...

— Tu sais bien que c'est impossible.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui nous oblige à partir ?

— Tu le sais bien... Il est temps de se reposer maintenant.

— Est-ce que Mirage reviendra ?

— Bien sûr. C'est ton chien. Il suffira de l'appeler pour qu'il vienne te retrouver...

— J'ai hâte d'être à demain soir, glissa-t-elle avec un bâillement.

— Moi aussi, répondit Damien en remontant la couverture sur la petite fille somnolente.

Il attendit qu'elle soit endormie, quitta la chambre sur la pointe des pieds et alla se coucher. Seuls les rêves pouvaient leur permettre d'affronter la réalité. Plus le temps passait, plus le monde magique qu'ils s'étaient construit prenait vie dans leur esprit. Un moment où ils s'échappaient tous les deux de cet endroit si triste qui les retenait enfermés.

Damien sentit que quelque chose clochait à l'instant même où il mit un pied dans l'appartement. Le vide. Il ne restait plus que son blouson accroché au portemanteau et l'étagère à chaussures était fort peu remplie. Une vague d'appréhension déferla dans son esprit et il se précipita vers la chambre de Maddy. Comme il le craignait, celle-ci était désormais vide et immaculée. Comme celle d'Harold deux ans et demi auparavant. Une profonde rage l'envahit. Il s'empara d'une chaise et la fracassa sur les meubles. Il sortit de la pièce et continua son œuvre destructrice dans la cuisine, où la vaisselle et les ustensiles volèrent en éclats. Incapable de maîtriser sa fureur, il se mit à saccager tout ce qui traînait sur son chemin. Il n'entendit même pas la porte de l'appartement s'ouvrir brutalement. Deux bras vigoureux s'emparèrent de lui, et il eut juste le temps de sentir une petite piqûre dans son cou avant de sombrer dans un trou noir.

— Professeur Vanderbrawn ? Antonin Berthier sur la deux.

— Passez-moi le téléphone. Antonin ? J'ai besoin de toi, il faut que tu viennes immédiatement. (...) Je sais, mais tu es le seul qui pourra sans doute le calmer... (...) Une semaine, pas plus. Si dans une semaine, il est toujours dans cet état, tu viens ici pour lui parler. Je compte sur toi. Je te tiens au courant.

Damien émergea lentement de son sommeil et il voulut se redresser. Quelque chose l'en empêchait. Il essaya de lever sa main et sentit une douleur fulgurante le traverser. Désormais totalement réveillé, il laissa son regard errer autour de lui. Il était dans l'une des salles d'examen, les bras retenus par des sangles fixées aux montants du lit.

— Tu es réveillé ? demanda l'un des médecins en le voyant ouvrir les yeux. Comment te sens-tu ?

Une voix grave s'éleva dans la pièce, sans même lui laisser le temps de répondre. Il s'agissait de celle qu'il avait perçue dans son demi-sommeil, en pleine discussion téléphonique.

— Laissez-nous, je vais lui parler, lança-t-elle d'un ton autoritaire.

L'homme s'approcha du lit, saisit une chaise et s'assit à ses côtés. Il se mit à l'observer d'un air sévère.

— Tu sais qui je suis ?

— Le professeur Vanderbrawn, répondit Damien d'une voix pâteuse.

— Exact. C'est moi qui dirige cet établissement.

— Pourquoi suis-je attaché ?

— Pour éviter que tu commettes d'autres stupidités.

— Qu'est-ce que j'ai au poignet ? demanda-t-il en regardant son épais bandage.

— Tu devrais t'en souvenir.

Damien chercha dans ses souvenirs, mais la seule chose dont il se souvenait clairement, c'était le moment où il était entré dans l'appartement vide. Après... tout n'était plus qu'un amoncellement d'images en désordre.

— Où est Maddy ?

— Elle a rejoint l'extérieur. Elle a très bien réagi au nouveau traitement et désormais son système immunitaire est suffisamment résistant pour qu'elle puisse quitter cet endroit.

— Je veux lui parler.

— C'est impossible. C'est une nouvelle vie qui commence pour elle. Elle a intégré une famille d'accueil et se porte comme un charme.

— J'avais le droit de lui dire au revoir !

— Elle doit oublier son passé, se tourner vers son avenir. La séparation est toujours un moment difficile, j'en conviens. Une coupure brutale est parfois la meilleure solution.

— Vous ne comprenez pas ! Maddy et moi, c'était... Vous ne pouviez pas nous séparer de la sorte...

— Maddy est guérie. Si vraiment tu l'aimais, tu devrais te réjouir pour elle. Tu devrais nous remercier d'avoir pu lui offrir un futur.

Damien se renfrogna. C'était la première fois depuis qu'il était ici qu'il voyait le professeur Vanderbrawn en chair et en os. C'est curieux. Jamais il n'avait pris la peine jusqu'à présent de venir les

voir ou leur parler, que ce soit dans l'appartement ou au cours de leurs autres activités. Pourtant, il avait toujours été omniprésent. Chaque activité, chaque minute de leur vie étaient dirigées et contrôlées par cet homme. L'image qu'il s'en était faite correspondait bien à la réalité.

— Et moi dans tout ça ? Que vais-je devenir ? Je vais finir ici, attaché sur un lit ?

— Tu as dévasté l'appartement, tu as cherché à t'ouvrir les veines. C'est la seule et unique raison pour laquelle tu es attaché aujourd'hui. Lorsque tu reprendras tes esprits, tu regagneras l'appartement.

— Est-ce que moi aussi, je vais partir d'ici un jour ?

— Le résultat de tes examens est plutôt encourageant. Il est possible que tu puisses quitter également cet endroit. Mais pour cela, il faudra que tu adoptes une attitude responsable.

— Une attitude responsable... reprit lentement le garçon. Que voulez-vous dire ?

Vanderbrawn se leva sans même prendre la peine de lui répondre, comme si ce qu'il disait n'avait aucune espèce d'importance. Damien n'avait perçu que mépris et désapprobation chez cet homme. N'avait-il pas droit à un peu de compréhension ? Qu'avait-il donc fait pour mériter ce traitement ? Était-il réellement un monstre ? Harold avait sans doute raison lorsqu'il répétait inlassablement qu'il ne fallait pas leur faire confiance et qu'il n'existait aucune compassion chez ces personnes qui vivaient autour d'eux.

Un profond désespoir envahit Damien. Lorsque Maddy était arrivée parmi eux, il avait eu l'impression de trouver un sens à sa vie. Il avait été immédiatement conquis par cette adorable petite créature. Seule et désemparée, la fillette cherchait désespérément amour et protection. Il s'était glissé dans ce rôle protecteur sans même s'en rendre compte. L'affection qu'elle lui avait apportée en retour n'avait aucun prix. Aujourd'hui, Maddy avait disparu. Harold avait disparu. Il se retrouvait seul, perdu et sans aucun but.

Il aperçut du coin de l'œil Vanderbrawn qui discutait avec les autres médecins. Ils parlaient à quelques mètres de lui, sans même prêter attention au fait qu'il se trouvait également dans la pièce. Comme s'il n'était qu'un simple objet, sans oreilles et sans âme. Un nom revint à plusieurs reprises dans leur discussion et Damien tendit l'oreille. Antonin Berthier. Il n'arriva pas à comprendre de qui il

s'agissait, ni quel était son rôle exact. Toutefois, une chose ressortait clairement de la discussion. Si Damien ne changeait pas d'attitude, cet homme viendrait ici dans quelques jours pour s'occuper de son cas. Damien sentit un frisson le parcourir. Sans qu'il puisse s'expliquer pourquoi, il était intimement convaincu qu'il ne s'agissait pas d'une bonne nouvelle. Il devait absolument faire en sorte que cela ne se produise pas.

Vanderbrawn finit par quitter la pièce et Damien le regarda s'en aller, rempli d'une colère impuissante. Il haïssait cet homme. Mais il avait désormais compris que s'il voulait quitter cet endroit un jour, il serait obligé de se plier à ses exigences.